



Grains Noirs

Alexandre Hmine

VISIT...

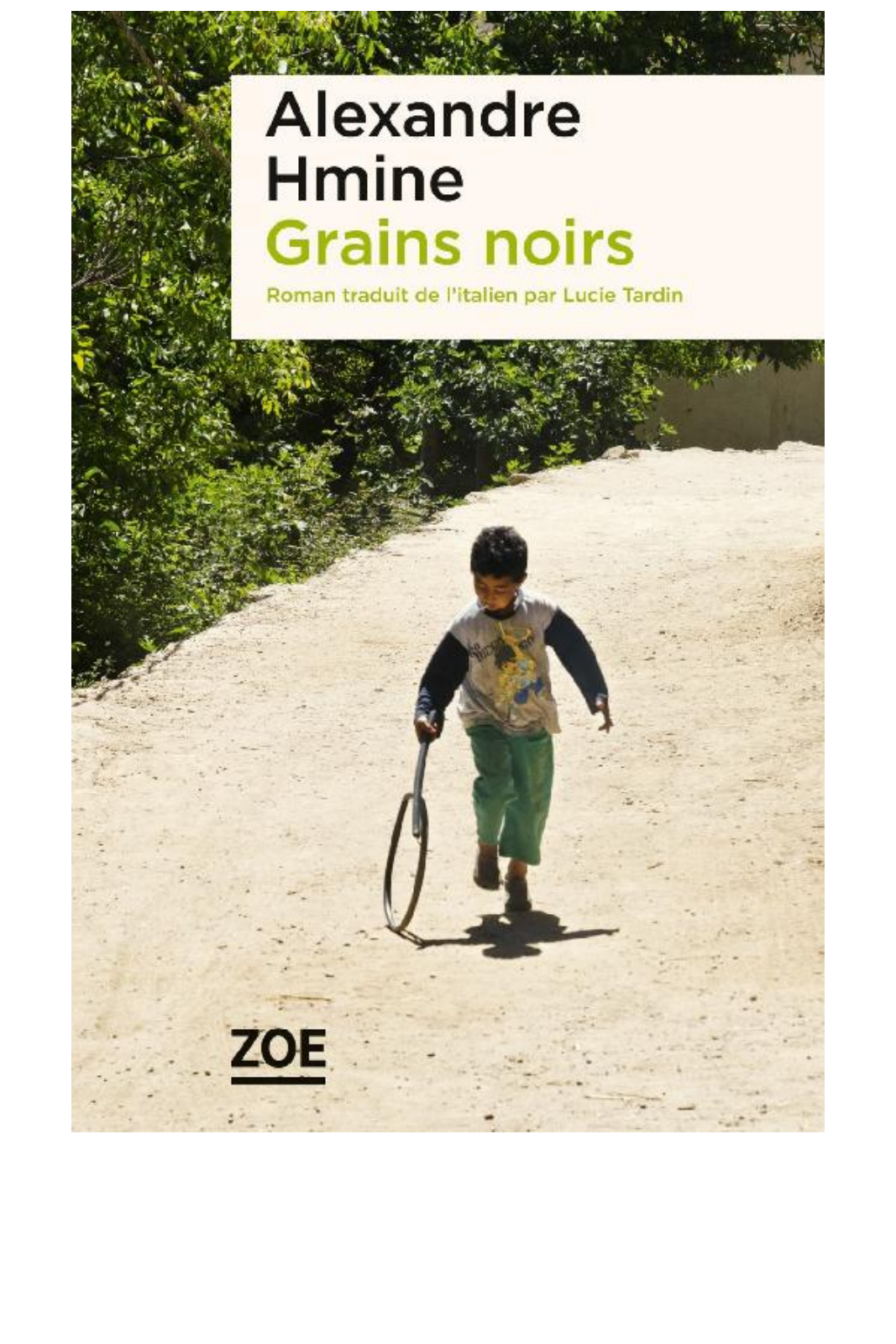
LANZAROTE
Caliente.COM

Alexandre Hmine **Grains noirs**

Roman traduit de l'italien par Lucie Tardin



ZOE

A young boy with dark hair is running towards the camera on a wide, light-colored dirt path. He is wearing a grey t-shirt with a graphic and green pants. He is holding a black hula hoop in his right hand. The path is bordered by lush green foliage on the left and a plain wall on the right. The scene is brightly lit, suggesting a sunny day.

Alexandre Hmine Grains noirs

Roman traduit de l'italien par Lucie Tardin

ZOE

GRAINS NOIRS

ALEXANDRE HMINÉ

GRAINS NOIRS

*Traduit de l'italien par Lucie Tardif
Mentorat de Florence Courriol*

ZOE

Ce livre paraît avec l'aide de la Fondation ch pour la collaboration confédérale, grâce au soutien des 26 cantons.

La traduction est subventionnée par Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture.

prohelvetia



COLLECTION
Littérature de la Suisse
en traduction

Titre original : La chiave nel latte

© 2018 Gabriele Capelli Editore, Mendrisio

La chiave nel latte a gagné le prix Studer/Ganz 2017 et un Prix suisse de littérature 2019.

Pour la présente traduction française : © Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse, CH-1225
Chêne-Bourg, Genève, 2022

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : © Chinch Gryniewicz.

All rights reserved 2022 / Bridgeman Images

ISBN 978-2-88907-053-4

ISBN EPUB: 978-2-88907-054-1

ISBN PDFWEB: 978-2-88907-055-8

Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de la République et Canton de Genève et de l'Office fédéral de la culture.

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Au fil des pages, l'italien de l'auteur se mêle à différentes langues et cultures – le dialecte de l'enfance, l'arabe de ses origines, l'allemand et le français de cette autre Suisse toute proche. Pour rendre ces oscillations aussi naturelles et fluides que possible, l'emploi traditionnel de l'italique est écarté. Font exception les mots en français dans le texte ainsi que les titres d'ouvrages, de journaux, d'émissions et de chansons.

À ma famille

« Il est tard. Retourne chez ta femme, Berto. »

Umberto SABA,
Trois poésies pour ma nourrice

Casablanca, Aéroport Mohammed V, 1395 de l'hégire.

Une jeune Marocaine embarque à bord d'un vol intercontinental. Elle a dix-sept ans, elle est enceinte. Elle fuit le déshonneur.

En Suisse, elle est accueillie par sa sœur qui vit là depuis plusieurs années déjà.

Vezio, Tessin, 1976.

Sept mois après avoir accouché, la fille-mère confie son enfant à une veuve âgée.

Je vois l'Elvezia. Ses cheveux gris coiffés en arrière à la laque, ses yeux plissés et brillants, les veines saillantes de son cou. Elle porte une jupe foncée qui lui arrive aux genoux, des chaussettes en laine et une paire de sabots. Elle est assise en bout de table, un peu affalée. Je vois aussi ma tante et son mari. Là, debout devant le buffet de la salle à manger. Elle, elle est habillée tout en noir. L'or brille sur sa peau brune. Lui porte une chemise claire. Il est presque chauve.

Ils regardent tous vers le bas, sourient gentiment. C'est moi qu'ils regardent. Je suis sur le tapis, assis ou couché, je ne sais pas.

C'est peut-être une photographie. Peut-être que ma mère l'a prise.

Je vois les barreaux du petit lit, le mur décrépi, la chambre éclairée d'une lumière opaque. L'air est lourd. Les sabots de l'Elvezia font craquer le plancher. Elle porte une chemise de nuit blanche à fleurs. Elle s'approche, saisit ma couette roulée en boule à mes pieds et me couvre jusqu'aux épaules. Je ne dis rien. Je me blottis sur le côté, les bras entre mes genoux, et j'attends.

Elle me caresse la nuque. Elle aime bien ça, sentir mes boucles sur ses paumes. Moi, j'aime glisser mes doigts sur le dos de ses mains, suivre le dessin de ses veines et, quelquefois, presser dessus, tout doucement.

Les formes et les couleurs s'estompent.

« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Les mots de l'Elvezia me parviennent comme à travers de la ouate, peut-être que je me suis caché sous la couette, peut-être que je m'endors. J'ai appris le Notre Père et le Je vous salue Marie. Je répète dans ma tête :

« Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés... »

Je les entends tous les jours. Il arrive que l'Elvezia me demande de les réciter avec elle, surtout avant les repas du dimanche, et parfois elle les entonne toute seule, du bout des lèvres, la tête basse.

« Ne nous soumetts pas à la tentation... »

J'entends le plancher craquer. Les ressorts du grand lit qui grincent.

L'Elvezia tire sur la cordelette de la lampe. Il fait tout noir.

Amen.

Je joue dans la cour. Je vois le goudron rapiécé. Mon tricycle abandonné dans un coin. Le bleu vif des volets entrouverts qui laissent passer la lumière

du soleil dans la salle à manger sans éblouir. La boîte aux lettres métallique accrochée au mur. La porte d'entrée, les veinures du bois clair, le verre dépoli. La fenêtre basculante de la salle de bains. La façade grise imposante de la maison voisine qui borde l'un des côtés de la cour. Le muret et les pointes de la clôture. La remise où sont empilées les bûches. L'escalier qui descend au potager.

Peut-être que je cours après le chat.

Derrière le grillage, l'immeuble d'autres voisins – je ne sais pas combien d'étages –, l'arbre qui pousse au milieu de leur jardin et l'herbe haute, négligée. En bas, le potager de l'Elvezia et la première marche d'un autre escalier.

Peut-être que je trébuche.

Je dégringole.

Je pleure en bas de l'escalier. Les mains éraflées, le sang qui coule, les tempes qui palpitent de douleur. J'appelle l'Elvezia, je hurle.

Je suis assis sur ses genoux. Je ne dois pas renifler, ce n'est pas bien. Elle enduit ma bosse de pommade à l'arnica.

« Bofagh sü, allez, souffle dessus ! »

Je pousse le boudin, j'ouvre la porte-fenêtre et j'enfonce mes bottes dans la neige fraîche. Je respire l'air pur de la montagne et j'admire la vue : les sommets se confondent avec le ciel laiteux et les étendues de prés. Je m'approche du rebord de la fenêtre. Je caresse le manteau moelleux. J'en fais tomber une partie avec mon avant-bras. Même la route qui descend jusqu'à la place est recouverte de blanc – une longue allée encore immaculée. Le fils du paysan s'affaire à débayer dans la cour.

Elle est belle, la neige en équilibre sur les fils électriques.

Je vais au bout du balcon. Je ne vois plus la grand-route – ur stradón. La faute au chasse-neige qui a formé un grand mur blanc en dégageant la voie. Je distingue à peine le grillage. Plus haut, on devine quelques rochers, la palissade de la place de jeux et l'arbre. Je cours de l'autre côté. Je regarde le jardin des voisins qui est tout blanc : la couche de neige adoucit les ondulations du terrain, elle recouvre les plantes et les objets.

Je regarde l'heure au clocher de l'église. Le bar ouvre dans un moment.

Je me concentre pour viser. Je lance une boule de neige fraîche sur l'Elvezia. Raté. Je lui ai fait peur. Elle se retourne, haletante, se masse le dos.

Elle me gronde, elle dit que je dois mieux me couvrir, l'è un frecc dala madona ! Et elle reprend sa pelle à neige.

Les serviettes de tissu soigneusement pliées, le pot orange d'Ovomaltine, le sucrier en céramique et deux assiettes avec les zwiebacks que l'Elvezia a préparés. Elle a étalé du beurre dessus et de la confiture – cerises, mûres, fraises ou prunes. Je dois l'attendre sans me balancer sur ma chaise, les mains posées sur la table et le dos bien droit. Je coince ma serviette dans le col de mon pyjama. J'entends ses sabots traîner sur le carrelage. Elle arrive avec deux tasses fumantes. Elle pose la mienne à côté de mon assiette, puis elle verse l'Ovomaltine en me disant de souffler, c'est brûlant. De toute façon, c'est pas comme si j'avais un train à prendre.

J'obéis, je souffle. En attendant, elle me parle de son mari qui est mort – c'est lui qui a construit la maison où nous habitons –, elle raconte des histoires de quand elle était gamine, le long chemin pénible pour aller à l'école, les instituteurs qu'elle a eus et les classes pleines à craquer. Quand sa mémoire la trahit, elle se plaint :

« Che cucù ! Une vraie tête de linotte... »

J'aime bien l'écouter.

Je me mets à siffloter. L'Elvezia plisse le front, son visage s'assombrit, elle me prévient :

« Mócala ! À table, on ne chante pas et on ne siffle pas ! »

Un rire m'échappe. Elle menace de m'en flanquer une, en me fixant droit dans les yeux :

« Fais gaffe, elle va partir toute seule, celle-ci ! »

On ne voit presque rien du jardin d'enfants, mais je jette toujours un coup d'œil quand je passe devant. De loin, j'aperçois déjà la haie et l'arrêt du car postal. En me rapprochant, je distingue le portail, l'entrée et un bout de toboggan – ou de balançoire ? Le bâtiment marque une limite à partir de laquelle la route devient raide, la voiture prend de la vitesse, les maisons plus rares laissent place aux arbres. Je me retourne et je vois maintenant toute la façade avec ses petites fenêtres, les jeux, les talus verts.

Je traverse rapidement le couloir jusqu'à ma place. Je suspends le sac au crochet et m'assieds à mon pupitre. Je tripote la bordure de la maisonnette cousue sur mon tablier.

À droite, il y a la pièce la mieux éclairée, où sont alignés les chevalets. Ici, je dessine des bandes de ciel bleu, des demi-soleils avec des rayons qui

traversent le blanc, des maisons, des cheminées qui fument.

À gauche, une salle polyvalente, carrée. Dans un coin, un petit lit d'appoint qui sent le pipi.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Nicolas. Il vient à l'école en tracteur avec ses gros souliers.

Nous, on chante :

« Ô grand Saint-Nicolas,

Patron des écoliers,

Apporte-moi des pommes

Dans mon petit panier... »

On attend chacun notre tour, assis à nos pupitres. Il nous appelle par notre prénom. Il distribue des sachets remplis de cacahuètes, de mandarines, de chocolats et de massapains. Les enfants sont sages. Et pourtant pas de pommes.

Je brûle d'envie de découvrir qui se cache sous la barbe blanche, je me creuse la tête. Quelqu'un dit qu'il sait.

« Qui c'est ?

— C'est secret. »

Et il fait mine de fermer sa bouche comme une fermeture éclair.

À genoux sur le tapis du salon, j'aligne mes petites lettres colorées, celles qui ont un aimant, pour former des mots. Un cadeau, je ne sais plus de qui. Assise dans le fauteuil près du poêle, l'Elvezia lit la *Libera Stampa*. Avant de tourner les pages, elle humecte le bout de son doigt. De temps à autre, elle écarte un peu son journal et tend le cou pour regarder pardessus ses lunettes. Les deux fenêtres filtrent la lumière de l'après-midi.

Je fouille dans le tas de lettres, soulève une pièce, l'étudie pour décider si je la garde et dans quel sens la mettre. Je demande à l'Elvezia de lire ce que j'ai écrit. Elle m'a conseillé de faire des mots courts – quatre ou cinq lettres tout au plus – et d'utiliser des voyelles, mais moi, je préfère les mots très longs et pleins de consonnes. Je ne l'écoute pas. J'aime bien voir sa réaction quand le résultat est imprononçable.

ASDFGHJKL

Elle rit de bon cœur et secoue la tête.

« Nan', mia inscì, pas comme ça... »

Alors, je mélange de nouveau les lettres et je recommence : consonne, voyelle, consonne, voyelle.

MAMA

L'Elvezia me regarde. Elle lit, puis corrige.

Le poêle à bois crépite. Je vois la fonte et le rectangle orange. Le tube métallique qui monte, fait un coude et rentre dans le mur. Je suis couché sur une couverture, les jambes allongées sur les bras du fauteuil. Dans l'autre fauteuil, il y a le chat. Dehors, la nuit.

À côté de la vieille machine à coudre, une petite radio noire, plus large que haute. Elle donne aussi l'heure sur quatre cylindres tournants où sont gravés des chiffres blancs. D'habitude, l'Elvezia allume l'appareil quand elle veut écouter les nouvelles, ou le dimanche après-midi pour son émission préférée : *La costa dei barbari*. Ça ne doit pas être dimanche. Plutôt samedi. Je suis la retransmission du championnat suisse de hockey sur glace. Mon équipe, c'est le HC Lugano.

Je somnole. Le commentateur hausse la voix. Je me réveille.

L'Elvezia me dit de filer au lit.

Mon chiffre préféré est le neuf. On vérifie tout de suite, parfois même avant de nous asseoir. On se précipite dans la salle, on soulève nos verres pour lire et on crie :

« Sept !

— Un ! »

Je vois le carrelage rouge, les tables alignées et les deux entrées. Là-bas, tout au fond, la cuisine – je sens les odeurs du repas. Derrière moi, d'autres rangées de tables où sont assis des enfants affamés et bruyants. Les fenêtres, en haut, éclairent la salle sur sa longueur.

« Neuf !

— La chance ! »

J'aime bien manger à la cantine de l'école. Les pâtes à la crème et au jambon. Les bâtonnets de poisson que je trempe dans la mayonnaise.

Le flan au chocolat.

« On échange ? »

Je bois mon grapefruit.

C'est embêtant quand il faut débarrasser la table.

Il devrait arriver d'un moment à l'autre. Je l'attends dans la cour. Une soirée de fin de printemps. Le soleil ne s'est pas encore couché. Je shoote mon ballon contre le mur. Pied droit, pied gauche. Avec le gauche, je suis plus précis.

Je reconnais sa voiture. Le voilà enfin. Il habite en face de chez nous. Il ralentit et se gare sur le côté de la route, à côté de la remise. Je suis excité comme une puce. Je laisse rouler le ballon vers un coin de la cour et me dépêche de lui ouvrir le portail.

Il tient l'appareil contre son ventre et un sac dans lequel il y a un carton.

Quand il m'aperçoit, il dit :

« Uela là ! »

Je le salue à mon tour et lui ouvre la porte.

« Je peux entrer ? »

Il traverse le couloir. L'Elvezia l'a entendu. Elle sort de sa cuisine pour l'accueillir. On se dirige tous vers ma petite chambre. Il est là pour installer la télévision. Après l'avoir posée sur ma commode, il branche le câble d'alimentation, arrange l'antenne, puis il l'allume enfin et commence à régler la réception des chaînes. L'Elvezia plaisante :

« Tu t'es pas pris de secousse, au moins ? »

Encore ce gris qui monte dans le bleu – une fumée sans feu –, et cette excitation. Même les petits drapeaux avec la croix blanche s'effacent, l'escalier, l'église du village, les pierres, les arbres, l'herbe verte.

On fête l'anniversaire du pays. Où est-ce que je me trouve ? Sur le tape-cul ? Sur le tourniquet ? Dans le bac à sable ? Sur la balançoire ? Sur les gradins du petit théâtre ? Sur la pelouse ? Ou peut-être à courir et à sauter ici et là.

Et les chiens ? Je ne les vois pas bondir, furieux, mordre le grillage, je ne les entends pas aboyer.

La fumée devient plus dense.

Cette année, j'ai participé moi aussi. L'Elvezia m'a laissé mettre une bûche sur le feu.

« Il y a deux crocodiles et un orang-outan, un aigle royal et deux petits serpents, un chat, une souris et un éléphant. Personne ne manque à l'appel. Ils sont tous là sauf elles... »

Et là, la maîtresse appuie ses mains sur ses tempes en tendant les deux index, et elle remue le haut de son corps. Comme un taureau. On est en demi-cercle autour d'elle, assis en tailleur sur la moquette verte. Derrière nous, les tables sont disposées en fer à cheval. Les yeux noirs de la maîtresse, immobiles dans le blanc si blanc de sa peau.

« ... Les deux licornes ! »

Elle nous sourit, puis elle se met à applaudir.

On l'imité.

Je joue sur le carrelage glacé du couloir. D'un côté de la piste, pour éviter les coins, j'ai collé des bandes arrondies de carton avec du scotch, de l'autre côté, pour que le palet ne sorte pas, j'ai mis des pantoufles. J'ai construit les cages avec des crayons cassés, d'autres morceaux de carton et des filets

d'oranges. Avec des craies de couleur, j'ai tracé les zones de défense et la ligne centrale. Le palet, c'est l'Elvezia qui me l'a fourni : un bouton noir énorme. Les joueurs sont faits de trois ou quatre briques Lego. Sur leur dos, j'ai inscrit le numéro de maillot au feutre noir. Les équipes qui ne jouent pas se reposent un peu plus loin, sous l'étagère à chaussures.

Aujourd'hui, le HC Lugano affronte Davos. Je déplace mes hockeyeurs et je commente à voix haute :

« Les Grisons donnent tout ce qu'ils ont... Dégagement interdit... Un coup de crosse qui lui vaut deux minutes de pénalité... Et c'est l'ouverture du score ! »

« Vosa mia, silence à la fin ! »

L'Elvezia me rappelle de ne pas hurler, à cause de son appareil auditif qui siffle. Elle est en train de préparer un flan au caramel. Le parfum de la crème et le bruit du fouet qui vient battre contre les bords de la casserole.

Je baisse d'un ton.

Tout à coup, le verre dépoli s'obscurcit. Quelqu'un arrive. Je dois interrompre le match. C'est une amie de l'Elvezia. Elle s'excuse et traverse le couloir en essayant de ne pas marcher sur mes joueurs.

Je remets en place les bandes de carton et la cage. Je reprends le match avec un engagement au centre de la glace.

« Slalom de Bob Hess qui déjoue la défense de Davos... Et il égalise ! »

Il y a deux épiceries, mais nous allons presque toujours à celle qui est à côté du bar, sur la grand-route. Pour y arriver, il faut monter une courte volée de marches et faire quelques mètres pour contourner le bâtiment.

L'Elvezia m'a chargé d'acheter du pain – un lunghin.

Je vois la porte de métal décolorée à plusieurs endroits. En l'ouvrant, j'entends la clochette qui tinte. L'épicière habite au premier étage. Elle est âgée. Je dois attendre, parce que parfois elle n'entend pas, si bien qu'il faut hurler son prénom ou bien rouvrir la porte de l'intérieur pour que la clochette tinte de nouveau. L'espace est étroit. Il y a des marchandises entreposées dans tous les recoins. Je ne trouve pas le pain, elle le garde dans l'arrière-boutique. Mais les sucreries, je les repère tout de suite. Elles sont exposées sur une table à gauche et il y en a même sur le comptoir : Smarties, Sugus, Chupa Chups et des plaques de chocolat – mon préféré, c'est celui au lait.

À force de l'attendre, on finirait presque par avoir envie de piquer des trucs.

« Dans ma boutique, et tic et tac,
je trimais dur, et tic et tac,

jamais j’pensais, et tic et tac,
à la prison, et tic et tac... »

Je lui ai appris les paroles et même la chorégraphie.

« Puis un beau jour, et tic et tac
c’est l’ gros gendarme, et tic et tac,
qu’a essayé, et tic et tac,
de me coffrer, et tic et tac ! »

On chante et on tape des mains en rythme.

« Vu qu’j’suis malin, et tic et tac,
d’un coup d’bâton, et tic et tac,
sur sa grosse tête, et tic et tac,
j’l’ai assommé, et tic et tac ! »

L’Elvezia est assise dans le fauteuil près du poêle. Moi, je suis debout devant elle. J’accélère le rythme, et tic et tac, jusqu’à ce qu’elle n’arrive plus, et tic et tac, à me suivre. Tic et tac ! Tic et tac ! Tic et tac !

Le téléphone sonne. Un bruit strident. Je me lève pour aller répondre. Je vois la nappe à carreaux – blancs et orange –, l’appareil gris posé sur la petite table, dans un coin de la pièce.

J’entends sa voix, douce et affectueuse, qui me demande comment je vais et si j’ai besoin de quelque chose, qui dit demain je monte te voir, qui veut savoir si je suis content.

La salle de bains est minuscule. La porte est vieille et un peu fichue, branlante et grinçante. On peut la fermer, mais pas à clé. Il arrive parfois qu’elle s’ouvre toute seule, à cause d’un courant d’air, ou si quelqu’un essaie d’entrer. Les toilettes sont disposées perpendiculairement à l’entrée.

Je ne veux pas qu’on voie mon zizi. Quand je fais pipi, par précaution, je tiens la porte avec mon pied gauche et je tourne mon bassin vers la droite.

L’Elvezia porte des fleurs et un arrosoir. Moi, j’essaie de diriger mon nouveau ballon – un Tango noir et blanc. Il m’échappe, surtout quand la route se met à descendre. On ne croise personne, sauf quelques chats errants. Le dernier tronçon est trop raide, impossible de contrôler mon ballon. Je le prends dans mes mains.

Le portail est rouillé. Je dois m’aider d’un coup d’épaule et employer

toute ma force pour l'ouvrir. J'entre, je laisse tomber mon ballon, je m'assieds dessus et j'attends l'Elvezia. Elle s'est sûrement arrêtée à la fontaine pour remplir son arrosoir d'eau fraîche.

Je la vois qui vient. Avant d'entrer, elle s'agrippe au portail et reprend son souffle. Elle se masse le dos, là où ça lui fait mal.

Maintenant, elle est agenouillée devant la tombe de son mari.

Moi, je m'entraîne à dribbler en zigzaguant entre les tombes. Il n'y a pas assez de place et c'est plein de gravier. Difficile d'accélérer ou de faire des changements de direction rapides. Je vais sur le sentier pavé qui traverse le cimetière et je jongle.

Avec la tête, c'est difficile.

Le maître nous fait asseoir en cercle sur la moquette verte. Compter et calculer, j'aime bien ça. J'ai appris facilement. À la maison, je m'entraîne avec l'Elvezia, ou même tout seul. Ça m'amuse de compter le plus vite possible jusqu'à cent, en italien ou en dialecte : vün, düu, trii...

Dans ma classe, il y a un garçon qui n'en a rien à faire des calculs, qui ne veut pas additionner ou regrouper des plots de bois. Aujourd'hui encore, il les prend pour les lancer sur les autres. Le maître finit par lui coller une giffe.

Je me vois dans la lumière du matin, à jouer avec les plots, à souffler des chiffres.

Il y en a toujours dix-huit. Je prends une tranche de pain noir dans la corbeille à pain et je commence à l'émietter pour saucer. L'Elvezia remarque le dernier ravioli dans mon assiette. Je sais qu'elle ne me forcera pas à le manger. Depuis le temps, elle a laissé tomber. Il y en a toujours dix-huit. Elle se contente de demander :

« Ta l'finissat mia, t'as plus faim ? »

Je lui dis que non, qu'aujourd'hui elle s'est trompée, il y en avait dix-neuf. Elle éclate de rire. Avec sa fourchette, elle pique le dernier ravioli, le laisse tomber dans son assiette et le coupe en deux.

Un peu de farce à la viande s'en échappe.

La journée est tiède et ensoleillée. Le public assiste au match debout près de la ligne de touche ou dans les gradins qui bordent l'un des côtés du terrain.

À l'école, je suis parmi les meilleurs : je sais contrôler le ballon, dribbler et shooter. Mais ici, tout est plus compliqué. L'émotion me gagne, les copains n'arrivent pas à me passer la balle, je cours un peu au hasard dans la zone d'attaque, comme égaré, les défenseurs adverses ont l'air de géants méchants et invincibles. Je me distrais en regardant le public qui hurle, encourage,

conteste l'arbitre. Notre maître, qui pour l'occasion joue aussi le rôle d'entraîneur, nous demande de nous bouger, de nous démarquer, on ne doit pas courir en troupeau vers le ballon, on a l'air de moutons.

Je me déplace à la limite du hors-jeu en levant un bras. J'entends quelqu'un crier qu'il faut marquer le bougnoul.

Un rugissement et la muraille humaine qui exulte. Mes coéquipiers me rejoignent pour célébrer mon but. Ils me sautent dessus. Mes genoux cèdent. Je m'écroule. D'autres arrivent, et même ceux du banc de touche, ils m'écrasent sur l'herbe. Mon dos me fait mal, mais je suis heureux, je suis un héros.

L'arbitre nous rappelle. Ça suffit, il faut reprendre la partie. Je me relève, plein de poussière et de terre, et je retourne vers notre moitié de terrain, lentement, pour faire durer encore l'acclamation de la foule. On me félicite :

« Bravo, un vrai petit Juary ! »

À l'endroit où la route devient raide, je marche au milieu de la chaussée. Je me décale vers la droite quand les chiens se mettent à aboyer et qu'ils me suivent derrière le grillage métallique. Ils me font peur. Je sais bien qu'ils ne pourraient pas le franchir. C'est bien trop haut. Mais s'ils passaient à travers en le tranchant avec leurs crocs ?

J'accélère le pas. Je grimpe les marches qui mènent à l'église en sautillant, je prends à gauche le long de la paroi rocheuse. Je vois des fourmis rouges et quelques lézards rapides. Plus haut encore, en avançant sur la route goudronnée, puis sur le chemin de terre et enfin dans l'herbe. À part le jaune des pissenlits et le blanc des perce-neiges, tout est vert. Les cigales ne s'arrêtent pas de chanter. Maintenant, j'entrevois les briques. Je m'engage dans le sentier, je fais encore quelques pas en lisière de forêt et j'arrive à destination.

Notre cabane est presque achevée. Il ne nous reste plus qu'à trouver un autre bout de tôle pour un des angles qui est encore découvert. Je déroule le tapis et m'assieds. Mon ami dit que le conseiller fédéral Franscini n'est rien qu'un grattaculo et que c'est sa faute si on est obligé d'aller à l'école.

Lui, il allume le feu. Moi, je prépare les cervelas.

Pour la fête des Rois, je joue dans le spectacle de la paroisse. Ils m'ont choisi pour interpréter un des rôles les plus importants, Balthazar.

Je me lève pour l'observer de plus près. Le costume me plaît. Je caresse le tissu et demande à l'Elvezia si elle pense le terminer aujourd'hui, on verra ça. Je la regarde, implorant, mes mains jointes en prière qui se lèvent jusqu'à lui effleurer le nez. Elle acquiesce, malgré son air contrarié. Pendant qu'elle coud,

je m'allonge sur le tapis et je joue avec mon coffret de magicien. J'étudie les anneaux chinois. Je n'arrive pas à me concentrer. Je veux savoir ce que peut bien être l'encens. Elle ôte l'aiguille de sa bouche.

« L'è 'na pianta, une plante odorante. Arrête de me déconcentrer, nan'.

— Et la myrrhe ? »

L'Elvezia ignore ma question. En guise de réponse, elle fronce les sourcils. C'est signe que je l'embête. Je laisse tomber et je continue à expérimenter des tours. La baguette magique... Abracadabra !

Je ne la vois pas encore, mais j'entends le bruit du moteur quand elle ralentit devant le portail. Les coups de klaxon.

Quand elle repart. La boîte de vitesses automatique. Et aussi quand elle revient, après avoir fait demi-tour près du bureau de poste, là où la route s'élargit.

Les cadeaux sont amassés au pied du tabouret sur lequel trône notre petit sapin de Noël. Le salon est éclairé par des lumières colorées qui clignotent, et par la neige – le rectangle sombre de la fenêtre est piqueté de gros flocons. Je suis en pyjama et je porte des chaussettes en laine dans mes pantoufles.

Je vois le calendrier de l'Avent – les cases sont toutes ouvertes, il n'y a plus un seul chocolat. Je me concentre sur les cadeaux. Je les soulève, les secoue, les retourne dans tous les sens, je cherche à deviner ce qu'ils contiennent. Ceux qui sont mous, des vêtements. Les paquets de taille moyenne, sûrement des jeux de société. Peut-être même ceux que j'ai demandés : Mille Bornes, Monopoly, Cluedo... J'essaie aussi de me rappeler lesquels sont pour l'Elvezia. Je sais que ma mère lui a acheté un foulard en soie. Ma tante, une petite bouteille d'eau de Cologne. Mais le plus gros paquet, c'est sûr, il est pour moi. Il est tellement grand qu'il a fallu l'appuyer contre le mur.

Il est déjà minuit passé. Je déchire un tout petit bout de papier dans le coin le moins visible. Je ne vois que du carton blanc. Alors, je le déballe pour de bon, surexcité.

Un hockey de table, génial !

Je veux voir tous les personnages imprimés sur l'emballage. J'arrache le papier qui tombe en miettes sur le tapis.

Immobile sur le seuil de la salle à manger, l'Elvezia me regarde d'un air fâché. Elle est toute décoiffée. Je vois sa chemise de nuit, les veines bleuâtres de ses mollets, ses chaussettes en laine et ses sabots. Elle me gronde, parce que j'ai abîmé le papier cadeau. Elle m'ordonne de le ramasser, puis de filer

au lit, et püssé svelt che in pressa !

Je me lève tôt. Je colle les numéros sur les joueurs et je les dispose aux emplacements prévus. J'installe les cages, la pile électrique, les petites lampes qui s'allument quand un but est marqué. Je pose le palet au centre de la glace et je mets l'Elvezia au défi de me battre.

Elle plie le papier cadeau réutilisable. Peut-être qu'elle ne m'a pas entendu. Je répète, en haussant le ton. Elle me dit de ne pas crier, qu'elle a bien compris, que non, elle ne sait pas jouer au « hockeeii ».

Je vois le petit bus gris, le conducteur qui manœuvre pour se garer dans l'impasse, la porte d'entrée, la salle d'attente, les copains qui reviennent après la visite en exhibant leur récompense – une pomme ? Un autocollant ? Un petit tube de dentifrice ?

Avec mes dents, je ne gagne jamais. À chaque fois, j'ai droit à un autre plombage. Je sens l'aiguille qui pique ma gencive, l'aspirateur à salive, le bruit désagréable de la fraise, on me demande :

« Tu les brosses combien de fois par jour ? »

Quand j'en ai envie, donc presque jamais. À la fin des repas, l'Elvezia me dit toujours de ne pas oublier mes quenottes, mais j'obéis rarement. Je vais à la salle de bains, j'ouvre le robinet et quelques secondes après, je crache un peu d'eau. Fin de l'histoire.

« Deux ou trois. »

On me dit qu'il faudrait que je porte un appareil dentaire, que je dois en parler avec mes parents.

Non, non.

Quand il n'y a pas de voitures garées, c'est beaucoup mieux : on a toute la place pour courir et dribbler sans risquer de cabosser une portière ou de devoir interrompre la partie quand le ballon se coince sous un châssis. Le seul problème, c'est ce ravin tout proche. Dans la pente, on voit des poutres fendues, des chaussures pourries, des seaux, des jouets de toutes sortes. Tout au fond, il y a même des meubles déglingués et des matelas moisis.

Je cours comme un dératé, mais je ne peux rien faire, impossible de rattraper le ballon et de le bloquer. Il disparaît. J'arrive au bord du ravin, en sueur, hors d'haleine, et je le vois rapetisser, je regarde ses derniers rebonds.

Je le montre aux autres.

Ils sont fâchés. L'un d'entre eux dit :

« Adèss, corigh a dré ! »

Mais je n'irai pas le chercher. J'ai peur. Il y a des vipères. Ça glisse. C'est

bien trop raide. Je risquerais de perdre l'équilibre. Et si je n'arrivais pas à remonter ?

Je suis debout sur les pédales, je pousse pour gagner de la vitesse avant que la route monte à pic.

Mon vélo est bleu – un modèle de course à trois vitesses. J'ai fixé un bout de carton sur la fourche de la roue arrière pour que ça fasse un genre de vrombissement continu. Sur le guidon, j'ai fait mettre un compteur kilométrique.

C'est un après-midi d'été, le soleil brûle le goudron, une chaleur à rester chez soi, au frais, les volets fermés. On crève de chaud. Mais je veux essayer – je lui ai promis – je veux aller jusque chez elle.

Je dépasse le pont et me prépare pour le tronçon le plus raide. J'accélère. Ici, la montagne et les arbres font de l'ombre. J'actionne la manette pour changer de vitesse et affronter le kilomètre de montée qui me sépare du village suivant.

Ma respiration devient haletante, je commence à fatiguer, surtout dans les muscles des jambes, un peu aussi ceux des bras. Je m'encourage, je me force à ne pas lâcher. Aujourd'hui, pas question de descendre pour pousser le vélo.

J'arrive au sommet de la montée. Je peux enfin récupérer, me relever, passer la deuxième.

À la descente, l'air frais chatouille ma peau. J'arrête de pédaler pour profiter de la vitesse, en évitant les trous et les bouses sèches.

Est-ce que je rêve ou c'est bien elle que je vois ? Une longue tresse blonde, des petits seins qu'on distingue déjà...

Virages en épingle à cheveux, ça monte et ça descend, quelques pauses pour me reposer et boire une gorgée.

Tout ça pour rien. Le chien n'aboie pas, la voiture n'est pas là, les stores sont baissés.

C'est devenu un rendez-vous fixe. Je règle l'antenne pour améliorer la qualité de l'image, j'appelle l'Elvezia et je retourne m'allonger. J'entends ses sabots qui grattent sur la moquette, claquent sur le carrelage et crissent sur le plancher.

Les volets sont fermés. Ma petite chambre éclairée à la lueur de la télé.

La voilà. Je pousse ma couette pour qu'elle puisse s'asseoir confortablement au bord de mon lit.

J'entends ses rires qui se changent souvent en quintes de toux. Elle rit beaucoup quand elle voit certains humoristes italiens à la télé, Zuzzurro et Gaspare, D'Angelo et Has Fidanken, ou le Beruscao. Par contre, elle ne supporte pas les rengaines de Greggio, quand il roule outrageusement les R : « Cerrrrrto che è lui ! », elle secoue la tête et commente :

« Non, mais ce Rital... Vardigh a dré, blagon ! Asnón ! Quel âne, celui-là ! »

Moi, j'aime les jolies danseuses à la télé. Ma préférée, c'est Tini Cansino. Jusqu'au moment où je m'endors.

Je reconnais ce blanc ! Le verre dépoli est tout blanc ! Je traverse le couloir et je cours pour ouvrir la porte. La neige tombée pendant la nuit a formé une couche épaisse qui m'arrive jusqu'au menton. La cour, un obstacle insurmontable. J'aperçois les pointes de la clôture, mais pas le muret. Je respire l'air frais, immobile sur le paillason. Je me demande comment je vais bien faire pour aller jusqu'à l'arrêt du car postal.

J'appelle l'Elvezia pour qu'elle vienne voir. Elle ne m'entend pas. Je la rejoins à la cuisine. Elle dit qu'elle a déjà vu, qu'elle déblaiera la neige plus tard. Mais comment ça ?

« Gh'è mia pressa. »

Elle me rassure, ça ne presse pas, aujourd'hui il n'y a pas école.

« Vraiment ? »

Alors j'exulte, comme quand Kent Johansson marque un but.

Je marche sur le carrelage rouge, peut-être qu'on est en cortège, deux par deux. Sur la gauche, je vois les gradins qui délimitent cet espace rectangulaire où on joue à un mélange de foot et de hockey pendant les récréations pluvieuses : on glisse à genoux sur la surface lisse, des pantoufles usées en guise de crosses pour frapper dans une petite balle en caoutchouc. Sur la droite, les patères pour les vestes sont souvent détournées de leur usage au profit d'un autre jeu : quand la cloche sonne, personne ne doit toucher le sol, sinon c'est l'élimination, ou même la mort.

On descend les escaliers, eux aussi sont recouverts de carreaux rouges. Par la baie vitrée, j'entrevois le terrain de sport, des gradins, la forêt, un coin de ciel. Au fond, tout au bout du couloir qui conduit à la classe, il ne faut pas oublier d'allumer la lumière avant de tourner pour emprunter la deuxième volée d'escaliers étroite qui descend au sous-sol.

On doit construire une voiture en bois. Je déteste la scie à chantourner. Je n'arrive pas à couper soigneusement, le contour est en zigzag, je suis maladroit. J'ai vite mal au poignet.

J'appelle le maître pour lui demander un coup de main.

Quand il commence à travailler sur ma plaque en m'expliquant comment faire, je finis toujours par me dire : mais qu'il la finisse lui, ma voiture, tout seul, comme ça elle sera plus jolie !

Je saute du tas de bois. Je guette la meilleure occasion. Ils me font signe de les rejoindre avec de grands gestes, ils m'encouragent. C'est le bon moment.

Je cours sur les pavés. Bourré d'énergie, je descends, traverse les arcades et débouche sur la place. À présent, j'y suis presque. Certains ont anticipé ma percée et font déjà des petits pas vers les issues.

Je frappe fort – même pas peur de me faire mal – avec le dessus du pied gauche. La boîte de conserve s'envole, elle tourne sur elle-même, tourne encore, puis elle tombe dans la fontaine. J'entends le bruit sourd, je ressens la joie de la course.

Je les ai tous libérés !

Le bruit du moteur. Trente minutes de retard, comme d'habitude. Elle s'arrête, klaxonne deux fois et repart. Le temps qu'elle fasse demi-tour à côté de la poste, je suis déjà au bord de la route, à l'attendre, quand elle réapparaît.

Je vois la Range Rover blanche.

On dépasse le panneau du village. La route reste plate jusqu'au pont, entre les talus verts et les parois rocheuses. Puis elle se met à grimper et tourne en épingle près du stand de tir. Sur le mur gris, des marques laissées par les conducteurs distraits ou trop audacieux – des lignes noires, des pierres éclatées.

Je regarde le garage abandonné. Je vois des affiches placardées à la grande porte en bois : les fêtes de village, la tombola, les matchs de foot.

Il arrive parfois qu'on croise le car postal à l'endroit où la route est étroite. Alors c'est la panique. Ma mère commence à transpirer, elle regarde tout autour de manière désordonnée, fait des mouvements brusques, baisse le volume de la musique, pousse des jurons en arabe. J'essaie de l'aider et je m'assure qu'elle ne roule pas trop près de la glissière.

Le chauffeur nous remercie et nous salue.

Je me réveille – désorienté – avec un pied sur l'oreiller. Je n'aime pas ce

lit : il est trop large, trop dur, trop bas. Et je n'aime pas non plus cette chambre, même si elle est bien plus spacieuse que la mienne. Il n'y a pas de télé, pas d'armoire. Juste une table de chevet, un portemanteau et un miroir. Sur un mur, l'image d'un paysage exotique – l'eau cristalline de l'océan, les palmiers, le sable. C'est la chambre des invités. J'ai faim. J'enfile des pantoufles et me dirige vers la chambre de ma mère. La porte est grande ouverte.

Elle dort sur le côté, recroquevillée sous les draps, qu'elle a tirés à elle, la tête posée sur son bras. Quant à son copain, il est couché sur le dos, les jambes écartées, il ne porte rien d'autre qu'un slip. Dans le miroir des portes de l'armoire, je vois le reflet du chien. Il dort lui aussi.

Je fais le tour du lit, je secoue un peu ma mère pour la réveiller et je lui chuchote à l'oreille que j'ai faim. Elle marmonne en se frottant les yeux :

« Il est quelle heure ? »

Je ne comprends pas très bien, peut-être qu'elle me dit d'attendre encore dix minutes ou qu'elle se rendort.

Mes mains tremblent sur le gouvernail. La surface de l'eau scintille au soleil. Le lac s'étale entre les pentes verdoyantes. Le copain de ma mère contrôle la vitesse et m'indique la direction. J'entends sa voix, son ton autoritaire vaguement insatisfait :

« Garde le cap. »

Je vois sa barbe brune, ses cheveux mouillés, plaqués en arrière, ses tempes dégarnies, son visage anguleux, la chaîne en or sur son torse.

Il corrige la trajectoire. Sur son biceps, il s'est tatoué un cœur sur lequel est inscrit le nom de ma mère. Et elle, elle est où ?

Elle bronze derrière nous. Mais je ne peux pas me retourner.

On sait déjà qui a frappé à la porte. On crie tous en chœur :

« Entrez ! »

Le maître traverse la salle de classe pour lui serrer la main. Le curé porte son habituelle soutane noire. Des lunettes, verres épais et monture rectangulaire. Ses cheveux clairsemés et gris. Sur son front, une mèche rebelle. Un crucifix pend à son cou maigre et fripé. Il nous regarde et hoche la tête avec un sourire à peine esquissé.

Une camarade de classe se lève et s'approche du bureau du maître. Sa plume et son effaceur sont rangés dans une boîte Caran d'Ache. Sa démarche assurée et gracieuse. Le maître me fait signe de me lever, il me dit que j'aurai besoin de ma trousse.

J'obéis. Tous les regards sont sur moi, celui du curé aussi. Je vois leur

étonnement. Certains semblent envieux.

Le maître nous emmène dans une salle exigüe et mal éclairée, il nous distribue des exercices et retourne à la leçon d'histoire biblique.

« Qu'est-ce que tu fais là, toi aussi ? »

Elle a l'air plus contente que surprise. Je lui réponds que ma mère a contacté la direction de l'école pour que je sois dispensé des leçons du curé.

« Pourquoi ?

— Parce que je suis musulman.

— Et c'est quoi un musulman ? »

Je sais seulement qu'ils croient en Allah, je lui dis.

« Gesummaria, tu ne perds rien pour attendre ! »

L'Elvezia me tire l'oreille. Sans lâcher sa prise, elle me traîne dans la cour. Là, j'arrive à me libérer, mais pas à lui échapper. Elle me coince avec un bras, et de l'autre, elle m'arrache mes chaussures. Elle les examine, noire de colère, puis les jette de l'autre côté du portail, sur la route. Elle s'exclame, satisfaite :

« Ah, voilà donc ! »

Ses mains sont pleines de crotte.

Elle remarque une petite tache brune près du paillason. Elle m'attrape de nouveau par l'oreille – une sale odeur de merde – et elle m'attire à ras du sol, jusqu'à frôler le ciment. Je lui dis que je n'ai pas fait exprès, que je ne m'étais même pas rendu compte. Elle crie en tirant plus fort :

« Eh bien, il manquerait plus que ça ! »

Elle me lâche enfin et retourne à l'intérieur.

J'en profite pour m'échapper, en espérant remettre le règlement de comptes à plus tard, quand elle se sera calmée. Je me dépêche de récupérer mes chaussures avant qu'une voiture ne roule dessus. Mais je n'arrive pas à les enfiler. Je suis trop agité et je n'arrive pas à défaire les nœuds.

L'Elvezia reprend son souffle au milieu de la cour. Elle tient le balai-brosse et un seau. Quand elle comprend que j'ai l'intention de déguerpir, elle rugit :

« Porco sciampìn, reviens par ici ! »

Elle me saute dessus et m'assène un coup de balaibrosse sur la tête. J'abandonne mes chaussures et je m'enfuis en courant, plus vite encore que Saïd Aouita.

Du bout des doigts, j'essaie péniblement de faire le tour de ses hanches pour l'embrasser. Elle dit :

« Nona, nona... »

Elle me serre contre elle, en m'écrasant presque. Je m'enfonce dans son énorme ventre. Un rire m'échappe, je bredouille quelque chose, j'attends qu'elle me lâche.

C'est le soir. On est chez ma tante, debout dans l'entrée. Sur ma gauche, une commode sur laquelle s'accumulent des bibelots, des enveloppes et des cartes postales. Autour de nous, même si je ne les reconnais pas clairement, j'entrevois ma mère et ses sœurs, au moins trois, qui parlent en italien, en arabe, en français, en mélangeant les langues, parfois dans une même phrase, et elles ricanent.

« Ffredo, ffredo ! »

Ma grand-mère parle dans un italien hésitant. Elle frissonne dans sa grande djellaba bleu clair, en montrant la neige qui a recouvert les trottoirs et elle ajoute quelque chose en arabe. Elles rient. Pourquoi ? Je ne comprends qu'un seul mot : Morocco.

Ma mère traduit : elle voudrait que tu ailles avec elle au Maroc.

A faa cus'è ? Pour quoi faire ?

Aujourd'hui encore, je suis là. Je pose le ballon au centre de la route et je recule jusqu'à frôler avec mon talon le muret qui borde le jardin des voisins. D'ici, le petit sapin et l'angle de l'immeuble cachent les deux tiers du but, mais c'est un obstacle que j'ai appris à surmonter. J'observe et je réfléchis. Je veux viser dans cette lucarne étroite, à droite – et c'est plus difficile. Exactement comme Maradona. Il faut faire passer le ballon au bon endroit, assez haut pour survoler le sapin, mais pas trop pour éviter les vitres à l'étage.

Le bruit d'un klaxon me distrait. Une Coccinelle grise apparaît dans le virage. Je cours chercher mon ballon et je retourne au bord de la route. La voiture ralentit et se range sur le côté. Un homme en descend. Je le connais de vue, il est aimable. Chaque fois que je le vois, il me demande cuma l'è.

Mais aujourd'hui, il me dit de filer me mettre devant le but. Je lui réponds que non, je ne suis pas gardien, moi, mais attaquant, c'est moi qui tire les coups francs, j'aime marquer. Il suspend son gilet au grillage métallique et me mets au défi : si je parviens à arrêter trois tirs sur cinq, il m'offre un Milky Way. J'accepte, je lui lance le ballon et je me place devant le filet. L'homme astique ses bottes avec la paume de sa main.

Je n'arrête qu'une seule de ses frappes. Malgré mes plongeons sur le goudron. Malgré les trois coups qu'il a tirés d'assez loin et presque sans prendre d'élan. Il est juste trop fort. Trop précis. Sans pitié.

Je secoue mon pantalon et mon t-shirt pour enlever la poussière. Je vérifie s'ils ne sont pas troués.

Pour finir, il me l'offre quand même, le Milky Way.

L'infirmière se penche sur moi – avec son sourire de clown qui fait peur. Elle me dit avec sa petite voix mielleuse :

« C'est quoi ton dessin animé préféré ? Tu aimes Rémi ? Mes enfants, ils adorent. "Je suis sans famille et je m'appelle Rémi..." Tu le regardes, toi ? »

Je suis sur le point de lui répondre, mais des gens autour de moi désignent des machines, en faisant des grands gestes, ils disent des choses que je ne saisis pas.

« Alors ? »

Ma vue se trouble, les contours s'estompent, l'espace semble vibrer. Un bruit aigu et désagréable de sirène résonne et se mue en un sifflement strident. Je vois des cercles noirs et blancs, ou peut-être pas, peut-être que c'est plutôt une spirale avec un point noir au milieu...

J'aime *Chobin l'enfant des étoiles*. Et *Edgar, détective cambrioleur*, « Edgar prince de la cambriole, un gentleman, un Milord ! » Et aussi Magali, « Cat's Eyes, signé Cat's Eyes ». Et Arnold.

« Qui ? »

Une voix de femme. Des rires. Brunga est méchant, il ne veut pas libérer la maman de Chobin ! Des rires et de la brume. Le sifflement s'atténue. Et puis plus rien.

Noir et silence jusqu'au réveil.

Pourquoi est-ce que je suis là ? Plongé dans tout ce blanc : sa blouse, ma robe de chambre, les draps, la table de chevet, les murs. Mon cerveau tourne au ralenti. L'infirmière tient une paire de ciseaux. Ma gorge est sèche, ma bouche pâteuse.

Elle sourit. Elle commence à parler de mon zizi qui est tout blanc et elle déroule délicatement la gaze. Elle me demande si j'ai mal. Je réponds que oui, un chouia, mais c'est supportable. Elle dit que le premier jour, c'est normal, demain ça ira mieux.

Elle jette la gaze tachée de sang séché à la poubelle et commence à me laver. Une odeur de camomille. L'Elvezia en boit parfois une tasse avant de se coucher.

Le voilà sous sa nouvelle forme – rabougri, plein de rides, méconnaissable. Je vois les points de suture, des fils noirs qui le parcourent, le mutilent à intervalles irréguliers, certains points sont diagonaux, d'autres horizontaux. Est-ce qu'il va rester comme ça ?

L'infirmière l'enveloppe dans un nouveau pansement qu'elle fixe avec une agrafe élastique. Elle dit que tout va bien, c'est tout beau tout propre, et elle

s'en va.

Est-ce que c'était vraiment nécessaire ?

On marche main dans la main. Un après-midi ensoleillé, un mercredi peut-être. Le ciel est limpide. La ville, bondée, fourmillante, à tel point que pour avancer nous devons souvent nous séparer. Je n'arrive pas à suivre notre conversation. Je regarde autour de moi : les hauts bâtiments, les enseignes lumineuses, mes boutiques préférées – le magasin de jouets Franz Karl Weber. J'observe les gens qui nous observent.

Pourquoi tous ces yeux sur nous ?

Je remarque que les hommes fixent ma mère. Ils essaient d'attirer son attention, ils l'étudient, ils la jagent. Quand elle s'en rend compte, elle soutient leur regard quelques secondes, puis elle se détourne.

Au bar, quelqu'un lui dit qu'on a l'air d'être frère et sœur, on lui fait des compliments. Elle sourit, feint d'être surprise, se dérobe, caresse mes boucles.

Voilà le lac, la vitrine, les chaises, les miroirs. Il faut monter quelques marches. Le coiffeur nous accueille chaleureusement. Il est drôle. On échange quelques mots.

La même coupe que d'habitude – celle qu'on aime tous.

Mais quelles belles boucles, quel joli petit negretin, quel joli petit marocchin, quelles belles boucles !

Je les vois tous les deux dans le reflet. Lui, debout, avec ses petits coups de ciseaux. Elle, assise dans un fauteuil, les jambes croisées, plongée dans la lecture de *Novella 2000*.

L'Elvezia se lève et va farfouiller dans les papiers étalés sur le buffet. Je la suis. J'ouvre grands les yeux. Ma mère attend à table, bien droite. Elle porte un jean moulant et des chaussures à talon. Sur la nappe à carreaux, ses Barclay et son briquet, le cendrier, deux tasses de café et le sucrier. Elle lève le menton, tourne la tête vers la fenêtre et souffle un nuage de fumée. Le cylindre de cendre continue à s'allonger, dangereusement. J'ai peur qu'il tombe sur le tapis.

L'Elvezia lui donne mon bulletin de notes. Ma mère pose sa cigarette et se met à le feuilleter. Je lui dis de tourner la page, là ce sont les résultats du premier cycle, elle doit aller aux pages suivantes. Je vois leurs visages s'illuminer. Elles sont toutes proches, parce que je sens les baisers et les caresses de l'une et de l'autre. Les mains qui frôlent mes boucles, qui

caressent mes joues. Les compliments.

L'Elvezia commente mes résultats, dans son italien imparfait, sans oublier de mentionner les félicitations du maître :

« L'è un testina, un vrai petit génie ! »

Ma mère promet de m'offrir un cadeau, tout ce que je veux.

Assis en tailleur sur les gradins du terrain de sport. Devant moi, le talus vert. Plus haut, la forêt. Aujourd'hui, on ne joue pas au foot. On complète nos albums avec les vignettes autocollantes.

Mon copain de classe prétend que les bougnouls sont des boulets, des chèvres, des pieds carrés. Que c'est pour ça que les équipes africaines n'ont pas le droit à une double page. La colère m'empêche de lui répondre :

« Et la Corée du Sud ? Et le Canada, alors ? »

Je n'ai plus envie d'échanger mes vignettes avec lui.

Quelle satisfaction quand le Maroc arrive premier du Groupe F, devant tous ces joueurs blancs collés sur leurs doubles pages !

Je répète pour lui faire plaisir :

« Jouj, tlata. »

La salle à manger éclairée par la lumière de l'après-midi. Sur la table, les mêmes tasses à café, les mêmes cigarettes, le même cendrier, le même sucrier. Ma mère pense que je devrais apprendre l'arabe. Elle commence par les chiffres.

« Reb'aa, khamisa, sitta. »

Elle propose de monter une fois par semaine pour me donner mes premières leçons.

« On dit les mercredis après-midi ? »

Non, je n'ai pas envie.

« Seb'aa, tmenia, ts'aoud. »

Je ne la vois pas et je ne vois pas l'Elvezia non plus. J'entends seulement nos voix, les nombres et quelques bouts de phrases, ma réticence – mia parli ur dialètt –, son insistance – mais l'arabe, c'est ta langue !

« Vün, düu, trii... Pourquoi tu n'apprends pas toi le dialecte ?

— Achnou ? »

Mais qu'est-ce qu'elle dit ?

Elle traduit en souriant :

« Quoi ? »

Je lui explique qu'en dialecte asnón veut dire âne, et même gros âne.

Pour elle, dar veut dire maison. Alors que pour moi, en dialecte, ce n'est qu'un article contracté : dar Elvezia, chez l'Elvezia.

Le carton d'invitation est imprimé sur du papier blanc. J'en sors un de son enveloppe. Les lettres sont dorées, légèrement en relief. Je me vois au salon, assis sur le divan rouge – avec des coussins jaunes à franges –, les pieds ballants. Je tourne la carte entre mes mains, en cherchant à comprendre dans quel sens la lire. Je parcours la surface poreuse, les lignes, les lettres, les mots incompréhensibles, de droite à gauche, de gauche à droite. Mon doigt s'arrête sur des signes familiers : mille neuf cent quatre-vingt-six.

Une petite table claire, ronde, métallique. Le sable blanc, sec, plein de mégots de cigarettes. Quelques parasols bleus agités par le vent. Un carrousel arrêté, peut-être en panne. Les palmiers. On se retrouve dans un parc. Ses cheveux gris. Ses dents écartées. Il n'est ni beau ni jeune.

Est-ce qu'on parle ? Et si oui, en quelle langue ?

Le temps d'un café, ma mère lui explique qui je suis. Il a l'air intéressé, il écoute, il acquiesce.

Sur la route, ces lignes blanches que tout le monde ignore, même nous. Le chauffeur de taxi se penche par la vitre pour se plaindre, il avance par à-coups, klaxonne à plusieurs reprises, fait des signes de bras. Le feu rouge n'est presque qu'une suggestion.

J'observe les voitures – vieilles, déglinguées, quasiment toutes de marques françaises –, les Marocains qui se promènent, les établissements balnéaires. Puis mon regard se porte plus loin, là où l'océan se confond avec le ciel.

Elle regarde dans le vide en marmonnant mon nom. Elle ne peut pas me voir, mais elle sent ma présence. Mon arrière-grand-mère dit :

« Eji ! »

Ça veut dire : viens !

Je m'approche. Elle m'entend. Elle pose son chapelet sur la table de nuit. Elle essaie d'attraper mes doigts. Je m'assieds à côté d'elle et lui offre mes mains. Elle les effleure avec un grand mouvement lent et circulaire.

Ses yeux sont vitreux, sa bouche édentée, elle a du poil au menton. Elle a l'air plus vieille encore que l'Elvezia. Quel âge elle peut bien avoir ?

Elle s'arrête pour tâter mes mains du bout des doigts, quelques secondes, avant de recommencer à les caresser plus vigoureusement, parfois même avec le dos de ses mains. Et elle parle, même si elle sait que je ne peux pas la comprendre. Elle s'arrête. Elle attend que je dise quelque chose.

Elle se remet à parler, d'une voix à peine audible, si faible que même les autres membres de la famille auraient de la peine à saisir ses paroles.

J'observe son corps fatigué. J'écoute. J'attends qu'on vienne me libérer.

Les palmiers forment un entonnoir. En leur centre, un soleil pâle, comme encastré.

Les préparatifs de la fête vont bon train, un va-et-vient frénétique de la chambre à la salle de bains et de la salle de bains à la chambre. Ma mère et mes tantes fouillent dans l'armoire et dans les tiroirs, essaient leurs tenues les plus chic, échangent des conseils. Elles veulent aussi mon avis.

« Suina ? »

Ma tante me demande si elle est belle. Je réponds que oui, mais je corrige, elle est zwina, très zwina – elle ne sait pas qu'en italien suina veut dire cochonne !

Ma tante s'assied au bord du lit pour finir de se vernir les ongles des mains en rouge rubis. Elle porte une robe de chambre blanche et elle a enveloppé ses cheveux dans une serviette bleue. Elle essaie de repousser les quelques mèches humides qui lui tombent devant les yeux. Elle est plantureuse, rien à envier à Sabrina Salerno. Sauf que là, elle ne porte pas de soutien-gorge, alors l'arrondi de ses seins est peu marqué.

Je joue avec ma Game Boy, étendu sur mon lit. Je dois sauver des gens qui se jettent du haut d'un immeuble en flammes en déplaçant une civière. Ma tante se lève, serre la ceinture de sa robe de chambre et prend sa trousse de toilette dans l'armoire. Elle me demande dans un italien hésitant :

« Gagni ? »

Je laisse mourir un type, je réponds que oui, bien sûr, et je lui explique qu'en italien gagner se dit vincere. Elle rit et répète :

« Vincheré. Vincheré. »

Quand elle se penche pour déposer sa trousse sur l'oreiller, je lorgne dans son décolleté.

Elles sont enfin prêtes, élégantes, parfumées et couvertes de bijoux. Avant de sortir, elles viennent me dire au revoir et impriment des baisers sur mes joues. Je les suis jusqu'au salon, puis j'entends leurs talons claquer dans les escaliers et les quelques mots incompréhensibles que ma mère échange avec le gardien de l'immeuble.

Je grimpe sur le divan, j'ouvre les rideaux et je regarde en bas. Une Mercedes beige est arrêtée au milieu de la rue.

Les feux de détresse s'éteignent, la voiture repart.

La télé n'a qu'une seule chaîne. Arabe.

Après sa prière, ma grand-mère me rejoint au salon et s'assied sur un pouf. Elle met un doigt dans sa bouche pour me demander si j'ai encore faim.

Je lui réponds que non, Ila. Je le répète en secouant la tête, mais elle continue d'un ton vaguement plaintif :

« Skhon ! »

Cus'è ?

Elle essuie la sueur sur son front. Je crois qu'elle essaie de me dire qu'au Maroc il fait très chaud. Je confirme, en tirant sur le col de mon t-shirt :

« Oui, oui ! »

Elle rit et gesticule. Je ne comprends pas pourquoi.

La rue en bas s'anime. Des gamins dépenaillés arrivent en bandes. Ils se courent après, se frappent, hurlent d'excitation. Je vois des jeunes et des petites vieilles qui poussent des cris aigus. Des voitures qui cherchent à se frayer un chemin entre des personnes qui n'en ont rien à faire de boucher le passage.

Ils sont tous là pour moi ?

Mais qui sont ces gens ?

Il y a même un cheval maintenant. Je préviens tout de suite ma mère. J'entends mon oncle qui s'impatiente dans le couloir.

« Yallah ! »

En dialecte, ça doit vouloir dire quelque chose comme des'ciólati, magne-toi !

On descend main dans la main, mais je ne la vois pas. Je suis habillé tout en gris – avec une djellaba cousue sur mesure et des babouches. Quand on arrive sur le perron de l'immeuble, les cris aigus s'intensifient. Il y en a qui prennent des photos, d'autres qui applaudissent.

Ma mère me guide vers l'animal. Je la vois enfin : ses cheveux châtons lâchés sur ses épaules, ses mèches blondes, le fard bleu sur ses paupières. Elle dit quelque chose au cavalier. Lui me regarde en écarquillant les yeux. Puis il me tend le bras pour m'aider à monter en selle. Le cheval piétine, piaffe, hennit. Je me sens mal à l'aise, j'ai peur. Ma mère me crie quelque chose que je ne saisis pas. Elle me fait signe de ne pas m'affoler.

On part lentement. Nos premiers pas sont accompagnés par les applaudissements de la foule.

Je n'ai plus peur. Maintenant, j'ai mal. La crinière du cheval me fouette le visage. Impossible de l'éviter. Il faut que je le dise à ma mère. Je me retourne pour lui faire signe de venir plus près. Ces fichus youyous couvrent mes paroles. Je braille, je gesticule.

Elle comprend enfin. S'ciao, c'est pas trop tôt !

Le cavalier recule et m'attire contre lui. Ça va mieux, même si de temps en temps, la crinière du cheval me gifle encore les joues.

Il y a des gens partout, même aux fenêtres des immeubles alentour.

La fête se poursuit sur la terrasse, où ils ont installé une tonnelle. Je vois les losanges rouges et verts, le tissu jaune. Les petites tables couvertes de plateaux de victuailles sucrées et salées – des mets inconnus. Dans un coin, l'orchestre joue de la musique. Ma tante m'explique que cet instrument est un oud.

Marocains qui s'incrument et Marocains invités, Marocains mal fringués et Marocains cravatés. Ils bavardent, ils mangent, ils dansent.

À présent, je suis habillé tout en blanc. Mon fez blanc, sur lequel on a fixé une couronne. Ma djellaba blanche ornée de coutures et de boutons dorés. Mon manteau blanc à carreaux argentés. Mes babouches blanches, elles aussi.

Ils me font asseoir sur une sorte de chaise sans pieds recouverte d'un drap bariolé et d'un coussin. Je suis là, silencieux, à poser pour les photos rituelles, à remettre mon chapeau sur ma tête chaque fois qu'il glisse à cause de ma couronne trop lourde. Un baiser, une photo, et au suivant !

Maintenant, je danse sur un plateau rond en bois porté par quatre femmes qui chantent et se déhanchent. Tour à tour, les invités déposent un gros billet froissé sur le plateau. Je virevolte dans une mer de dirhams en rêvant à tous les jouets que je pourrai m'acheter.

Je suis fatigué, je voudrais descendre, la musique me dérange, je dois tenir la couronne avec une main pour éviter qu'elle tombe, je crains que ces roulements de hanches fassent trébucher les danseuses qui me portent.

D'autres femmes prennent le relais.

Les sous sont pour l'orchestre.

« Öllapeppa. »

L'Elvezia est stupéfaite.

« À quoi il sert ce machin ? »

Elle a coupé le scotch qui fermait la boîte, enlevé les petites boules de papier qui servaient à le protéger et déroulé un bout de tissu. Elle le tient enfin entre ses mains.

Je lève le couvercle pour lui montrer. Je lui explique que ça sert à cuisiner de la viande ou du poisson, on peut même y mettre du couscous – ur couscous.

« Cus'è ? »

Elle ne comprend pas. Elle retourne l'objet dans tous les sens, elle

l'examine, les sourcils froncés. Je répète en essayant de séparer les syllabes pour être plus clair :

« Cous-cous.

— Cus'è ? Articule un peu !

— Cous... cous ! Couscous ! »

Elle éclate de rire. Elle file sans rien dire à la cuisine pour trouver un endroit où mettre le tajine. Elle me crie de ranger bien comme il faut mes vêtements dans mon armoire, puis elle se fâche parce que j'ai abîmé le papier cadeau. Je rétorque qu'il était déjà un peu déchiré. Elle hausse le ton :

« Aéé, t'as le nez qui s'allonge ! »

En se laissant tomber en arrière sur le lit, après avoir perdu sa dernière vie, mon ami a trouvé mon biberon. Il a senti le plastique sur sa nuque. J'aurais dû le mettre sous mon oreiller comme d'habitude. Je croyais que c'était une cachette sûre. La honte ! Je lâche la manette et je lui saute dessus. Dans un élan de rage, j'essaie de le lui arracher des mains, je le pousse sur le lit, je me démène. Ma voix me revient enfin, je rugis en serrant les dents :

« Rends-le-moi ! »

Le lit grince. J'insiste. Depuis la salle à manger, l'Elvezia crie que si ça continue, elle en prend un pour taper sur l'autre.

J'abandonne. Je ne suis pas assez fort. Il a une prise d'acier. Je n'arrive pas à le reprendre.

J'entends mon ami qui se tord de rire. Je le vois agiter le biberon. Les bulles du lait condensé, les lignes rouges dessinées sur le plastique. Je reste planté là, comme un gros nigaud.

Je me mets tout près de l'entrée du bar pour contrôler les allées et venues. Un dimanche après-midi sans soleil, maussade. Je tiens mon ballon sous le bras. De temps à autre, je me colle à la vitre pour guigner à l'intérieur. Contre le mur, un panneau noir rectangulaire indique le classement et le programme des matchs. Je vois les petites lettres blanches. Le championnat de cinquième division. Aujourd'hui, on joue à domicile, mais le terrain de sport est à quelques kilomètres. J'attends le départ de l'équipe, quelqu'un à qui demander de m'y conduire.

Un match rocambolesque. Le terrain, à la limite du praticable – des trous et des cailloux partout, de la boue, le gazon mal tondue, de la sciure devant les buts. Avec les gars du village, on assiste au match depuis un endroit qui surplombe le terrain, derrière les filets. On y arrive en empruntant un chemin qui monte sur une vingtaine de mètres. Là-haut, il y a un carré de terre avec un banc en bois au milieu.

Quatre-vingt-dix minutes d'insultes adressées à l'arbitre :

« Böcc dal gnao ! »

Des cartons jaunes et rouges qui pleuvent comme des confettis.

« Imbesüiit ! »

Et des goals à la pelle.

« Facia da cüu da can da cacia ! »

Je m'amuse bien. Même si notre équipe n'a qu'une seule stratégie d'attaque : la passe longue à l'ailier droit – c'est notre buteur. On peut compter sur sa vitesse, peu de latéraux sont capables de le retenir. Souvent, ils n'arrivent même pas à le tacler.

On entend crier les supporters adverses au bord du terrain.

« Vas-y, fous-le en bas ! »

Mais il ne tombe pas, il a le ballon collé au pied.

Les défenseurs ne font que rebondir sur lui.

On gagne.

Ici, je m'ennuie, surtout le matin. Ma mère et son copain se lèvent toujours très tard. Je n'ai pas d'amis avec qui jouer. Je vais au salon et je m'allonge sur le canapé.

Comment faire passer le temps ?

Je fouille dans les tiroirs. De la paperasse, des enveloppes, des albums photos, la *Divine Comédie* en quatre volumes, des bibelots, un service à thé et d'autres babioles encore. Dans le compartiment sous la télévision, je trouve des cassettes vidéo. Sur l'une d'elles, je lis des inscriptions en arabe, sur les autres il y a des étiquettes blanches. J'en prends une au hasard, je la glisse dans le magnétoscope. J'allume et je retourne m'allonger.

Au premier plan, le visage souriant d'un homme. Puis l'image s'élargit. Il est nu. J'observe son corps. La touffe au-dessus de son sexe. Une femme se met à genoux devant lui. Elle lui caresse le ventre et les cuisses, peut-être qu'elle le griffe. Un autre plan serré sur le visage de l'homme qui ferme les yeux et murmure dans une langue que je ne connais pas. Ce n'est pas de l'arabe.

Maintenant, la femme pose ses lèvres sur le sexe de l'homme. Elle l'embrasse et commence à le lécher. Je m'approche de l'écran pour mieux voir. Je monte le volume. Ma mère crie :

« Change de cassette ! »

C'est presque la même classe, la même disposition des pupitres. J'ai choisi de m'asseoir juste devant le maître. Il est là, il corrige des devoirs. Je vois ses mains nerveuses qui frappent quand il s'énerve et sa grosse barbe

brune qui me fait peur. Il porte une chemise claire. Je ne vois mes camarades ni devant ni à côté de moi.

J'écris une composition. Je voudrais que le cours d'italien ne se termine jamais ou que le prof me laisse finir mon travail à la maison. Ma plume court sur le papier sans s'arrêter. Je noircis des pages et des pages. Je raconte une partie de foot mémorable, inspirée par mon dessin animé préféré, *Olive et Tom*, mais aussi par certaines émissions sur Tele Lombardia et d'autres programmes sportifs. J'utilise des expressions comme « il s'élance sur l'aile gauche », « la tension est à son comble », « un arrêt spectaculaire du dernier rempart ». Je réinvente des personnages et des situations que j'ai vus dans *Olive et Tom* : des bizarreries comme la catapulte infernale des jumeaux Derrick ou la fameuse frappe du tigre de Landers. Je m'amuse beaucoup. J'arrive jusqu'aux tirs au but et je parviens tout juste à terminer avant la sonnerie.

Là, dans le petit carré blanc, la tête souriante que le prof a dessinée tout en bas de la page.

Je suis content.

La place est complètement transformée. À l'ombre des sapins, le long du muret contre lequel se garent habituellement les voitures, les organisateurs ont placé la cuisine et la buvette. Je vois les caisses rouges de limonades, le frigo, les corbeilles de pain et le grand chaudron noir fumant. La paroi rocheuse est tapissée d'affiches. Les haut-parleurs. Le reste de la place est recouvert de tables et de bancs en bois.

« Rosamunda, tutto l'amore è per te... »

Je sors de ma poche le billet que l'Elvezia m'a donné. J'achète une limonade et je prends des couverts. Je m'assieds avec les autres gars du village. On s'amuse bien. C'est bientôt notre tour.

« La montanara ohé si sente cantare... »

Quand ils apportent mon assiette, je me souviens soudain du coup de téléphone de ma mère et de ses conseils. C'est un animal dégoûtant. Tu sais qu'ils mangent même leurs excréments ?

Je demande si je peux avoir du risotto sans saucisse, per piasé. Mes copains sont interloqués, ils veulent tous savoir pourquoi. Mais vraiment ? Autant de caprices que de boucles. J'ai pourtant toujours mangé la luganiga avec appétit.

Je repense à la merde dont ils se nourrissent. Je réponds que je n'ai pas très faim. Mes copains répètent en chœur :

« Maia giò ! Maia giò ! »

Quand je reviens à table, je fixe la saucisse dans mon assiette. Je la renifle

et je pense aux mots de ma mère. C'est écrit dans notre livre sacré. Je ne sais pas quoi faire. Je me demande si je finirai en enfer et quelle sera ma punition. Sur le goudron, une marelle tracée à la craie, mal dessinée.

Je dévore tout.

Je cours dehors pour évacuer ma colère – peut-être parce que l'Inter a perdu. Je lance mon ballon le plus fort possible contre la porte du garage, encore et encore, et de près, de très près, pour bien entendre le bruit de chaque rebond et pour voir si j'arrive à faire en sorte que mon ballon, après avoir percuté la porte, traverse la route, rebondisse sur le muret derrière moi, puis revienne en roulant jusqu'à mes pieds. Ce n'est pas facile, parce que le coup doit être puissant, mais si le ballon monte trop haut, il manque le muret et touche le grillage qui dévie sa trajectoire.

Une voiture déboule. Le ballon heurte la portière. Le conducteur plante les freins, la voiture s'arrête. Mon ballon est projeté loin, il rebondit, puis roule. J'ai peur d'avoir cabossé sa carrosserie. Je reste planté là. J'attends de me faire enguirlander. Mais le type demande d'un air inquiet :

« J'ai pas abîmé ton ballon, au moins ? »

L'Elvezia tire sur le loquet avec la perche, ouvre la trappe et baisse l'échelle. J'entends le bois qui grince dans les rails. Elle pousse pour vérifier si ça tient, elle me dit d'être prudent, de ne pas faire le malin. Puis elle remet la perche sur le portemanteau. Une odeur de pâté pour chat. Je grimpe.

Il y a une malle brune, rayée et criblée de trous. Sous le couvercle, que je soulève difficilement, je trouve mes cahiers de l'école primaire. Je vois la couverture rugueuse que j'ai barbouillée de toutes les couleurs. Je lis mon nom. Je ne distingue pas grand-chose, hormis la moquette qui s'effiloche, les draps racornis, les toiles d'araignées, la poussière et les poutres. Par la lucarne, je vois un rectangle de ciel et, par l'une des fenêtres, une bonne partie du village, les arbres et les champs se confondent. À travers le verre de la trappe, la cuisine.

Je l'appelle.

L'Elvezia lève les yeux.

Je me cogne la tête contre les poutres de la charpente.

De haut en bas, le sourire aux lèvres, ses grands yeux bleus émerveillés. Il dit que maintenant c'est à lui de nous montrer. Sans aucune gêne et même avec désinvolture, il baisse son short et son caleçon. Il nous montre son duvet chatain, et il commence à se masturber.

Son pénis est gonflé, ses veines saillantes. Il commente les images qui défilent sur l'écran :

« Ça, c'est une branlette espagnole. »

Cus'è ?

On est trois, sur un sofa brun foncé. Lui, il a posé ses pieds sur la table basse. Le salon est immense, les meubles ont l'air très chers. Derrière nous, une grande baie vitrée qui donne sur un jardin en fleurs.

Voilà qu'il accélère le mouvement, comme quand on agite un joystick pour faire courir les athlètes et remporter la médaille. Je regarde son pénis, son visage rouge, la sueur qui coule le long de son cou, la télévision.

Il pousse un petit cri aigu et un jet laiteux gicle sur ses jambes. Quelques gouttes salissent le carrelage.

Ce n'est pas de la pisse. Mais alors quoi ?

Il explose d'un rire diabolique, puis il nous demande si on a bien vu. Il a l'air fier d'avoir fait un jet aussi long. On rit nous aussi, mais sans voix. Il passe sa main sur sa cuisse plusieurs fois, puis il se lève et court à la salle de bains.

Il revient avec un rouleau de papier toilette. Il s'agenouille pour essuyer les carreaux.

On suit seulement le cours par bribes, au deuxième ou au troisième rang, près de la fenêtre qui donne sur le terrain de sport. Les stores sont entrouverts. Au fond de la classe, il y a un large espace vide, des armoires et un lavabo. Le prof écrit au tableau, il nous explique les mathématiques. De temps à autre, il fait un bruit bizarre en soufflant par le nez avec la bouche fermée. Il porte des lunettes avec une monture rectangulaire.

Je tiens le bout de ma plume entre l'index et le pouce de ma main gauche, de la droite, je tire sur l'autre extrémité comme une catapulte, puis je lâche d'un coup sec pour faire une grosse tache d'encre sur la feuille de mon voisin.

On rigole bien.

C'est le moment de lever la main et de participer, histoire de montrer que le cours m'intéresse. Je lui demande pourquoi certains U sont à l'envers. Il esquisse un sourire plein d'ironie, en hochant la tête, il pose la craie sur le rebord du tableau noir et s'approche de notre table. L'expression de son visage ne présage rien de bon. Je tente de cacher les taches d'encre sur ma feuille avec mon coude. Il ne s'arrête pas devant nous, mais juste derrière nos chaises. Qu'est-ce qu'il fait ?

Je me retourne pour jeter un coup d'œil. Il est vraiment fâché. Il ne sourit plus. J'ai peur. Il marmonne entre ses dents serrées. Je sens sa main gauche sur ma tête. La droite est sur la nuque de mon ami. Est-ce qu'il va nous tirer les oreilles ?

Il cogne nos têtes l'une contre l'autre. Un sacré choc. On a beau se plaindre, c'est inutile : le prof s'apprête à frapper une seconde fois.

Mais on résiste, on parvient à se dégager.

« Union et intersection ! »

L'escabeau est constitué de trois marches rouges aux coins arrondis. Je le prends, le place au milieu de la pièce, légèrement en diagonale, et je m'assieds à califourchon sur la deuxième marche. Je regarde le tournoi de Roland-Garros. Il y a ce sale type d'Ivan Lendl qui joue. À côté de la télévision, un miroir rectangulaire. Je ne vois pas mon reflet à cause de ma pile de jeux vidéo.

Voilà l'Elvezia. Elle m'apporte des couverts enroulés dans une serviette en tissu et mon repas – un de mes plats préférés : une escalope de poulet panée avec des röstis. Il y a aussi une feuille de laitue et une rondelle de citron. Elle pose mon assiette sur la dernière marche, la plus large, et me tend une fourchette et un couteau. Ensuite, elle me demande ce que je veux boire. Je lui réponds sans même détacher mes yeux de l'écran :

« Du thé froid ! »

Elle retourne en cuisine pour remplir mon verre.

Lendl se plaint que le public fait trop de bruit.

Ma tante est venue me rendre visite. Aujourd'hui, elle m'a encore apporté un cadeau. Elle est toujours gentille et pleine de petites attentions. Elle extrait un paquet d'un sac plastique. On est là, debout devant le buffet. Je l'entends dire :

« J'espère que ça va te plaire. »

Malheureusement, ce n'est pas un jeu vidéo. Ça se voit tout de suite à la boîte. L'Elvezia et ma mère sont assises à la table, elles nous observent. Je sens l'odeur du café et je vois la fumée de cigarette. Je prends le cadeau et je l'ouvre en essayant de ne pas abîmer le papier.

Une paire de chaussures. Ma tante me demande tout de suite si elle a visé juste cette fois aussi.

« Alors ? Il paraît que c'est à la mode. »

Je les trouve horribles. Ce sont des Ellesse blanches à pois verts, avec une sorte de frange sur le dessus. On dirait des chaussures de filles. Tout le monde se moquerait de moi si je portais ça, surtout ici au village. Je n'ose pas lui dire. L'Elvezia s'exclame avec enthousiasme :

« Elles sont très belles ! »

Dehors brille un soleil de printemps. Je cours contre le vent. Mon t-shirt

bleu se gonfle – je porte le numéro onze.

On affronte la première équipe du classement. On perd dix à zéro. Ils sont trop forts et trop agressifs. Ils nous dominent sur tous les niveaux – tacles, têtes, course –, mais ça ne leur suffit pas. Ils continuent à attaquer, ils sont voraces, enragés. Ils veulent tous marquer, les défenseurs aussi. Leur gardien finit même par monter jusqu'à notre surface de réparation.

Notre entraîneur distribue des conseils et des ordres en faisant de grands gestes.

L'arbitre a sifflé : penalty. Faible consolation pour nous permettre d'éviter le zéro pointé. Les adversaires protestent. Le type accusé d'avoir commis la faute est furieux. Des gars de mon équipe lèvent le bras pour attirer l'attention de notre entraîneur. Mais c'est mon nom qu'il prononce.

Je ne suis pas fatigué, mais paralysé, à tel point que c'est l'arbitre qui dépose le ballon sur le rond blanc. J'observe le gardien – ils ont fait rentrer le remplaçant –, sa casquette enfoncée sur la tête, ses petites mèches blondes qui dépassent sur les côtés. Il est maigrichon et encore plus petit que moi. Je visualise l'espace autour de lui.

Le ballon passe au-dessus de la barre transversale. Une frappe parabolique qui atterrit dans le gravier derrière le but.

Sous la douche, je pleure.

C'est la feuille couverte d'étoiles qui me revient en premier : certaines sont noires, d'autres vertes. Je trace une ligne horizontale vers la droite, je descends en diagonale vers la gauche, je monte plus haut dans l'autre sens, puis je redescends dans la même direction et je remonte enfin vers la gauche pour rejoindre le point de départ.

Cinq segments, cinq pointes et au moins cinq triangles. Mais certains d'entre eux sont irréguliers, ils n'ont ni la même forme ni la même taille. Le pentagone central est trop grand. Je m'embrouille, je me trompe de direction, l'étoile ne se ferme pas.

Mes feutres sont posés à côté de la feuille. Tout à coup, je vois apparaître ses doigts à elle. Je vois l'or qui brille sur sa peau brune et lisse. Ses bracelets. Je lève les yeux.

Ma mère me dit de faire attention, l'étoile du Maroc a cinq pointes, et pas six comme celle d'Israël. Elle prend un feutre bleu et dessine une étoile à six pointes. C'est bien plus simple : il suffit de superposer deux triangles équilatéraux. J'essaie à mon tour, avec le vert. Elle dit que la nôtre est verte, l'étoile israélienne est bleue. Bleue sur fond blanc.

Je dessine un carré rouge en faisant ressortir au milieu une croix blanche, une croix suisse.

La feuille est pleine d'étoiles et de croix.

Ceux qui sont assis sur le banc voient les montagnes, les prés et la route qui descend vers la place du village. Ceux qui sont restés debout, adossés à la glissière, ont un œil sur la grand-route. Depuis le coin de notre balcon, je peux les voir. Ils sont là, je les hèle :

« Uela là ! »

Je les rejoins. C'est l'endroit où on se retrouve, surtout l'été, après le dîner.

Dès qu'on entend un bruit, silence, la conversation s'interrompt et on guigne pour voir qui passe. Certains vrombissements sont familiers. C'est rare que des conducteurs étrangers roulent dans ce coin. On est surtout fascinés par les grosses cylindrées. Les motards ralentissent seulement un peu avant le virage, juste à la hauteur de notre banc, ils rétrogradent, s'inclinent, puis accélèrent tout en redressant leur moto. Ils n'ont peur de rien, même pas du car postal. Ils nous font parfois un signe de la tête ou du bras. Quand ils ne portent pas de casque, on les voit sourire ou fumer une cigarette.

Chacun donne son avis. Nous, les garçons, on aime les motos. Tandis que les filles, ce sont les conducteurs qu'elles préfèrent. Ou alors on échange les derniers ragots du village.

Ils veulent savoir pourquoi je ne vis pas avec ma mère. Quelqu'un m'a expliqué qu'elle ne pouvait pas s'occuper de moi à cause de son travail. Je leur dis.

« Et ton père, il est où ? »

On mange dans un restaurant chic, près du lac. Ce soir, c'est moi qui ai pu choisir le lieu. Je vois le nid de tagliolini à la crème.

On parle de foot. L'ami de ma mère m'explique comment fonctionne le quatre-quatre-deux qu'a inventé ce prophète d'Arrigo Sacchi – l'entraîneur de l'AC Milan. L'équipe fonctionne comme un carré court et étroit qui bouge selon des mécanismes prédéfinis. Ils font un marquage de zone, ils te sautent dessus à trois, te volent la balle et repartent à toute vitesse. C'est une façon absolument révolutionnaire d'évoluer sur le terrain, un véritable spectacle donné par des joueurs qui ont la classe : Baresi, Gullit, Van Basten... Je refuse d'entendre dire que l'AC Milan est l'équipe la plus forte du monde, qu'elle a les meilleurs joueurs et le meilleur entraîneur. Pour défendre l'Inter, j'évoque les arrêts de Zenga, l'élégance de Scifo et les buts d'Altobelli.

Il nous parle aussi de l'entreprise qu'il dirige, de sa femme et de ses deux filles, surtout de ses filles. Elles sont toutes les deux au lycée.

Après le repas, il me tend un billet sous la table, cinquante ou cent francs, en me faisant un clin d'œil.

Il a les cheveux gris et un début de calvitie.

Au moment de se dire au revoir, il embrasse ma mère sur le front.

Allées et venues continues. Quelle effervescence ! C'est une belle soirée d'été. Je suis adossé à la glissière, le ciel est encore clair. Soudain, un véhicule de l'armée – un Pinzgauer. On veut des biscuits, alors on crie tous en français :

« *Des biscuits ! Des biscuits !* »

Les militaires nous jettent quelques paquets. On se les partage.

Un de mes amis dit qu'il se fera réformer. Parce qu'il faut se lever tôt le matin, qu'il faut défiler et obéir aux ordres de ces zucchini de Suisses allemands. Il prévoit de jouer à l'idiot, comme son cousin : si tu fais le débile, ils te déclarent inapte et te renvoient à la maison. Un autre dit qu'au contraire, il a hâte de partir pour lancer des grenades comme Rambo et tenir son fusil comme Tackleberry.

« Et toi ? »

Moi ? Je secoue la tête, je fais signe que non avec le doigt. A som mia svizzer, j'ai le passeport marocain, moi. Pas de service militaire, donc. Et c'est sans regret.

« Même pas au Maroc ? »

Ma mère m'a expliqué que ceux qui vivent à l'étranger ne sont pas recrutés. Heureusement, parce qu'elle m'a aussi expliqué que là-bas, ils t'envoient dans le désert pour faire la guerre. La vraie.

Après le virage, elle accélère. La route est étroite, mais il y a une bonne visibilité. À chaque fois, je jette un coup d'œil aux maisons de mes deux amis, les volets bleus, le toit du garage, les grilles, des bouts de jardins. Quand il n'y a pas de voitures sur ce tronçon de route, ma mère ne prend pas trop garde à tenir sa droite. Elle roule vite et pas inquiète, loin des façades des bâtiments. Le bruit de la boîte de vitesses automatique. Une Audi grise, avec un ordinateur de bord. Un cockpit d'avion.

Et voilà l'arrêt du car postal, l'auvent, la haie, le portail, l'entrée, la place de jeux, la façade avec ses petites fenêtres, les jeux, les talus verts.

On descend à bonne allure jusqu'à la scierie. Là, il faut ralentir. À cause du tournant.

Après quelques virages, ma mère se plaint :
« Je vais bousiller mes plaquettes de frein. »

Je chante avec un filet de voix :
« *J'ai mal à l'estomac, t'as mal à l'estomac...* »

Puis je pense à autre chose. Je m'en fiche pas mal des cours de français. Si peu que rien, comme dirait l'Elvezia.

Pour les cours de vacances, je me suis inscrit en langues et sports juste pour jouer au tennis et m'amuser avec les copains. On attend l'après-midi avec impatience pour pouvoir enfin se défouler.

Je vois les briques rouges de la salle de classe. Les petites moustaches de notre prof. Le long couloir fourmille dès que la sonnerie retentit.

Le sol est vert. Le cadre de ma raquette bleu. Un vent désagréable agite les bâches accrochées aux grillages et dévie la trajectoire des balles. Et pourtant, je ne fais pas beaucoup de fautes. Je gagne souvent. Le coup que je préfère, c'est l'amorti. J'en fais un en revers : la balle revient dans mon camp après son rebond.

Ma monitrice fait mine de tirer son chapeau.

La scène n'est éclairée que par un seul projecteur. J'assiste, amusé, aux gesticulations d'un gorille. À côté de moi, l'ami de ma mère. Elle est restée dehors.

De temps à autre, on échange un regard complice.

Mais qu'est-ce qui se passe ? Tout à coup, le gorille se fâche, il plie les barreaux de sa cage et s'en échappe. Il avance vers le public. Ni une, ni deux, je saute de mon siège et cours en bas des escaliers. J'arrive sous le voyant vert de l'issue de secours. J'y parviens le premier. Un agent de sécurité est posté là – grand et gros. Il croise les bras sur sa poitrine et secoue la tête en ricanant.

La porte est fermée à clé. J'insiste, je secoue la poignée, je tire. Derrière, on me pousse. Je me retourne. Un enfant hurle qu'il faut ouvrir cette porte. Et là, je me rends compte que la plupart des spectateurs sont restés assis. Ils profitent du spectacle, ils rient.

Le gorille a disparu.

À la sortie, ma mère veut savoir si je suis tombé dans le panneau. Je ne peux pas lui mentir.

La balle ralentit, s'ciao. Je me calme, je bouge même la manette de la

main droite, je jette un coup d'œil autour de moi, j'essaie de penser à autre chose. Mais ils crient :

« Primiera ! »

Ils balancent des cartes et des jurons sous le parasol.

La télé est éteinte. Au bar, ils descendent des boccalini de merlot.

« Orócch ! »

Dans l'air, une odeur de pipe.

« Tarócch ! »

Des types s'arrêtent près de mon tabouret pour écraser leurs mégots dans le cendrier posé sur la borne d'arcade, d'autres pour assister à la partie et m'encourager. Ils disent que j'ai des sacrés réflexes, ils arrivent à peine à suivre la sphère. Le vaisseau spatial s'agrandit. J'accumule des vies, je termine le niveau. Le boss ne me fait pas peur – je sais comment le vaincre avec des canons laser.

Le grincement des chaises sur le carrelage. La fumée qui s'épaissit.

Je gagne le combat final, et je recommence une nouvelle partie.

J'ai résolu l'énigme : le chiffre dix qu'elle a dessiné sur la semelle de ses chaussures correspond à la position de mon nom dans la liste de classe. Ça veut dire que je lui plais. Je suis fébrile. Je l'imagine qui m'embrasse. Encore une blonde, cette fois bouclée. Sa peau est très blanche. Sur sa joue, un petit grain de beauté. Mais ce sont surtout ses mini-jupes en jean et ses longues jambes nues qui me bouleversent.

L'amie qui joue l'entremetteuse m'attend dans la cour d'école, sur le muret. Dès qu'elle me voit sortir du bâtiment, elle vient à ma rencontre et me pose la question fatidique.

Je fais mine de réfléchir quelques secondes.

Oui.

On s'approche sur la pointe des pieds. L'excitation monte. On n'a pas convenu d'un plan. Sur la droite, une Mercedes grise. Sur la gauche, une volée d'escaliers qui conduit au jardin. On continue tout droit jusqu'à la porte. On échange un regard.

Qu'est-ce qu'on fait ?

Mon ami appuie sur la sonnette et détaille à toutes jambes, en jappant comme un chien à qui on aurait marché sur la queue. Je reste immobile quelques secondes, le temps de me rendre compte que je ne saurais pas quoi dire ni comment me comporter. Alors, je me sauve moi aussi.

Derrière la voiture, il y a une haie. Je me cache là, accroupi, la tête au ras du sol. J'entends le bruit de la serrure, la porte qui s'ouvre, les pas qui traînent

sur les carreaux de ciment. Entre les feuilles, j'entrevois seulement une paire de jambes jusqu'à la ceinture. J'entends le père de ma première petite copine demander :

« Qui est là ? »

Les cordes rugueuses, éclairées par un cylindre de lumière. L'espace est étroit, plein de toiles d'araignées et de poussière. Mon ami est presque entièrement dans la pénombre. Ses bras sont tendus sous le rayon lumineux. Sa main gauche tient une corde. La droite, elle aussi fermée, est suspendue en l'air. Il surveille les aiguilles de sa montre. C'est l'heure de la leçon :

« Campanón e campanìn. »

Il pointe du doigt la grande cloche, puis la petite.

« Toi, tu vas tirer sur celle-ci. »

Je lève les yeux pour comprendre où finissent les cordes. Je n'en avais jamais vu d'aussi épaisses, longues et rigides. Elles montent jusqu'au ciel, et en bas, elles s'éparpillent comme des serpents en recouvrant presque entièrement le plancher. L'émotion me gagne.

Ça a l'air d'un jeu d'enfant, et pourtant je crains de ne pas être assez musclé. J'empoigne la corde de la main gauche et j'essaie de tirer doucement vers le bas.

« Inscì ? »

Il dit que non, il faut que je m'y prenne avec les deux mains, se no l'è mia oncia. J'écoute ses conseils et j'essaie d'estimer la force nécessaire. Je peux le faire. J'essuie la sueur sur mon front et je regarde l'heure.

Il me rappelle de tirer trois fois, de ne pas me tromper.

C'est le moment. Mon ami recule. J'empoigne la corde à deux mains et je tire de toutes mes forces, plus fort, encore plus fort...

« Bravo, allez, vas-y, tira ammò ! »

Seulement, c'est la corde qui tire maintenant, et moi je ne sais pas si je dois la retenir ou bien tout lâcher. Pas le temps de réfléchir, je m'accroche. Et là, je décolle, haut, très haut, qui sait combien de mètres ! Il lance un juron et me crie de ne pas lâcher.

Quand j'atterris, il s'empresse de bloquer la corde. On se met à tirer tous les deux, de toutes nos forces, en se mettant presque à genoux. Il crie de laisser filer la corde. Je lâche tout.

Mais lui, il s'y accroche et s'envole à son tour. Je m'écarte pour éviter qu'il me tombe dessus. Sa croix glisse de sous son t-shirt. Mon ami atterrit, fléchit les genoux pour frapper un dernier coup, mais cette fois il lâche la corde. Accroupi sur le sol, épuisé comme s'il avait couru un marathon, il empêche la cloche de battre un quatrième coup. Puis il crache sur une toile

d'araignée.

Il est trois heures.

J'aimerais réessayer. En fait, il suffit de lâcher au bon moment.

Mon moniteur quitte la ligne de fond de court et va vers les bancs pour attirer l'attention de son collègue qui s'occupe d'un autre groupe d'enfants. Il veut lui montrer mes progrès qu'il juge tout à fait remarquables étant donné que j'ai commencé il y a peu de temps et que je ne m'entraîne qu'une seule fois par semaine. Je frappe bien, c'est fluide, précis.

Je porte un short en jean, un cuissard noir, un t-shirt coloré et un bandana : comme André Agassi. C'est dimanche, entre dix heures et midi. La terre est rouge. Court numéro deux, celui qui est proche du lac.

« Ses trajectoires sont typiquement celles d'un gaucher. »

Je les vois acquiescer.

Maintenant, j'attends ma mère devant le portail du club de tennis.

« Ttchin-tchin, tous ces petits fruits exquis, tchintchin ! »

Le refrain de *Colpo Grosso* me trotte dans la tête. Je repense aux histoires que racontent mes copains à l'école, je fantasme, je dessine des corps. Ils en parlent sans arrêt – il faut dire que les filles sont très belles. Cerise et Myrtille... Eux, ils arrivent à capter l'émission, mais moi non. Fraise et Mandarine... Je les envie.

Ces quelques mètres d'altitude font toute la différence, mais je ne laisse pas tomber. Devant l'écran allumé, j'essaie plusieurs agencements. Je pose l'antenne sur le tube cathodique. Sur la commode. Je la mets dans le tiroir. Je la tiens dans mes mains. Je la tourne et la retourne. Je la dépoussière, je la caresse, je l'insulte.

Il m'en faudrait une plus puissante. Je demanderai à ma mère.

Un café au lait fumant, une brique de jus d'orange, une pile de msemmen, des pâtisseries à foison, un croissant, une baguette, des petits fromages La Vache qui rit, une motte de beurre, de la confiture d'abricots et des œufs durs. Un petit déjeuner chez ma grand-mère.

Elle me sourit et prononce des mots que je ne comprends pas. Elle répète. Je la regarde, déconcerté. Elle finit par abandonner et m'invite à m'asseoir. Ma mère, mon oncle et ma tante dorment encore. Je commence à étaler de la confiture sur un msemmen. Ma grand-mère me prévient :

« Skhon ! »

Ça veut dire que c'est chaud, maintenant je sais. Je dois attendre, sinon je risque de me brûler la langue. Chi va piano va sano e va lontano, comme dirait l'Elvezia.

Je vois deux hommes qui font de grands gestes – l'un doit avoir la cinquantaine, l'autre est plus jeune, tous les deux sont mal habillés. Ils descendent du trottoir et nous font des signes : ils veulent monter, eux aussi.

Dans notre taxi ?

Le chauffeur ralentit, met son clignotant et se gare sur le côté. L'homme plus âgé se penche et passe sa tête par la vitre. Ma tante lui dit quelque chose d'un ton agacé. Il lui répond du tac au tac. Puis il parle avec le chauffeur – une conversation animée, à propos de sa destination, peut-être, ou du prix. On dirait qu'ils se disputent. Mais pourquoi ?

« Yallah ! »

Affaire conclue. Sauf qu'à l'arrière, il n'y a pas de place pour quatre. Ma mère m'ordonne de me mettre à l'avant, sur les genoux de ma tante.

J'attends l'arrivée des enfants de la voisine pour pouvoir enfin m'amuser un peu. Je vois les trois chaises longues alignées. Ma mère et ma tante prennent le soleil. Moi, je n'aime pas ça : je m'ennuie et j'ai tout de suite trop chaud. Je préfère rester sous le parasol. J'écoute le groupe *Ricchi e Poveri* sur mon Walkman, je feuillette *Eva express* et *Novella 2000*. Je chantonne du bout des lèvres :

« E poi ti porto dove vuoi tu, un po' più in alto un po' più su... »

Mes deux cousins plongent dans la piscine. Ils se chamaillent, s'attrapent par le cou et jouent à se faire couler. L'aîné est plus fort, mais le petit est plus agile. Aucun des deux ne parvient à prendre le dessus. Je les observe, amusé.

Ils ont arrêté de se battre. Ils me cherchent maintenant, ils gesticulent, ils m'appellent :

« Eji ! »

J'avance à petits pas. Les vagues poussent des enchevêtrements d'algues vers le rivage. J'enfonce mes pieds dans le sable. Le fond est irrégulier. J'ajuste mon masque et je commence à nager.

Ma mère me pose la question une seconde fois. Je réponds que oui, avec assurance – je ne suis pas un trouillard, je veux regarder. Elle préfère s'éloigner.

Le couteau brille. Le boucher me fait un clin d'œil, puis il immobilise le mouton et lui tranche la jugulaire. L'animal se tord dans tous les sens, il essaie de se libérer de son étreinte. Le sang jaillit, inonde le carrelage de la cuisine et s'écoule dans la grille d'évacuation.

C'est le début de l'Aïd el-Kebir.

Les testicules de l'animal à la broche, ça je n'y toucherai pas.

Mon oncle termine la pastèque. Sur la table, les écorces du fruit dans un saladier, une carafe d'eau, deux verres et une assiette recouverte de pâtisseries. Je termine le repas avec quelques cornes de gazelle. Mon oncle dit :

« Ce soir, j'ai du boulot. »

Il parle assez bien italien. Il a appris en Suisse. Chaque année, il aime passer quelques mois chez ses sœurs. Il engloutit le dernier morceau de pastèque, chiffonne sa serviette et s'essuie les coins de la bouche. L'air entendu, il ajoute :

« Tu le connais, tonton, hein ? »

Cette fois, il ne peut pas m'emmener faire un tour en ville, parce qu'il a un rendez-vous galant. En temps normal, il a une fiancée officielle et deux ou trois autres qu'il gère en appliquant un roulement irrégulier et imprévisible. Si l'une d'entre elles ose se plaindre – ce qui arrive surtout aux plus jeunes et aux plus capricieuses –, la malheureuse est réprimandée ou parfois même remplacée. Inutile alors de revenir en pleurnichant avec la djellaba entre les jambes.

Je lui demande s'il compte épouser plusieurs femmes, comme son oncle à lui. Il éclate de rire, tousse, s'étouffe presque. Il boit quelques gorgées pour se reprendre, puis il me demande si je suis fou, m'sattea ?

Au feu rouge, un mendiant boiteux vêtu de guenilles s'agrippe à la portière d'une Mercedes blanche. Le conducteur l'insulte, cherche à le repousser, gesticule. Il détourne le regard et ferme la fenêtre. Le mendiant insiste, joint les mains en signe de prière – Allah Allah ! – et il réessaie, il frappe à la vitre, il implore. Mais le conducteur l'ignore. Il hausse le volume de sa musique.

Un scooter s'arrête à côté de la Mercedes. Trois garçons sont juchés dessus. L'un d'entre eux porte le maillot de Hugo Sanchez, le numéro neuf. Derrière eux, un cheval traîne une carriole pleine de cadres de vélos rouillés, de chaises défoncées et de boîtes de conserve.

Quand le feu passe au vert, les pneus de la Mercedes crissent. Le cheval et le scooter restent sur le carreau. Les trois garçons ont de la peine à repartir, leur pot d'échappement produit une fumée noire épaisse que le mendiant traverse en claudiquant.

Mon oncle donne un grand coup de klaxon, se déporte sur la gauche et accélère en criant :

« Hmar ! »

Ça, je connais. Ça veut dire âne.

À travers la fumée, j'entrevois l'océan.

Le réveil est brutal. Je reconnais son visage souriant dans le noir. Mon oncle pose une main sur ma bouche. Une main énorme qui couvre presque tout mon visage.

Qu'est-ce qui se passe ?

Ça me revient : son rendez-vous. Je regarde l'horloge, il est trois heures du matin. J'enfile mes babouches et je le suis. Au salon, je trouve un jean, une chemise et mes baskets. Je m'habille en silence. Les doutes et la crainte se mêlent à mon excitation.

Dans la voiture, deux femmes nous attendent, elles sont très belles. Mon oncle leur dit que je ne parle pas arabe. Elles demandent, stupéfaites :

« Walou walou ? »

Je secoue la tête, avec un sourire, non rien de rien.

« Alach ? »

Elles veulent savoir pourquoi.

On est arrivés. Mon oncle m'explique que les Marocaines sont torrides, pas comme les femmes suisses qui sont moins cochonnes. Il sait de quoi il parle.

« Au lit, les Marocaines se libèrent. Ce sont elles qui te baisent. »

C'est plutôt une bonne nouvelle. Je pose d'autres questions : c'est vraiment elles qui font tout ?

« Certains coups, c'est quand même à toi de les donner. »

Et après une brève réflexion, il ajoute :

« Histoire de leur rappeler qui commande. »

J'observe ses longs cheveux noirs, ses yeux comme deux grandes amandes, le rouge intense de ses lèvres, ses incisives imparfaites, légèrement en avant, sa peau blanche et lisse, sa magnifique poitrine.

Elle la pointe du doigt. Je la vois sourire et me demander si je la trouve buena. J'acquiesce, un peu gêné, pas très sûr de moi. Je dois faire quoi au juste ?

Elle me dit d'approcher. Mon oncle me lance quelques encouragements, puis il traîne sa Marocaine dans la pièce d'à côté.

Je me réveille enlacé à elle. Son souffle sur mon front. Autour de ses yeux noirs, plus aussi grands, le khôl a bavé.

Bous veut dire embrasser. Je n'ai rien appris d'autre.

J'écris la formation de l'Inter sur ma table : Zenga, Bergomi, Brehme, Matteoli, Ferri, Mandorlini, Bianchi... Le prof bondit de sa chaise. Il chausse

ses lunettes et se dirige à grands pas vers nous. Je mouille mon pouce pour effacer.

Le poing serré, il frotte les jointures de ses doigts sur ma tête. Ça fait un mal de chien ! Son ton est calme mais menaçant :

« Inutile de salir le pupitre si c'est pour effacer ensuite. »

Est-ce que je lui réponds ?

« Et quoi alors ? C'est mieux d'effacer d'abord et de salir après ? »

Et toc !

Mais il continue à frotter encore plus fort avec son poing sur mes boucles et me crie que je ne dois pas salir du tout. Ensuite, il m'indique le lavabo.

Ça brûle !

J'essore l'éponge. La classe ricane encore. C'est moi qui ai gagné.

... Berti, Diaz, Matthäus, Serena.

La lumière du frigo éclaire faiblement. Les produits cachent l'ampoule. Je vois un gâteau, des bouteilles de boissons gazeuses et de bière, des yaourts, des emballages en papier, des boîtes en plastique. Je sens des odeurs dont je n'ai pas l'habitude. C'est un frigo gigantesque – au moins deux fois plus grand que celui de l'Elvezia –, riche et engageant. Je prends un coca et je retourne au salon.

Toute la famille et ses amis sont assis autour de la grande table ronde. On fête le Nouvel An, mais aussi l'anniversaire de ma mère.

Je déguste les plats concoctés pour l'occasion et je participe aux bavardages.

Ma tante me demande si je suis toujours le premier de la classe. Elle est fière, elle veut que tout le monde le sache. Je souris sans répondre. Elle prend ça pour un oui et ajoute :

« Notre petit Einstein. »

Seuls quelques mots ici et là sont échangés en arabe – des fragments de conversation, une poignée de phrases, certaines expressions –, parce que plusieurs invités ne le parlent pas. Je devine certaines petites choses. Kass, c'est le verre... Khobz, le pain... Bzaaf veut dire trop.

Elle se plaint que sa part de gâteau est kbira, trop grande.

Je lui donne mon cadeau. Elle commence par lire la carte que j'ai écrite, puis elle le déballe.

Elle me couvre de caresses et m'embrasse.

Cette année, pour la fête de carnaval, j'ai transformé mon vieux hockey de table en déguisement. Il a suffi que je fixe un drap autour des quatre pieds de la table, puis que je coupe deux ouvertures pour voir à travers. Cette année encore, je vise le prix : la gloire et les cent francs dans la grande enveloppe blanche.

Je me dirige vers la salle des fêtes, en trébuchant sur le goudron irrégulier. Il fait déjà nuit noire. Sur le chemin, j'entrevois un gros chat Arturo, une fée bleue maladroite perchée sur ses talons et un fantôme à vélo. Je ne veux pas qu'ils me reconnaissent. C'est excitant d'attiser la curiosité des autres, quand ils cherchent à te démasquer.

Je descends les quatre marches. J'attends qu'on m'ouvre la porte.

J'entends la musique : *L'amigo Charlie Brown* de Benny. Je les imagine faire la chenille à l'intérieur. J'entre dans le bâtiment et je traverse la foule. La musique est forte.

Ils sont là, les trois corbeaux. J'avais donc bien entendu, ce jour-là. Ils dansent au milieu de la salle, en se tenant par la main, en cercle. Plus noirs que noirs. Leurs cagoules. Leurs masques avec un bec en carton pointu. Leurs ailes découpées dans des sacs poubelles. Leurs longues robes, leurs petits gilets et leurs bottes en caoutchouc. Ça m'énerve qu'ils ne m'aient pas proposé d'être des leurs.

Je les observe de près, je les critique : il manque une touche de couleur, au fond c'est un déguisement assez banal et pas très impressionnant, ces ailes font pitié, et leurs serres alors ? Ils n'y ont pas pensé ?

Le seul moyen d'avoir ma revanche serait de gagner.

Ce sont eux qui gagnent. Non mais quelle blague !

Bien alignés en rang deux par deux, devant la porte. En attendant, on rigole, on s'amuse, on compare nos préférences : foot, ballon prisonnier, unihockey, volley. Personne n'aime les agrès. Moi, je déteste les perches. Je ne suis pas assez musclé. Je n'arrive même pas à mi-chemin. Je me laisse glisser en bas après seulement quelques mètres. Qu'elle arrête donc de chronométrer mes efforts ! Ça ne sert à rien, et c'est humiliant. Ils sont tous là, à me regarder, à faire des commentaires.

La prof ouvre la porte de la salle de gym, le visage sombre, l'air sévère. Elle est toute petite et trapue. Le visage rond, les cheveux courts et noirs, quelques mèches grises ici et là. Elle répète sur le seuil :

« N'oubliez pas d'enlever vos chaussures ! »

Il faut les ranger dans un coin.

« Et en silence ! »

Pourtant, on n'entendrait pas voler une mouche. Ensuite, elle nous passe en revue. Elle défile devant nous, les mains dans le dos. Quand elle les tient devant, c'est qu'elle veut vérifier nos ongles, qui doivent être propres et bien coupés, ou qu'elle veut féliciter l'un d'entre nous.

Elle me caresse la joue, prononce mal mon prénom, puis mon nom de famille. Elle fait exprès de se tromper. Toute la classe éclate de rire.

Sa main me fait penser à une tranche de cake marbré.

Assise dans le fauteuil près du poêle, l'Elvezia cherche à résoudre mon énigme. Elle se creuse la tête, approche la feuille tout près de son visage, pose des questions. Moi, je me suis installé dans l'autre fauteuil, près de la machine à coudre. Je la regarde, amusé. Je lui souffle quelques indices.

J'ai fait une bande dessinée en m'inspirant des casse-tête de la *Settimana Enigmistica* et des enquêtes du détective Charlie Chan. Il y a un coupable à démasquer. L'inspecteur s'appelle Alexin et il ressemble un peu au personnage de Doc dans *Retour vers le futur*. Quand il parle, il utilise des X à la place des S.

L'Elvezia voudrait jeter l'éponge. Elle pose la feuille sur ses genoux et insiste pour que je dévoile l'identité de l'assassin :

« Allez, dis-moi ! »

Mais je la pousse à réfléchir encore un peu.

Elle dit que je suis un balosso.

Aujourd'hui, on joue avec un palet, même si j'aurais préféré une balle de tennis. Ce sont les grands qui ont décidé. Par chance, j'ai tout ce qu'il faut pour me protéger : l'ami de ma mère m'a offert des cuissettes rembourrées, des coudières, un plastron, une mitaine et un casque avec une grille. Et l'Elvezia m'a cousu une paire de jambières.

Le terrain est rectangulaire, bétonné, légèrement en pente. On joue à trois contre trois.

Quand les grands préparent un tir en slap shot, j'ai peur qu'ils me touchent à la tête et que la grille casse.

On entend la voix caverneuse de son grand-père déjà de loin. Sans interrompre le match, on suggère à notre copain d'aller se cacher. Il patine jusqu'à la buanderie en jurant. Son grand-père l'appelle encore. Il nous demande si on a vu son petit-fils, il veut savoir où il est. On s'arrête de jouer, mais personne ne lui répond.

Il dit que c'est l'heure, il faut rentrer les vaches. Il est fâché, il insiste :

« Indoa l'è ? »

Quelqu'un lâche un faible :

« Bah... »

Le vieux traverse la cour, passe derrière le bâtiment et attrape son petit-fils. Il le gronde, lui met un coup de pied au derrière et fait mine de lui casser la crosse de hockey sur le dos.

Et c'est au tour d'un autre maintenant. Mais quelle plaie ! C'est pas possible de jouer dans ces conditions. Lui aussi doit rentrer, pour aider son père à couper du bois.

J'essaie de le convaincre de rester, au moins jusqu'à la tombée de la nuit.

Il me répond d'un ton agacé :

« Facile à dire pour toi ! T'es un fainéant. »

Un autre ajoute :

« Chez toi, c'est l'Elvezia qui fait tout ! »

Mon oncle est passé me prendre. Ça arrive souvent depuis qu'il s'est installé en Suisse. Il m'accompagne aux entraînements, faire du shopping ou simplement chez ma mère. Il est toujours cool avec moi. On parle de sexe et de mode. Il me donne ses petits secrets : les lentilles de contact bleues, les cheveux longs, le culturisme.

Je lui dis que oui, c'est une amie à moi. Il appuie tout de suite sur la pédale de frein et fait marche arrière. On recule jusqu'à l'arrêt du car postal.

Je baisse la vitre et demande à cette fille de ma classe si elle veut qu'on l'emmène quelque part. Elle nous remercie, nous explique où elle va et accepte de monter.

Mon oncle la scrute dans le rétroviseur intérieur. Je ne pense pas qu'elle puisse lui plaire. Malgré ses magnifiques yeux bleus. Malgré sa poitrine généreuse. Lui, il préfère les filles plus minces – il dit que c'est plus facile à manœuvrer. Mais c'est un séducteur, alors il essaie de la séduire.

Il la séduit.

La clé n'est pas là. Est-ce qu'elle a pu oublier ? Je regarde l'heure sur ma

Winchester. Elle est sûrement déjà au lit.

Je remets en place le paillason et je jette un coup d'œil derrière le pot de fleurs. Rien. Il faut que je frappe à la porte. Pour que l'Elvezia m'entende, il faut que je frappe fort. Mais je pourrais briser la vitre. Et me blesser. Je commence sérieusement à m'inquiéter. Et si je devais passer la nuit dehors dans la cour ?

Je n'ai pas le choix. Je frappe trois petits coups prudents et j'attends.

Au loin, les chants des derniers ivrognes qui prolongent la fête. Des deux-roues qui s'éloignent. Je réessaie, plus fort, cette fois-ci. Et puis, plus fort encore, avec le poing. La vitre tremble.

La voilà. Le verre change de couleur.

Elle est en colère. Je le vois à la façon brusque qu'elle a d'ouvrir la porte. Elle me fusille d'un regard noir.

« Gesummaria ! »

Je franchis le seuil en baissant les yeux.

Elle me suit en grommelant. Elle ne prononce pas très bien les mots sans son dentier. Mais je comprends quand même que je dois filer au lit, e püssé svelt che in pressa, il est tard, demain j'aurai affaire à elle.

C'est dur de jouer en défense. Il n'y a pas assez de place pour reculer. La table de ping-pong occupe presque toute la cour – on n'arrive même plus à ouvrir le portail en grand. Il faut prendre tout de suite les devants avec un service coupé, en camouflant la rotation pour préparer un beau coup droit derrière. Répondre de manière offensive, prendre des risques, smasher.

Je frappe fort. La balle touche le rectangle vert, puis le mur derrière mon ami, puis le sol, et elle roule sous la table, jusqu'à mes pieds, car la cour est légèrement en pente. Je fais attention à ne pas marcher dessus.

Je gagne toujours.

On s'est mis d'accord : on renonce aux changements de côté. Autrement, il faut interrompre le match chaque fois que la balle roule dans les escaliers. Avec le risque, en plus, d'abîmer les salades de l'Elvezia.

Ma mère jaillit au bout du tube. Les jambes tendues, écartées, les bras en l'air, le corps penché sur la droite, la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Elle porte un maillot de bain noir.

J'ai enfin réussi à la convaincre de m'accompagner pour essayer le toboggan. Je l'observe, de plus en plus amusé. Elle se laisse tomber sur le côté – un gros plouf qui fait beaucoup d'eau –, puis elle coule au fond de la

piscine. Ses cheveux s'étalent à la surface de l'eau. Elle émerge rapidement, mais elle est encore un peu désorientée. Je vais au bord de la piscine et je l'appelle.

Je lui dis d'un air moqueur :

« T'as bu la tasse ou quoi ? »

Elle se passe les mains sur le visage et crache de l'eau. Je lui demande :

« On le refait ? »

Elle ne répond pas.

On rétrograde en deuxième. Ma mère appuie sur l'accélérateur, et pourtant la BMW ralentit. Après le virage, là où la route commence à grimper, elle avance même péniblement. Ça donnerait presque envie de descendre pour pousser. Il n'y a que les cyclistes, le car postal et les tracteurs qui roulent plus lentement que nous. À cet endroit, je regarde toujours dans le rétroviseur, en espérant ne voir personne. J'ai honte quand quelqu'un nous rattrape et se met à klaxonner, surtout quand c'est des gens que je connais. Quand ils s'énervent, qu'ils gesticulent et nous insultent.

Une fois que le tronçon le plus raide est franchi, on laisse derrière nous les dernières maisons. Sur la droite, un enclos où broute un mouflon et une pancarte qui dit : « Attention au mouflon ». Dans la ligne droite, on prend un peu de vitesse. Elle passe la troisième. Je vois une montagne, la dernière avant que la vallée se referme. Ma mère ralentit pour braquer. Un escarpement sur la gauche. Virages étroits et rapprochés. La pente devient plus raide. Deuxième. Nouvelles angoisses. Coups d'œil dans le rétroviseur.

Voilà, on nous rattrape. Je le connais bien. Il habite près du cimetière. Il nous rejoint en un claquement de doigts. Ma mère le remarque aussi, elle fait tout son possible pour tenir sa droite. J'ai peur qu'elle frôle la glissière. Ici, il n'y a pas de visibilité ni de place pour dépasser. Alors il reste là et il nous colle, avec son coude qui dépasse de la vitre. Il n'a pas l'air de s'impatienter. Il chante du heavy metal à tue-tête. Il attend le bon moment.

Dès que la route s'élargit et devient droite sur une trentaine de mètres, ma mère ralentit et allume ses clignotants pour l'inciter à dépasser. La Golf accélère, rapide, pleine de rage. Le type lâche deux coups de klaxon, coupe le virage et disparaît vite de notre champ de vision.

Première, deuxième. Qui sait s'il m'a reconnu.

Je fixe les sautillements sous son t-shirt blanc pendant qu'elle traverse la classe. Elle avance rapidement jusqu'à la seule chaise libre, comme si elle connaissait déjà la disposition des tables, comme si elle savait où était sa place. Là, au fond de la classe, à côté de moi.

Je regarde ses bracelets en argent, ses bagues – au moins quatre –, la blancheur de son avant-bras. Je croise ses grands yeux châains. Juste un instant. Je la regarde à la dérobée.

Elle me sourit sans dévoiler ses dents, puis sa bouche s'ouvre légèrement, révélant un petit espace entre ses incisives. Je la fixe à cet endroit. Alors, son sourire se défait et ses lèvres se referment, elle se penche sur son cartable pour prendre sa trousse et son *cahier*, puis elle attend le début du cours en se rongant les ongles.

Le prof dit que notre nouvelle camarade de classe parle *assez bien* italien, *oui*, parce qu'elle a passé plusieurs étés au Tessin. Elle ne devrait pas avoir de peine à suivre le programme.

La nouvelle ramasse un crayon tombé par terre :

« A chi appartiene questo... crayon ? »

J'ai pris le car postal pour descendre au centre-ville. C'est un mercredi après-midi. Je porte un sweat blanc Best Company, avec un dessin sur le devant que je ne vois pas. Je sais juste qu'il y a du bleu. Par contre, je vois ma petite chaîne en or qui brille sur ma poitrine avec les deux pendentifs. De l'or, beaucoup d'or. Le premier, que j'ai reçu en même temps que la chaîne, a une forme rectangulaire et une inscription arabe en relief. Je ne sais pas ce qu'elle signifie.

Le second, plus récent, est une main de Fatma. J'ai au doigt une bague sur laquelle est gravée une lettre, l'initiale de l'un de mes prénoms.

Lequel des deux ?

Au poignet droit, le tintement d'un bracelet, lui aussi en or. Ma tante y a fait graver mon prénom arabe.

Je porte un jean Avirex et une ceinture El Campero avec une attache ovale en métal. Des bottines El Charro aux pieds. Des lunettes noires carrées – des Ray-Ban Wayfarer Classic. Mes boucles brillantes enduites de gel. Je me tiens devant le Burger King pour regarder passer les gens.

Les adultes jouent aux échecs. Les gamins se balancent sur des chevaux à bascule.

Moi, je roulerais bien des pelles à des filles.

Je descends les escaliers roulants, les mains dans les poches. Sur mes épaules, un sac à dos Salomon blanc et bleu.

Aux trois quarts du trajet, quelqu'un saisit mon bras. Je me retourne. C'est une femme. Elle me retient.

« Viens avec moi. »

Je n'essaie pas de m'enfuir. J'avance tête baissée, en espérant que personne ne me verra. Je pense à ce qui pourrait arriver. J'ai peur.

On descend encore d'un étage – une descente interminable. La femme me conduit dans un bureau avec des étagères pleines de classeurs. Je dois lui rendre le livre que j'ai volé. La couverture est jaune. Elle dit que je peux m'asseoir, qu'il faut que j'attende là.

Un homme arrive. Je ne vois que sa chemise grise et sa façon de bouger. Il s'assied à son bureau, m'interroge en prenant des notes. Il est aimable, et même attentionné. Il veut que je téléphone à ma mère.

« Vous pouvez pas le faire vous ? »

Il secoue la tête, non, c'est à moi de le faire. Il me tend l'appareil.

Ne réponds pas. Mon cœur tressaille à chaque bip. Ne réponds pas, ne réponds pas...

Elle répond. Je lui dis que j'ai pris un livre sans le payer.

« Et donc ils pensent que tu l'as volé ? »

Les folles nuits de la classe de neige. Personne ne veut dormir. On préfère faire la fête. J'ai choisi le lit du bas qui est tout près de la porte. On rigole, on fait du catch. Hulk Hogan contre The Ultimate Warrior. On crie :

« Un ! Deux !... »

Tout à coup, de la lumière. Quelqu'un est entré discrètement dans notre chambre, en refermant la porte aussitôt.

« C'est qui le couillon qui a ouvert ? »

Moi, j'ai compris. Je ne peux rien dire. Le prof s'est caché dans un coin de la pièce.

« Alors ? C'est qui le gros couillon qui a ouvert la porte ?

— Ferme-la !

— Dis plutôt ça à ta sœur ! »

S'ensuit une prise de bec. Alors le prof appuie sur l'interrupteur. Il est en pyjama et en pantoufles. Après un instant de silence, c'est l'explosion de rage, mais à voix basse pour ne pas réveiller ceux qui dorment dans les chambres voisines :

« Sortez tous de vos lits ! Allez, plus vite que ça ! »

On doit le suivre dans le grand salon en bas. Un autre prof nous rejoint.

« Vu que vous ne voulez pas dormir, vous allez faire quelques exercices. »

Des calculs, on doit faire des divisions en colonne.

Je vois des chiffres, un tas de chiffres après la virgule.

Le dernier jour, c'est moi qui remporte la course des débutants. Je glisse dans tout ce blanc, je pense à Vreni Schneider, rapide et précise entre les piquets du slalom géant.

Je raffe l'or. Je suis fier.

Ma plus belle récréation. Cette chaleur quand elle me prend la main. Ses doigts boudinés et le tintement de ses bracelets. Elle ne dit qu'un seul mot, consciente de son pouvoir :

« Viens. »

Allez, courage. On traverse le hall. Sur le trajet vers le paradis, je ne vois plus qu'elle. J'ai peur de mal faire, de ne pas être à la hauteur de son ex. On tourne à l'angle. Elle lâche ma main, me montre la marche devant la fenêtre de notre classe et ajoute :

« Grimpe ! »

Elle s'approche de moi. Ses yeux bruns de plus en plus grands. Ses incisives un peu écartées, blanches, droites. Je pose mes mains sur ses hanches. Sa bouche disparaît. Ses pupilles qui vibrent dans le blanc. La caresse de son haleine au goût de fraise. Je détache mes lèvres, je ferme les yeux et j'attends.

Comme la bille d'un flipper dans un monde de ouate. L'impression que sa langue est beaucoup plus grande que la mienne.

Je bouge, roule, rebondis, respire dans sa bouche.

Elle s'arrête.

Que se passe-t-il ? Je pense à la bille qui tombe dans le trou noir du flipper.

Hop là, elle s'éloigne pour respirer, avec un grand sourire.

Apprentissage terminé. Deuxième bille.

Debout devant le lavabo, je mouille mes mains sous le filet d'eau tiède et je les passe délicatement sur mes joues, mon front, mon cou. Je caresse ma peau du bout des doigts, je regarde mon reflet dans le miroir.

Mes ongles sont un peu crasseux, il faudrait que je les coupe. Je porte un pull noir à rayures horizontales multicolores. Sur l'étagère en verre, il n'y a qu'une petite bouteille d'eau de Cologne. La fenêtre basculante laisse passer la lumière : je sens un courant d'air frais, je vois la lueur claire du matin. Sous mes pieds, il y a un petit tapis bleu, tout doux – je porte des chaussettes et pas de pantoufles.

Le reflet de l'Elvezia dans la partie gauche du miroir. Son visage découpé dans l'espace entre l'embrasure et la porte entrouverte. Le gris brillant de ses cheveux laqués. Ses yeux plissés pour mieux voir. Elle me scrute. Elle vérifie que je me lave correctement.

Depuis combien de temps ?

Je fais comme si je n'avais rien vu. Je continue à me caresser le visage. Je surprends un léger sourire.

Puis je la vois disparaître.

L'Elvezia prétend que j'ai peur de l'eau. Elle rapporte tout à ma mère.

Je commence à freiner à la hauteur du premier garage, là où il y a la station-service, juste sous la grande terrasse presque entièrement recouverte de pots de fleurs et de linge étendu qui sèche.

J'appuie mon vélo contre le mur, près du deuxième garage. Aujourd'hui encore, ils ont laissé le portail ouvert. À l'intérieur, je vois le BMX de mon ami, le deux-roues de son frère et tout un bric-à-brac de choses – jouets cassés, chaînes de vélo, chaussures dépareillées, cahiers, garde-boues cabossés. Il m'a invité chez lui pour me montrer sa salle de sport. À la cave, son frère et lui ont installé un petit ring de boxe.

Je suis à peine entré qu'il enfle déjà ses gants et commence à frapper dans le punching-ball. Il sautille sur la pointe des pieds et boum, droite, gauche, droite – une séquence rapide de coups violents et bien placés.

Il me demande d'essayer moi aussi. Je lui dis non.

« Écoute-moi bien, sale merde d'Arabe. »

Il me crie d'arrêter, que si je n'arrête pas il viendra me casser la gueule, que je dois la laisser tranquille, qu'elle lui appartient. Assis sur mon lit, je m'agrippe au combiné du téléphone, terrorisé.

« T'as pigé, Alibaba ? »

Il me demande d'arrêter de la supplier de me donner une seconde chance, de lui envoyer des billets doux, de lui offrir des cadeaux, parce qu'elle m'a quitté. *C'est fini*. Après quelques jours seulement, elle s'est remise avec son ex.

Je l'imagine frapper à ma porte avec ses gros poings sur le verre dépoli, le visage plein de colère, les biceps gonflés, il m'attraperait par les cheveux.

« Sale bougnoul ! »

C'est un mercredi après-midi. La porte-fenêtre laisse passer une faible lumière. Je vois les appareils éteints : l'ordinateur, le magnétoscope, la télévision, les consoles. J'écoute le silence.

L'ami de ma mère m'a conseillé de faire breveter mon jeu. Il est monté au village pour m'aider à écrire les règles. On est assis à la salle à manger, l'un en face de l'autre. Les pièces sont éparpillées sur la table. L'Elvezia nous a servi une tasse de café, avant de sortir. Je ne la vois pas. Elle est peut-être au potager.

J'ai testé le jeu avec des amis. Ils me disent que c'est drôle, même si c'est un peu long. On commence par le président et les sponsors qu'on tire au sort dans la pioche. La somme mise à disposition par le mercato est indiquée sur chaque carte. Puis on choisit l'entraîneur, dont toute la stratégie, du schéma tactique à la disposition des joueurs pour les corners, est précisée sur une

fiche. La campagne de transferts peut alors commencer. Chaque joueur a une valeur marchande et des caractéristiques techniques qui lui sont propres, comme son poste, son nombre de passes, de tirs, de dribbles, ses actions défensives réussies. Les mises et les mouvements sont déterminés par les cartes que j'ai fabriquées, tandis que le plateau de jeu et les pièces sont ceux du Subbuteo.

L'ami de ma mère prend des notes et me pose des questions. Combien de temps dure une partie ? Je vois son stylo-bille. À partir de quel âge ? Les poils grisâtres sur ses doigts. C'est mieux de ne pas utiliser les pièces du Subbuteo. Son écriture toute penchée que je n'arrive pas à lire. Les joueurs de l'Inter lui semblent surcotés.

Il veut savoir ce que je veux faire quand je serai grand.

« Inventeur. »

Il pense que je devrais faire des études pour devenir ingénieur.

En équilibre précaire contre le mur, à côté de la porte d'entrée, sous la fenêtre de la salle de bains. Je recule pour mieux l'admirer : mon mozz, ma bécane. Je m'assieds sur le muret qui sépare notre cour de la grand-route.

Je ne savais même pas que la couleur anthracite existait. Avant de choisir, j'ai longtemps hésité, en tenant compte aussi des conseils de ma mère, de son ami et du vendeur. Dans mes rêves, je l'avais toujours imaginé noir, mais finalement j'ai préféré renoncer, parce qu'il aurait fallu attendre quelques jours en plus. J'aime bien l'effet chromé : le jaune fluorescent des câbles de freins et les adhésifs qui dessinent des motifs sur le cadre.

J'aime aussi la nouvelle silhouette qu'on lui a donnée en raccourcissant et en déplaçant le guidon, en remplaçant les amortisseurs arrière d'origine par d'autres plus hauts et plus tape-à-l'œil. On a viré la béquille et les rétroviseurs.

Les pièces utilisées pour maquiller mon deuxroues, on les a achetées de l'autre côté de la frontière – carburateur, piston et cylindre, variateur en cuivre, silencieux.

Sans les mains expertes de mon ami, je ne serais jamais parvenu à un tel résultat. Un gros boulot, épuisant et minutieux, ponctué de jurons.

Maintenant, mon deux-roues va jusqu'à soixantedix kilomètres-heure et je n'ai plus besoin de pédaler, même dans les passages les plus raides. De toute façon, les patrouilles de police montent rarement par ici.

Les semer est un jeu d'enfant.

Le nouvel appartement de ma mère est à côté de la gare, vers l'arrêt de bus, près d'un axe routier important, d'un hôpital, un hôtel, une église, une pharmacie, un kiosque à journaux, une école, un magasin d'électronique, un

feu rouge, trois bars et un restaurant.

Le bruit m'agresse toute la journée.

L'entrée du garage de l'immeuble est sous la fenêtre de ma chambre. Chaque fois qu'il s'ouvre, je me réveille.

Je vois le salon, une pièce rectangulaire un peu étroite. La table ronde, qu'elle utilise seulement quand elle a des invités et qui sert surtout à entreposer des objets, des vêtements, des clés et des papiers. Contre le mur, le meuble où sont rangés les services de table, une chaîne hi-fi, la *Divine Comédie*, quelques bibelots et la télévision. La petite table en verre. Le canapé d'angle bleu foncé.

Je profite d'avoir le câble, je regarde la chaîne slovène TV Capodistria.

Brouillard dans la nuit. On est obligé de monter encore plus lentement. On a peur de toucher la glissière, ou pire, de faire une sortie de route. Surtout dans les virages.

Ce soir, ma mère roule en mode manuel. Je veux changer les vitesses. À son signal, je passe la deuxième. Je vois le numéro deux, les lettres, le bouton noir. Je contrôle de mon côté, je plisse les yeux. Je défais ma ceinture pour me coller au tableau de bord, pour mieux voir. Elle continue de répéter que le brouillard est trop épais, qu'on n'y voit rien. Elle aimerait pouvoir suivre une voiture. Mais on va trop lentement pour ça.

Adagio, adagio, pian pianin.

Elle freine juste à temps. Je vois le précipice. La boule au ventre.

Mon entraîneur veut me convaincre de faire davantage de revers coupés. Il dit que c'est un coup difficile pour l'adversaire, surtout s'il est long. Il arrête l'exercice et me demande de venir près du filet.

« Tu vois comment il joue, Emilio Sánchez ? »

Il esquisse plusieurs fois le mouvement du slice. Moi, je préférerais jouer comme Agassi, lancer des missiles imprévisibles en tenant la raquette à deux mains. Mais selon lui, je fais trop de fautes.

« Sur la terre battue, il faut être patient. »

Il essaie de me convaincre de jouer un tennis moins offensif. Je ne veux pas devenir un rameur. Moi, je préfère les échanges courts, rapides et surtout variés. Avec mon premier service, j'annonce la couleur. Au filet, j'ai un beau toucher de balle. Alors à quoi bon rester au fond du court à m'épuiser ? Je lui fais part de mes doutes.

Il est sceptique. Il me propose une combinaison de revers slicés : sur la ligne, croisé, sur la ligne...

Je frappe un amorti : la balle revient de mon côté après son rebond – un vrai petit bijou. Quinze-zéro.

Elle est montée pour qu'on discute de mon avenir. Je suis assis en tailleur sur la moquette de ma chambre, le dos appuyé contre le lit. Je dirige Mario avec la manette. Je l'écoute distraitement, plus préoccupé par les champignons à attraper et par le niveau à terminer sans tomber dans le vide. Je sais qu'elle me regarde, debout devant la porte-fenêtre qui donne sur le balcon. Quand la voie est libre, je jette un coup d'œil et je marmonne quelque chose. Au lycée ? Non, je ne veux pas y aller. Le ton de sa voix est de plus en plus sec. Elle veut savoir pourquoi. Elle insiste, brusque, menaçante. Pourquoi ?

« Parce que c'est comme ça. »

Elle écarte les bras, les agite nerveusement. J'entends ses bracelets qui tintent. Aucun de mes amis ne continuera ses études. Je n'aime pas étudier. Ça ne m'intéresse pas. Je lui demande pourquoi je devrais aller au lycée.

Alors ?

Je me regarde dans le miroir. J'entends le rire de l'Elvezia. Je me retourne. Elle rit maintenant à gorge déployée. Elle s'approche même pour mieux voir. Elle traverse le couloir et s'arrête sur le seuil de la porte. Elle ne dit rien, mais continue à rire, jusqu'à en tousser. Je porte une paire de baskets et des protège-tibias. Des chaussettes et des shorts blancs. J'ai mis mon maillot noir et rouge du Milan, celui de mes cousins – le numéro dix. Un cadeau de l'ami de ma mère. Mais ce qui amuse l'Elvezia, c'est ma petite moustache noire et ma perruque. Cette année, je suis Ruud Gullit.

Je lui montre une photo que j'ai découpée dans le magazine *Guerin sportivo* pour qu'elle puisse voir la ressemblance. Elle arrête de rire et dit :

« Comme deux gouttes d'eau... Stess preciiis ! »

« Bâtard. »

Ça finit toujours à égalité. On n'est jamais d'accord, les règles sont floues et trop souples. Il faudrait un juge impartial.

« Cul. »

C'est un jeu que mon ami a inventé : chacun à son tour, il faut dire un gros mot, du tac au tac, en trois secondes seulement, jusqu'à ce que l'autre soit à court d'idée.

« Tête de con. »

Difficile d'en trouver des bons. À ce jeu, il bat même son grand-père – un type qui lâche des jurons sur les chantiers du matin au soir.

« Enfoiré. »

On est dans ma chambre. Un dimanche après-midi. Les images du grand

prix de moto défilent sur l'écran de la télé.

« Salope.

— Énergumène ! »

Jamais entendu, celui-là. Je ne le lui laisse pas.

« Euh... Bite ?

— Sac à foutre ! »

On entend l'Elvezia fulminer à la cuisine.

Il fait nuit. Je suis enroulé dans ma couette, couché sur la couverture léopard en laine. Je tourne le dos à la télé allumée. Les sons arrivent à mes oreilles, par intermittence. J'ai sommeil, mais je ne veux pas dormir. Pas maintenant. Vers une heure, sur la Rete 55, ils passent des scènes de sexe. Je fais tout mon possible pour garder les yeux ouverts.

L'Elvezia entre. J'entends ses sabots sur le plancher. Elle bredouille des mots incompréhensibles. Il est tard, je n'ai pas encore éteint, je gaspille l'électricité et c'est elle qui paie à la fin du mois. Elle me lance :

« A smorsi ? »

Je lui réponds sans même me retourner que non, on ne partagera pas la facture.

Elle est encore là, peut-être qu'elle n'a pas entendu. Elle dit que c'est inutile de laisser la télé allumée. Alors je me tords pour regarder. La lumière m'aveugle. Debout devant l'écran, l'Elvezia cherche le bouton pour baisser le volume. Elle change de chaîne, puis elle réussit à éteindre, sans faire exprès.

Les taches de sperme séché sur la couverture léopard.

De la buvette du club de tennis me parviennent des applaudissements et des compliments. Le set parfait : trois aces consécutifs, le dernier au deuxième service, et – abracadabra ! – un revers gagnant, un missile inarrêtable qui atterrit pile sur la ligne. Mon adversaire court, il brasse de l'air en vain. Il soupire, se donne de petits coups de raquette sur la tête en guise de punition :

« Quel con, mais quel con ! »

Sa femme assise au bord du terrain commente :

« Alors ça, c'est le moins qu'on puisse dire ! »

Mais le deuxième set file en un éclair. J'ai perdu l'avantage dans les échanges. Mon premier service ne passe plus. Double faute.

Mon adversaire attend le second service, il a avancé d'au moins un mètre et me renvoie une balle longue qui me repousse en défense. Double faute.

Il continue à tirer des chandelles, parce qu'il a compris que le smash est mon point faible, ce foutu rameur. Je m'énervé. Jurons en rafale. Je râle, je me traite de tous les noms. Je casse le cordage de ma raquette contre la chaise de

l'arbitre. Double faute.

Le poing dressé en l'air, puis dans ma direction, sa femme crie :

« Bravo, mon chéri ! Fais-le courir ! »

Je l'insulte à voix basse, en la fixant du coin de l'œil :

« Salope. »

Je me réveille – perdu – dans le noir le plus complet. Où suis-je ? Je regarde autour de moi, jusqu'à ce que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Je reconnais les meubles, le lit de ma mère, le placard, la porte, les rideaux éclairés par la lune, Casablanca.

Pas de panique.

Mais il y a quelque chose de bizarre. Cette forme ne me dit rien. Je plisse les yeux, je regarde attentivement. Un doute m'assaille. Je me lève, je tends le bras et je soulève la couverture.

Il n'y a que des coussins.

Buebetrickli ! Où est-ce qu'elle a bien pu aller ?

Je n'arrive plus à dormir. J'allume ma lampe de chevet, je feuillette la *Settimana Enigmistica* et je joue au jeu des différences.

Le bruit d'une clé qui tourne dans la serrure. La voilà enfin. Je me sens mieux. Quand elle ouvre la porte de notre chambre, je préfère faire semblant de dormir. Je l'écoute se déshabiller. Et je finis par me rendormir.

Je suis assis au milieu, sur le siège arrière de sa fourgonnette.

Tout le monde le déteste. La colère et le mépris gravés sur les visages. Les grimaces, les regards méchants. Les gestes brusques et violents. Des mots crachés, du venin. Ma mère est amoureuse d'un Juif.

« *Un sale Juif !* »

Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? C'est n'importe quoi ! Encore une de ses passades...

« C'est pas un vrai Marocain ! »

Sa mère et ses sœurs l'accablent de reproches. Ses frères l'espionnent, surtout quand ils remarquent un brin de maquillage suspect. Inutile d'essayer de leur faire croire qu'elle veut me montrer les rues de Casablanca. Ils savent bien ce qu'elle cache sous sa djellaba.

« Ils tuent nos frères musulmans !

— Tu ne regardes pas le journal télé ? »

Moi, je l'aime bien. Il connaît plusieurs chansons italiennes. Chaque fois qu'il entonne *L'italiano* de Toto Cutugno, j'éclate de rire.

« Bonjorno Italia, bonjorno Maria... »

Il m'a même offert une raquette de tennis très chère – une Prince noire. Il s'est saigné pour me faire plaisir. Je ne comprends pas leur hostilité.

On traverse le centre-ville, il manœuvre dangereusement et donne de gros coups de klaxon. Ils ont l'air heureux. Ils entonnent les chansons arabes qui sortent des haut-parleurs. Sa main droite est sur la cuisse de ma mère, il est prêt à lever son bras pour la protéger en cas de freinage brusque. Je vois leurs joues qui se touchent. J'entrevois leurs langues qui se nouent.

Les décombres du tremblement de terre qui a détruit Agadir. Nous marchons sur ce qui reste des toits, en équilibre instable sur les pierres tranchantes.

Je suis couché sur mon lit. Je regarde la télé. Sans le son, de toute façon, je ne comprends rien. Je l'entends qui halète. Ils font l'amour dans la salle de bains. Je suis pris d'une rage soudaine. Je ne peux pas entendre ça. Je sors de la chambre, je sors de l'hôtel et je cours jusqu'à perdre haleine. Le plus loin possible.

Il fait nuit. Je ne vois pas grand-chose. J'entends Madonna. J'entends les voix de ma mère, celles de mon oncle et de ma tante, mais seulement quand ils sont à côté de moi et me parlent à l'oreille.

Je regarde les gens danser. Je m'ennuie.

« C'est quand qu'on rentre ? »

Elle me dit qu'on rentre bientôt. Elle ment. Je vois le divan noir et la table basse sur laquelle sont posés leurs verres. Ma mère aime le J&B avec du coca. Ils boivent. Ils boivent et rient. De temps à autre, ils se lancent sur la piste pour danser. *Pump Up the Jam*. Ils se déhanchent et jettent leurs cheveux en arrière. Des voix et des mouvements qui se transforment. L'énergie monte, la joie.

J'insiste :

« Bon, alors on y va ? »

Elle me demande d'attendre encore une petite demi-heure. Quelle plaie, je suis fatigué, je veux dormir.

Un rêve qui se réalise. L'ami de ma mère a tenu sa promesse. Cet après-midi, on est allés au stade de San Siro pour assister au match de l'Inter contre Vérone. Au premier rang, au centre, juste après les places réservées aux personnes handicapées. La pelouse est parfaite, même dans la surface de réparation. Lundi, je pourrai raconter à mes copains que j'ai vu Berti de très près, avec sa mèche qui tressaute sur son front. Les accélérations de Brehme sur l'aile gauche, la précision de ses frappes. La foule milanaise qui hurle :

« Penalty ! Penalty ! »

L'abattement collectif, tous ces bras levés. Je raconterai le tir minable de Ciocchi.

Desideri, encore.

Trois penalties ratés. Deux buts, deux points.

J'essaie de résoudre une équation. Un après-midi, je suis assis à la table de la salle à manger. Je n'arrête pas d'effacer, de réécrire, de jurer.

L'Elvezia a dû entendre un gros mot. Elle sort de la cuisine et me rejoint. Elle ne me gronde pas. Elle prend ses lunettes et s'assied près de moi. Je lui montre ma feuille. Elle l'approche de ses yeux et dit :

« Nüm ai fasevom mia 'sti rop chì... C'est du chinois. »

Elle continue de lire. Je la vois reposer la feuille sur la table. Elle pointe du doigt le discriminant, en demandant ce que c'est que ce signe-là, triangulaire. Je lui réponds que c'est un delta et je lui montre les formules.

Elle acquiesce.

Bé au carré moins quatre à cé. J'essaie de traduire en dialecte.

Elle n'a rien compris.

Je sors des vestiaires, les cheveux mouillés, mon sac en bandoulière. Les gars de l'équipe me félicitent. Et même dans la buvette, les compliments pleuvent encore.

« Bravo, Tigana ! »

Surtout pour ma descente sur l'aile gauche qui s'est conclue avec un coup de billard – une frappe de l'extérieur du pied juste entre le poteau et le gardien.

Un de nos supporters m'invite à rester boire une bière en sa compagnie. C'est lui qui régale. Mais je la vois qui attend, en double file, le moteur allumé. Je décline l'invitation. Quelqu'un derrière moi lance :

« Cudio, téé ! Elle est pas mal ta sœur. »

Je clarifie la situation. Ils me demandent pourquoi ma mère n'assiste jamais aux matchs. Par la vitre baissée, elle fait des signes, ciao ciao, avec sa main couverte de bijoux. Ils la dévisagent et lui sourient. Ils s'exclament, ébahis :

« Possibil ? Elle est si jeune ! »

Nos profs sont déjà inquiets. Ils commencent à nous le répéter. On devrait être plus attentifs pendant les cours, prendre des notes, faire nos devoirs, étudier régulièrement. Le lycée, c'est comme ça que ça marche. C'est nous qui avons choisi d'être là.

Aujourd'hui, c'est au tour de la prof d'allemand. Elle nous parle en italien : elle veut s'assurer que tout le monde comprend le message.

« Je n'ai jamais eu une classe pareille ! »

J'écoute son sermon depuis le fond de la classe, en gribouillant sur la couverture du manuel de cours. Elle prétend que ceux qui s'inscrivent au lycée en économie et droit écartent les branches classiques ou littéraires par manque d'intérêt pour le grec et le latin, et qu'ils excluent le lycée scientifique ou linguistique par manque de compétences en mathématiques et en langues. C'est vrai, j'ai fait le même raisonnement. Et vu que l'anglais n'est pas obligatoire, j'ai voulu l'éviter aussi.

« J'ai l'habitude des classes problématiques, mais là, c'est vraiment désastreux ! »

À nous, ça nous plaît bien d'être les pires.

Au premier rang, une fille sort de sa trousse un rouge à lèvres et se le passe. Puis elle prend un petit miroir et une lime à ongles. La prof interrompt son petit discours, abasourdie, dépitée. Elle la réprimande.

Un week-end chez ma mère, peut-être un samedi. Je me réveille. Elle est au téléphone. J'allume ma lampe de chevet et je regarde l'heure. Nuit noire. Je me lève pour mieux entendre.

« Je viens au Maroc et on se marie. »

Elle le dit et le répète, passionnément. J'ai très bien compris. Mon cœur se serre.

Avec moi ? Ou sans moi ?

Je vois mes amis, mes camarades de classe, la grand-route qui coupe le village en deux, la place, le banc, le parvis de l'église, les pentes recouvertes de neige, le garage contre lequel j'aime shooter mon ballon, les fenêtres brisées, la cour, ma petite chambre, l'escalope panée, la croûte de brûlé sur la polenta.

J'imagine l'Elvezia qui pleure. J'ai peur.

Je dors mal.

Le jour suivant, je n'ose rien lui demander. Ses mots envahissent ma tête. Ils m'obsèdent, me terrorisent.

Il y a un vent terrible. J'arrive à peine à résister : la portière de la BMW m'échappe des mains. Je descends de la voiture. Le vent me pousse – impossible de poser les pieds sur le trottoir. Par chance, il souffle en direction du magasin. Alors je me laisse pousser, en m'emmitouflant dans mon anorak. J'avance vers l'entrée à petits pas, plié en deux. Je vois la vitrine : je ralentis. Mais quelle plaie !

Je sens monter l'excitation. Je repense aux pubs que j'ai vues.

Ma mère m'a conduit de l'autre côté de la frontière pour acheter une nouvelle console de jeu : la Neo-Geo. Chez nous, au village, encore personne

ne l'a. Elle a des graphismes exceptionnels. Tout le monde voudra venir chez moi pour l'essayer.

Je sors du magasin. Le vent s'est calmé, s'ciao. Je vois la place, les arches, un fast-food – Burghy ou Burger King ? –, le lac encore chiffonné à cause du vent, la voiture de ma mère, le gros carton que je place sur le siège arrière.

D'ici, c'est difficile d'échapper à la vigilance de la prof, mais on a une vue panoramique, on peut communiquer plus facilement, se faire des gestes, s'amuser. Je m'assieds au milieu de la rangée, en face de la porte.

La prof pose son sac sur le bureau et prend place.

Les premières minutes sont les pires. Est-ce qu'il faut la regarder droit dans les yeux pour lui montrer que je n'ai rien à craindre ? Ou est-ce qu'il est préférable d'éviter toute forme de contact ? Peut-être que le mieux, c'est encore de se comporter le plus naturellement possible : sourire poliment, la regarder l'air de rien. Mais mon agitation empêche toute spontanéité. Je n'ai pas étudié. Si elle m'interroge, je suis fichu. C'est un deux assuré.

Elle porte les mêmes vêtements que d'habitude – une jupe jusqu'aux genoux, des collants couleur chair. Elle ouvre son registre. C'est le début de son petit cirque, mais personne ne tombe plus dans le panneau. Aujourd'hui, elle additionne le chiffre de la date du jour à celui du mois. On écoute et on fait le calcul en silence. Elle divise le total par deux. Puis elle pointe son index sur un nom dans sa liste et compte à l'envers.

Je vois son visage pâle qui s'illumine, ses petits yeux noirs qui s'allument. Toute la classe la scrute. Elle prononce le nom du malchanceux. Ce n'est pas le mien. Je peux profiter du spectacle.

Après l'interro, elle nous dicte le cours jusqu'à la sonnerie.

« Ce document représentait un point d'appui pour la primauté pontificale... »

Aujourd'hui encore.

« L'Église, corps mystique du Christ, devait se fonder sur l'union et sur la... »

Elle fait les cent pas, s'arrête devant la baie vitrée, retourne s'asseoir pendant quelques minutes et recommence son manège.

« La responsabilité de toute l'Église incombait à l'évêque de Rome... »

J'entends les seules questions qui interrompent sa litanie :

« Est-ce que vous pouvez répéter, s'il vous plaît ? »

Je sens tout le poids de l'ennui.

« Excusez-moi, vous avez dit “conjecture” ou “conjuncture” ? »

Ma tante est assise sur son divan. Sur la table basse, un paquet de Marlboro, le briquet, le cendrier, quelques papiers de Lindt et la boîte encore ouverte. Il y a peu de lumière – la fenêtre donne sur un autre bâtiment et les stores sont fermés aux trois quarts. La télé est allumée, sans le son, peut-être pour qu'on s'entende discuter.

Ma tante fume, grignote et me parle de sa nouvelle activité. Elle s'est découvert un talent exceptionnel pour les arts divinatoires : elle lit le futur dans les cartes. Le nombre de clients ne fait qu'augmenter, maintenant elle gagne plutôt pas mal.

Elle me raconte aussi ce qui se passe au Maroc : elle me parle de ses frères et de sa mère qui demandent toujours de mes nouvelles, qui voudraient me voir plus souvent. Elle est au courant de tout.

Elle me dit que quand j'étais petit, je voulais toujours dormir entre elle et son mari, au milieu du lit, et qu'avant de m'endormir, je pressais gentiment les lobes de leurs oreilles. Elle tend la main pour me montrer.

Je m'en souviens : je les vois couchés sur le côté, loin l'un de l'autre, se tournant le dos.

Elle a fini ses cigarettes. C'est moi qui vais lui en acheter. Quand je lui donnerai le paquet et la monnaie, elle fouillera dans son portefeuille pour me tendre un billet. J'ai déjà choisi le jeu que j'achèterai.

La prof prononce un nein doux, mais résolu. Aujourd'hui, je dois m'asseoir au premier rang. Je demande warum, même si je crois avoir compris. Sur son bureau, il y a un petit magnétophone noir. Elle me répond en souriant :

« Blitz ! Aujourd'hui, compréhension orale ! »

Elle commence à écarter nos tables. Quelqu'un l'aide. Il ne faut pas les traîner, mais les soulever. Elle prend deux classeurs pour faire un mur entre mon camarade de table et moi. Il disparaît.

Elle distribue le test et nous donne les instructions. Elle mouille le bout de son doigt et pose la feuille sur ma table. Une feuille blanche. Je ne peux pas la tourner. Verboten. Pas maintenant. J'entends le bruit de ses talons et des breloques à ses poignets. Elle continue de donner des instructions, mais je ne saisis rien.

« Fünf Minuten. »

Elle retourne à son bureau et appuie sur le bouton du magnétophone. Le bruit des papiers : ils retournent tous leurs feuilles. On a enfin le droit de le faire. Je les imite, je tends l'oreille.

Je jette un coup d'œil à ma feuille. Je ne comprends rien. Rien de rien. Pas une seule question.

Elle nous observe. Un vrai petit colonel. Si tu lèves la tête, elle se racle la

gorge.

Impossible de copier.

Je reste là tout ouïe, dans l'espoir de saisir au moins le sens général.

En vain.

La prof éteint l'appareil et commence tout de suite à ramasser nos copies. Je n'ai rien écrit. Par chance, elle part du fond de la classe. Je trace de petites croix au hasard, j'écris quelques ja et quelques nein. Le reste, je laisse vide.

Un peu moins de cent mètres, en légère descente, là où il n'y a pas d'éclairage public, où la glissière, les arbres, le muret et le ravin disparaissent. Je marche sur le goudron noir, au centre de la route recouverte de la neige de ces derniers jours. Tout est calme. Je rentre d'une belle soirée. Je me sens en sécurité, je me sens bien, je me sens grand.

Une lumière redessine les contours, éblouit. Je m'écarte et j'observe. Je tends le pouce.

La voiture ralentit, mais ne s'arrête pas. Je l'ai reconnue.

Je ne vois pas la salle à manger, les boucles blanches de von Haller sur le billet de banque, leurs mains. Rien. Je ne les entends pas non plus discuter, manigancer, susurrer... Négocier ?

Mais depuis quand ? Je ne savais pas que ma mère donnait de l'argent à l'Elvezia pour que j'habite chez elle.

Encore ce sentiment que je n'arrive pas à étouffer.

Je fais des calculs, j'évalue, je soupèse. Cinq cents francs par mois. À combien s'élève la retraite de l'Elvezia ? Combien coûte un litre de lait ? Et combien je coûte, moi ? Qui y gagne ?

Je me dis qu'il n'y a aucune raison d'être triste ou de s'énervier. Il n'y a aucune tromperie. C'est juste ainsi. Et pourtant, ça me fait de la peine.

« Je ne vous laisserai pas tomber. »

Elle l'affirme avec assurance. Possible, mais en attendant, elle nous flanque une belle raclée. Je regarde ma feuille, incrédule, inquiet. La prof vient de nous rendre nos copies. Pour la plupart d'entre nous, le résultat est très insuffisant. Ici aussi, les tables sont disposées en fer à cheval. Je m'assieds au milieu de la rangée latérale, face à la porte.

Elle retourne à son bureau en répétant :

« Je ne vous laisserai pas tomber. »

Pendant les derniers cours, j'ai préféré bavarder avec mes voisins de table : on a parlé de foot, de tennis et surtout des filles. On s'entend bien. À la maison, je n'ai pas étudié grand-chose, si ce n'est la concordance des temps

dans les structures hypothétiques – *le présent avec le futur simple ou l'indicatif... l'imparfait avec le conditionnel présent... le plus-que-parfait avec le conditionnel passé...* Je savais que je ne pouvais pas obtenir la moyenne.

Je vois mes camarades qui parlent, qui tapent sur leurs calculatrices pour mettre à jour leurs moyennes, qui s'échangent leurs feuilles pour comparer les résultats. Certains ont classé leur contrôle et sont déjà prêts à reprendre la leçon. Quand la prof se retourne pour écrire au tableau noir, un garçon de la classe roule sa copie en boule et la jette dans la corbeille à papier.

Je me demande bien comment je vais faire pour rattraper ça. Je risque de rater l'année. Il faut que je me bouge.

J'ouvre mon carnet pour inscrire mes notes : 1 en grammaire et 1,25 en rédaction.

Les volets sont fermés, la petite lampe suspendue au plafond projette une lumière opaque. Ma mère sourit devant l'écran de la télé. Elle est contente. Je la regarde avec curiosité, depuis mon lit. Elle est montée au village pour me présenter son nouveau fiancé. Entre lui et moi, le panneau en bois de la porte grande ouverte. Aux bruits que fait le parquet, j'entends qu'il s'avance. Le bruit de ses pas. Je me lève. La distance entre nous diminue. Ma mère s'écarte, recule.

Grand et fort, élégant et parfumé.

Cette fois, c'est un vrai Marocain.

Je lui serre la main. On échange une longue série de sourires.

Il me parle surtout en français, mais il connaît aussi quelques mots d'italien.

« A la scuola tudo biene ? »

Je réponds en italien, quelquefois en français. On arrive à se comprendre. Il est cordial. Quand la conversation s'enlise, ma mère intervient pour traduire : de l'arabe à l'italien, de l'italien à l'arabe.

Il est arrivé en Europe il y a quelques jours seulement. Je ne l'avais jamais vu, même pas en photo. Personne ne m'a parlé de lui.

Je pense à l'émission de Marco Predolin, *Le jeu des couples* – les tabourets, la paroi bleue mécanique qui pivote pour dévoiler les prétendants.

J'ai réussi. En fin de compte, j'avais raison. Je jubile.

Le prof de maths vient de me rendre la dernière copie du semestre. Je vois sa chevelure décoiffée. Son regard vide, son pantalon en velours.

4,2 ! Maintenant, j'ai largement la moyenne. Je tape mes résultats sur la calculatrice. La situation est sous contrôle : un 3 irrécupérable en allemand et un 3,5 irrémédiable en français, mais avec ce 4 en mathématiques, c'est sûr, je

ne redoublerai pas.

Je pense à mon prof de secondaire qui me disait de réfléchir à d'autres voies, qui affirmait que je n'étais pas fait pour le lycée. Et pourtant, j'ai réussi.

Soulagé, j'observe les réactions de mes camarades. Certains exultent, d'autres envisagent le pire. Je pense déjà au petit cadeau que ma mère m'offrira sans doute pour fêter mon passage dans la classe supérieure, je pense à ce que je pourrais lui demander. Un jeu vidéo ou une nouvelle raquette de tennis.

Le prof retourne à son bureau pour commencer la correction des copies. Le tableau noir est propre. J'écoute et je prends des notes, je lève la main, je participe.

Je joue ailier gauche. Je suis libre d'attaquer, mais je suis aussi très près du banc des remplaçants, là où les cris de l'entraîneur me cassent les oreilles, et aussi autre chose. Quand on tire depuis l'extérieur de la surface de réparation sans marquer, il nous engueule. On l'entend aboyer, les pieds sur la ligne de touche et les bras qui moulinent dans l'air :

« Öoh, adèss ! Pour qui tu te prends à vouloir tirer d'aussi loin ? Maradona ? »

Mais si dans la même situation de jeu, on fait une passe longue qui n'aboutit pas, il nous engueule aussi :

« Sì, ma fiöo... Si tu tires pas dans les goals, comment tu veux qu'on le gagne, ce match ? Prends des initiatives ! »

Il m'embrouille. Je ne sais jamais quoi faire. Le mieux, c'est encore de l'ignorer et de ne pas discuter ses ordres, parce qu'il ne sait dire qu'une chose :

« Alors c'est ça, tu veux sortir ? »

En fait, il gueule sans arrêt, dès la première minute de jeu.

« Sors-toi les pouces du cul !... Bouge-toi, abruti !... Vous êtes des vraies mauviettes ! »

Je lui fais savoir qu'on en a vraiment marre, qu'il nous les brise. Il frappe ses mains devant son visage d'un geste sec et rapide, puis il lève un bras et lance :

« Arbitre, changement ! »

Le fiancé de ma mère a proposé de m'apprendre à me raser. Il s'est chargé de prendre tout le nécessaire. On s'est installés dans la petite salle de bains. Par la fenêtre basculante, la lumière claire d'un après-midi ensoleillé.

J'ai peur qu'il me coupe.

Je suis assis sur le tabouret rouge, torse nu, le visage couvert de mousse à raser. Je perçois les voix de l'Elvezia et de ma mère qui sont au salon. Mais je

n'entends pas ce qu'elles disent.

J'écoute les explications de son fiancé. Je saisis le miroir pour suivre et mieux comprendre. Il me parle surtout en français :

« À contre-poil. »

Je le vois passer la lame du rasoir sous l'eau du robinet, chercher une position plus confortable pour travailler. Soudain, il dit :

« Fini terminé ! »

Son expression aimable et fière.

Mes joues lisses.

Ça ne sert à rien d'étudier. Il suffit de préparer les réponses à l'avance. Les questions sont toujours générales et plutôt prévisibles.

Depuis ma place au dernier rang, au coin près des fenêtres, je ne la quitte pas des yeux. J'attends le bon moment. J'écris quelques phrases sur le brouillon, les deux ou trois points que j'ai appris par cœur – pour éviter qu'elle se doute de quelque chose. De temps à autre, elle quitte son bureau et fait quelques pas. Elle se dégourdit les jambes, jette un coup d'œil à la forêt par la fenêtre, nous surveille.

Aujourd'hui encore, j'ai visé juste. Question 1 : la contre-réforme. Question 2 : la guerre de Trente Ans. J'ai préparé les réponses en intégrant les chapitres du manuel et les notes que la prof a dictées pendant le cours – deux textes complets que j'ai rédigés avec soin, sans ratures ni astérisques.

Je sors l'antisèche de mon sac et la glisse sous le brouillon. Ma main s'est enfin arrêtée de trembler. Je peux regarder autour de moi sereinement, faire semblant de réfléchir à la bataille de la Montagne-Blanche.

La prof corrige des copies.

Je répète l'opération avec la deuxième page. Pas d'incident, comme une lettre à la poste. Je souris, je griffonne la dernière formation de l'Inter, je dessine. Même dans les premiers rangs, des feuilles de réponses toutes prêtes jaillissent des sacs à dos.

Je pourrais rendre mon contrôle bien avant la fin de l'heure. Mais ce serait risqué. Je continue à écrire et griffonner jusqu'à la sonnerie.

4,5 ? Seulement ?

Je ne les vois qu'en photo. Ils sourient, enlacés, sur la place devant la façade de l'hôtel de ville. Ils se sont mariés.

Mon oncle m'appelle du Maroc. Il me raconte que le mari de ma mère habitait dans un quartier pauvre, qu'il passait parfois du temps avec lui, parce qu'il lui faisait de la peine. Il lui présentait même des filles, il lui offrait des habits et des montres passées de mode, et parfois un dîner dans des restaurants

de la Corniche d'Aïn Diab. Quand le type a appris que ma mère menait une existence luxueuse en Suisse, il a commencé à la courtiser, à distance.

« Si je l'attrape, celui-là, je lui casse la gueule. »

Ma mère se plaint.

« De toute façon, personne n'est jamais assez bien pour eux. »

La boule à facettes et les lumières psychédéliques se dispersent dans toute la salle, la colorant de rouge, bleu, jaune, violet, vert, orange. Sur les tables près de l'entrée, un buffet de gâteaux et d'amuse-gueule – quelques spécialités marocaines. Dans un coin, un frigo mis à disposition par la mairie qu'on a rempli de bières. Pour la sono, j'ai demandé un coup de main à un copain. C'est du matériel de qualité. Quand les haut-parleurs rugissent, les vitres tremblent.

Je suis habillé tout en blanc.

Je propose un morceau au DJ, quelque chose de plus mélodique que la house qu'il passe. Je lui montre mon CD des Litfiba. Puis j'entends la chanson *Ballata* et la voix de Piero Pelù qui entonne :

« Venderò l'anima colorando il nero dell'orizzonte... »

Mais la piste de danse reste déserte. C'est d'un ennui mortel. Beaucoup ont décliné l'invitation – maladies, imprévus de dernière minute, pas de moyen de transport, d'autres engagements... La fille qui me rend fou aussi. Elle m'a quand même fait parvenir un cadeau par une de ses amies. Une grenouille en peluche.

Quand on appuie sur son ventre, elle coasse.

« L'Elvezia n'est plus toute jeune... »

Elle réessaie. Je sens la colère monter en moi.

Ça empoisonne l'air qu'on respire, ça effrite le plâtre des murs craquelés. C'est dans le sifflement du vieux frigo, dans le goût amer des desserts. C'est sur son visage plein de rides, dans ses balbutiements.

C'est dans nos larmes.

L'Elvezia est assise dans le fauteuil près du poêle. Elle a replié son journal sur le buffet et posé ses lunettes dessus. Je suis là, en tailleur sur le tapis, en pyjama. Quelle nuit !

Le mois dernier, elle est tombée trois fois.

Elle approche à grands pas. Elle tient une gamelle pleine de croquettes pour chat. Elle fronce les sourcils – le blanc de ses yeux injecté de sang, son front sillonné de nouvelles rides, profondes. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle tienne encore debout.

Dehors souffle un vent violent et bruyant, qui martèle et dérange. L'orage

approche.

Je souris, impassible.

Quand l'Elvezia lève le bras au-dessus de ma tête, je sais qu'elle n'ira pas jusqu'au bout de son geste, qu'elle ne me frappera pas. Ses menaces ne me font plus peur.

Je la repousse.

La gamelle tombe sur les carreaux et les croquettes rebondissent, crépitent, se répandent sur le sol.

L'Elvezia est étendue sur la moquette. Elle maugrée, se plaint de son dos qui lui fait mal, respire avec peine.

Les courants d'air s'infiltrant par les fenêtres.

« L'Elvezia ne peut plus te courir après... »

Je ne la regarde même pas.

Sans comprendre, absorbé par une mer blanche de feuilles éparpillées. La gomme fait des taches, elle bave. Je fais une boule de papier que je jette contre le miroir. Je veux dormir. Je veux que mon corps ralentisse, mais je n'ai pas sommeil.

Pourquoi ?

Je me mets au lit. Je me couche sur le côté gauche, face au mur. Je m'enroule dans ma couette. Avec le petit doigt, je trace des mots inventés sur le mur glacé.

ASDFGHJKL

Un besoin de silence, urgent. Je devrais éteindre la télé, éteindre le ciel qui gronde, mais la télécommande est sur le tapis et je n'ai pas envie de me lever.

Un éclair. Je compte, parce que l'Elvezia m'a appris qu'après l'éclair vient le tonnerre.

Un coup de tonnerre fracassant, long, qui fait peur. J'essaie de ne plus rien entendre. Et j'y arrive : je n'entends plus rien. Ni la télé, ni le ciel. Mais je ressens une chaleur fiévreuse. Je roule ma couette en boule et la pousse vers mes pieds. Elle ne tombe pas par terre. Elle reste là.

Tout de suite, j'ai froid. Je la ramène à moi en la prenant en tenaille entre mes pieds.

Je me pelotonne dessous.

Couvre-toi bien, on dirait que tu nous couves quelque chose, nan'.

« C'est plus pratique la vie en bas, en ville... »

Non.

L'Elvezia s'est assise dans un fauteuil. Ses yeux mouillés et gonflés se révoltent. Moi aussi, je cherche refuge ailleurs. Sur ses jambes émaciées. Sur le rectangle rouge orangé du feu dans le poêle qui a chauffé tant de nos hivers,

et qui siffle maintenant.

Elle n'arrive pas à la prononcer. Cette phrase qui depuis des heures, des jours, des mois, envahit son esprit fatigué et l'obnubile. Elle ne veut pas me faire de peine. On le sait tous les deux. Aucun de nous deux ne veut en arriver là. On préférerait repousser ce moment à plus tard, rêver à autre chose. Une réalité irréaliste, miraculeuse, qui vaincrait la mort, ensevelirait, briserait, anéantirait l'inéluctable.

Mais on reste là, en silence.

Mon regard s'arrête sur une larme qui se détache de son menton. Je ne l'avais jamais vue pleurer.

« La pauvre Elvezia, elle aussi a besoin d'avoir un peu de paix... »

Je tombe. J'ai dans une main le drapeau de Che Guevara. Dans l'autre, le marteau et quatre clous. Je heurte le sol de plein fouet.

Le plateau de mon bureau a cédé. De l'aggloméré de mauvaise qualité. J'aurais dû y penser. Je m'en veux, je pousse un juron.

Je vois noir. Noir, le lit encastré entre les deux murs qui l'écrasent, le meuble à casiers ouverts, la petite armoire à deux portes, le pouf qui vient du Maroc. Noir aussi, ce qui reste du bureau.

La fenêtre laisse passer un faible rayon de lumière qui ne suffit pas à éclairer le coin où je voudrais pouvoir lire ou étudier. Et ce même rayon me dérange en faisant des reflets sur l'écran de la télé.

Je m'installe dans mon nouvel espace, j'y mets quelques touches de couleurs. Mes posters collés au mur : Anna Nicole Smith, Pamela Anderson, Sabrina Salerno. Les tranches de mes livres d'école : *Manuel d'histoire*, *Grammaire à la carte*, *Géographie et environnement*. Mes classeurs bleus. Mes CD : Litfiba, Jovanotti et d'autres albums de musique italienne. Mes cassettes vidéo, surtout des films enregistrés : *Beverly Hills Cop*, *Police Academy*, *Teen Wolf*. Mes cartouches de jeux vidéo : *Super Mario* et beaucoup de jeux de sport. Mon sac de tennis et mon sac de foot. Une raquette de ping-pong, le côté rouge et le côté noir. Un ballon aux pentagones blancs et verts. Un minibar blanc, brillant.

Le mari de ma mère perce des trous dans le mur pour faire passer le câble entre les deux chambres à coucher. J'entends le bruit de la perceuse. J'observe en restant à l'écart. Je n'aurai plus à me préoccuper du mauvais temps, du

vent, des réglages de l'antenne.

L'image est claire. Il y a quatre fois plus de chaînes.

Je me réveille – désorienté – dans le noir. Je cherche un point de repère. Je le trouve, toujours le même : le point lumineux orange de la télé. J'enfile mes pantoufles et j'ouvre le minibar. Une lumière blanche inonde la chambre. Je prends une bouteille de thé froid. Je bois, puis je mange quatre carrés de chocolat au lait.

Ma mère et son mari sont d'accord, mes posters sont moches et vulgaires. Ils veulent que je les décroche.

C'est hors de question.

Je suis content d'avoir changé de prof de français. La nouvelle est moins sévère. Elle explique mieux, et quand il faut, elle traduit en italien. Mais il y a un malentendu : elle croit que je suis de langue maternelle française. Probablement à cause de mes origines.

Elle sourit, debout, près de son bureau. Elle porte une robe ethnique beige, des chaussettes multicolores qui lui arrivent aux genoux. Elle nous pose une question au sujet du texte qu'on lit. Elle attend qu'on lève la main pour essayer d'y répondre.

Je suis au dernier rang, près des baies vitrées. Je ne connais pas la réponse, mais je suis tranquille. Elle ne m'interroge presque jamais. Elle s'adresse toujours aux autres, à ceux qui ont vraiment besoin d'exercer leur expression orale.

Silence. Personne ne bouge.

La prof me regarde. J'ai peur qu'elle veuille m'entendre, cette fois. Au lieu de ça, elle me lance un clin d'œil et donne la réponse elle-même.

Mais où est-ce qu'il peut bien être ? Je lâche mon sac et je regarde autour de moi, frénétiquement. Je ne le vois pas. Peut-être qu'il gênait et que quelqu'un l'a déplacé. Le mari de ma mère ? La concierge ?

Je fais le tour de l'immeuble, je fouille toute l'esplanade, en jurant. Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas cadennassé ?

Je montais sur les pédales et je poussais fort jusqu'à ce que le moteur s'allume. Je filais devant le bar du village, en faisant un signe de la main, le dos droit et les cheveux au vent.

Chez l'Elvezia, ça ne serait jamais arrivé. J'ouvre la porte du garage.

On roulait comme des fous, en bande, les dépassements risqués, l'adrénaline. Quand je m'asseyais tout au bout de la selle pour faire de la place à une fille.

Je demande à la concierge. Au mari de ma mère. Aux voisins.

Je m'assieds sur mon sac, inquiet. Qui a bien pu faire ça ?

Quand j'ai semé la police, avec l'audace et la dextérité de Bo et Luke dans *Shérif, fais-moi peur...*

Je repère la silhouette noir métallisé de la BMW. Elle m'attend dans le parking réservé aux bus. Je salue mes copains et je traverse l'esplanade. Je me demande comment elle va le prendre. Peut-être qu'elle va s'esclaffer. Au fond, elle aussi, une fois, elle s'est teint les cheveux en blond. Ou peut-être qu'elle n'aimera pas mon nouveau look un peu rebelle. Ça fait des lustres qu'elle me répète de me couper les cheveux, que je ne suis pas une fille.

Elle a le regard perdu dans le vide. Elle ne s'est pas rendu compte que c'était moi. J'hésite un instant, et je me décide à grimper dans la voiture. Elle me regarde enfin, l'air contrarié, en fronçant les sourcils. Elle baisse le volume de la musique et me lance :

« Mais ça va pas, non ?

— T'aimes pas ? »

Si je lui pose la question, c'est surtout pour dire quelque chose. Elle me dit que je suis complètement dingue. Elle m'attrape le menton et m'attire brusquement à elle pour vérifier s'il n'y a qu'une seule mèche blonde.

Il n'y en a qu'une.

J'essaie de lui expliquer que la coiffeuse m'a félicité pour cette idée originale, que je vais peut-être lancer une nouvelle mode. Elle m'arrête net, avec une grimace, et commence à me passer un savon.

Alors je monte le volume, même si c'est de la musique arabe.

La clé tourne dans la serrure. Je suis assis sur mon pouf au milieu de ma chambre. Je joue sur ma Neo-Geo – un jeu de baston. Le mari de ma mère rentre du boulot. Il me dit salut depuis le couloir et va directement à la cuisine, sans doute pour boire du coca. J'entends la porte du frigo qui s'ouvre et se referme, puis un rot retentissant.

Ensuite, il traverse le couloir – ses pas sur les carreaux, une sale odeur qui se rapproche. Il s'arrête sur le seuil de ma chambre et me demande :

« Ta mère est pas là ? »

Ça me fait rire de le voir habillé comme ça. Tout en orange. On dirait un footballeur de l'équipe des Pays-Bas. Il a trouvé un emploi à la voirie, comme éboueur. Quand il en parle, il laisse transparaître une vague insatisfaction, même s'il ne veut pas l'admettre.

Il prend un air détaché :

« J'en ai vraiment rien à foutre. Ce qui compte, c'est qu'ils me paient.

— Bah, je lui réponds sans détacher mes yeux de l'écran. Elle est peut-

être à la buanderie. »

Il ferme la porte de ma chambre derrière lui et commence à se préparer pour la soirée. Une douche, un petit coup de Zino Davidoff, des habits élégants et quelques bijoux.

Ma voisine de table hoche la tête avec arrogance. Le prof lui pose de nouveau la question, en souriant, d'un air vif et enjoué :

« Toi ? »

— Oui. »

Je suis assis au milieu du dernier rang. Pour regarder le prof dans les yeux, je dois tourner la tête. À gauche, je vois la grande baie vitrée, la forêt, les sommets enneigés. À droite, le blanc des murs et le gris des placards. Le tableau noir est plein de chiffres et de lignes. Un bilan ? Des dépenses ? Des recettes ? Des comptes ? Sur le bureau du prof, sa serviette en cuir marron.

« Toi ? »

Tout le monde répond par l'affirmative.

Cette année, on s'est tous les trois déguisés en prostituées. On porte des chaussures à talon, des collants en résille et des mini-jupes. Des ballons gonflés sous nos t-shirts moulants. Du maquillage et des perruques voyantes.

Le cours est souvent interrompu par des rires gras et des commentaires déplacés.

Le prof relève un peu le menton.

« Et toi ? T'as compris ? »

Il veut vraiment tous nous entendre. J'attends mon tour.

Il m'appelle par mon nom de famille, évidemment en l'estropiant – une variante inédite. Je répète en passant une main dans mon carré blond platine :

« Moi ? »

— Oui, c'est à toi que je parle. »

Quelqu'un ricane. Le prof a de la peine à se retenir. Je réponds que oui.

Alors en me pointant du doigt, il dit :

« Viens par ici pour nous expliquer tout ça. »

Quand je me lève, je remarque la tache de Jack Daniel's qui s'agrandit au fond de mon sac. Je caracole jusqu'au bureau du prof.

Dans son registre, il inscrit : 2.

Son visage m'apparaît encore très clairement. Ses cheveux blonds, courts sur les côtés, plus longs sur le dessus. Ses yeux bleus. Son nez aquilin. Ses lèvres charnues. La perfection de ses dents. Sa poitrine menue. Ses vêtements peu recherchés, parfois un peu masculins. On vient tout juste de se mettre ensemble.

Je vois aussi la salle de chimie, où tout a commencé. Les tabourets hauts, les éprouvettes, les provocations du prof :

« Si vous ne tenez pas à étudier au lycée, allez donc rejoindre les apprentis maçons et les jardiniers dans le bâtiment d'à côté... »

Mais nos échanges, nos gestes, les cours, les fêtes, les week-ends, tout ça s'estompe.

Elle a une année de plus que moi.

Ça pousse de tous les côtés. On doit se mettre debout. Les agents de sécurité nous surveillent, les mains dans le dos et le regard fixe, autoritaire. La file est encore plus longue qu'à notre arrivée. On se dit qu'on a bien fait de venir tôt. Quand ils ouvriront les portes, on n'aura qu'à courir jusqu'au premier rang.

Quelqu'un se met à chanter :

« El diablo... Tutta la vita è una grassa bugia... »

Quatre types, visiblement soûls, titubent en dehors du cordon. Ils rigolent, brandissent leurs canettes de bière, entonnent *O sole mio* avec l'accent calabrais. Arrivés près de l'entrée, ils escaladent les barrières et se jettent dans la foule, en déclenchant une bagarre qui oblige les agents de sécurité à intervenir.

Les quatre types sont reconduits tout au bout de la queue quelques instants plus tard. Ils crient :

« Fachos de Suisses !... Svizzerotti di merda ! »

Derrière, ça pousse encore. Cette fois, je n'arrive pas à me protéger avec mes mains. Je suis projeté contre la barrière, mon sac écrasé dans mon dos, mon ventre pressé contre le métal. Ça fait mal.

Je vois Piero Pelù des Litfiba qui secoue la tête. Ses cheveux virevoltent. Son gilet. Son pantalon noir moulant. Ses favoris bien dessinés. J'entends la chanson *Tex* :

« Sulla strada ci sono solo io, circondato dal deserto attorno a me... »

Je suis terré dans ma chambre, les stores baissés pour empêcher les derniers rayons du soleil de frapper l'écran de la télé.

Qu'est-ce qu'ils veulent ?

J'ignore les voix qui m'appellent au salon. Pourquoi je devrais me bouger ? Qu'ils viennent me chercher eux, s'ils ont besoin de moi.

Ma mère fait irruption dans ma chambre, sans frapper. Son demi-sourire ne cache pas tout à fait son agacement. Elle demande :

« T'es sourd ou quoi ?

— Non, non. »

Et elle ajoute avec une courtoisie déconcertante :

« Allez, viens, s'il te plaît. »

Je voudrais refuser, mais elle a piqué ma curiosité. Dans une dernière tentative avant de m'arracher du lit, je lance :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle m'indique le chemin vers le couloir et retourne au salon.

Son mari est allongé sur le divan, sous une couverture beige. Je reste planté de l'autre côté. Je regarde autour de moi, je cherche un indice.

Elle prend place à côté de lui, éteint sa cigarette, sourit. Le dernier fil de fumée monte vers le plafond.

Je vois la planche à repasser, la pile de linge dans le panier, les chemises sur les dossiers des chaises, et toujours ce même film d'action qu'il adore. Je veux savoir ce qui se passe. Elle baisse le volume, m'invite à m'asseoir et se décide enfin à parler :

« Tu vas avoir une petite sœur. »

Elle me le dit à moi, mais c'est lui qu'elle regarde.

« T'es content ? »

Elle ajoute d'un air goguenard :

« T'es pas jaloux, au moins ? »

— Tu parles ! »

Les projecteurs m'éblouissent. La sueur coule jusque dans mes yeux. Je vois la lumière, je vois le jaune. Et je suis fatigué. Je peine à terminer mon smash. Je manque d'envoyer la balle aux fraises. Mieux vaut faire une frappe douce. Sur son côté revers.

Plus qu'un tie-break à gagner.

Je sens la balle sur le cordage de ma raquette. Je dois la renvoyer, mais j'ai peur. Je n'arrive pas à bien la placer. Le coup est faible, imprécis, trop central. Mon adversaire prépare déjà un passing-shot. Un coup droit. Je cède à la tentation de reculer et de poursuivre l'échange en fond de court. Juste un instant. Parce que la peur l'emporte, elle me cloue sur place.

Une énième balle de match.

Il répond avec un boulet de canon, ses dernières ressources peut-être, en accompagnant son geste d'un gémissement qui lui tord la bouche.

Je ne sens plus les muscles de mes jambes, je n'arrive plus à fléchir les genoux, à bouger les pieds. Mes bras sont aussi lourds que des pierres. Je ne cherche pas l'équilibre. Mon bras droit se balance le long de mon corps.

Je garde juste assez de force pour me retourner, observer la balle, la voir effleurer le croisement des deux lignes.

« Out ! »

J'ai gagné. On se serre la main. On s'écroule sur les bancs, les yeux levés vers les étoiles.

Une bougie verte à moitié consumée. Aux murs, des dessins de louveteaux et un crucifix en bois. Dans un coin de la pièce, un matelas sur lequel nous sommes allongés et une couverture qui enveloppe nos corps nus.

Le temps presse, on doit se dépêcher, réduire les préliminaires au strict minimum.

Dans la pénombre, sa chevelure blonde est moins brillante, mais pas ses yeux bleus et ses dents blanches. Je m'approche et l'embrasse sur la bouche. J'adore ses lèvres, elles sont si douces.

J'appuie mon coude à côté de son épaule et je dirige le bout de mon pénis là où je pense trouver sa fente. Les yeux mi-clos, haletante, elle attend. Ça doit être par ici, dans ces quelques centimètres carrés. Et pourtant, je ne trouve pas. Le plastique du préservatif glisse sur ses poils. Elle murmure à mon oreille en riant :

« Plus bas ! »

J'essaie de descendre encore un peu, mais mon érection perd de sa vigueur. Elle me caresse la nuque d'une main, et de l'autre, elle commence lentement à me masturber. Le préservatif se ratatine. Elle l'enlève et le laisse tomber sur le bord du matelas pour pouvoir accélérer le mouvement. Elle me souffle dans une oreille, à peine des soupirs.

Mon pénis est de nouveau dur. Je n'ai plus le droit à l'erreur. J'utilise d'abord l'index, histoire de me faciliter la tâche. Je mémorise le chemin.

J'effleure ses lèvres, j'entre et je sors plusieurs fois, je la caresse. Je sens sa vulve mouillée. C'est là. Elle dit :

« Le préservatif. »

Je me dépêche d'en ouvrir un autre, même si j'aurais préféré la pénétrer tout de suite, pour mieux la sentir. Elle veut m'aider à enfiler le préservatif, à m'enfiler en elle. Je la laisse faire. Elle est plus experte que moi.

Puis tout devient noir. Peut-être que la bougie s'est éteinte.

Je la vois refermer le portail et le cadenas du grillage. On retourne au lycée pour les cours de l'après-midi.

Toujours là, au dernier rang, avec le manuel d'histoire littéraire sur ma trousse pour me cacher. Les marges de mon anthologie de textes sont décorées à l'encre bleue. Je vois même les résultats de mes dernières parties : je compte sept buts.

On a fait un trou dans la table avec la pointe du compas, découpé dans la

couverture cartonnée du manuel une flèche qu'on a fixée à l'aide d'un clou. Ensuite, on a numéroté les segments, on les a hachurés au crayon et on a dessiné les cases du mot mystère sur une feuille.

On joue à *La Roue de la fortune*.

C'est un après-midi ensoleillé durant l'heure qui suit la pause de midi. Le prof commente une nouvelle de Boccace – celle où Calandrino pense avoir découvert l'héliotrope magique. Sa voix molle me parvient par bribes.

« Simplet et fantasque, Calandrino n'est guère finaud... »

Il fait les cent pas devant son bureau, le long de la première rangée de tables. Il s'arrête surtout dans la partie gauche de la classe, qui est peu éclairée parce qu'elle est loin des fenêtres. Je vois sa grosse barbe châtain mêlée de gris qui cache en partie sa bouche. Son pantalon en velours et sa chemise à carreaux.

Tout au bout du rang, un camarade veut acheter une voyelle.

« S'il vous plaît, silence là-bas au fond. »

Ma mère claque la porte du frigo, jette la casserole sur la plaque de cuisson et tourne violemment le bouton. Elle se rend compte de sa brusquerie et s'efforce de mieux doser sa force. Elle nettoie la nappe avec un torchon mouillé. Elle pose la tasse et le sucrier sur la table plus doucement.

Elle s'est levée pour réchauffer mon lait.

Maintenant, elle s'appuie contre le mur, près de la fenêtre, dos à la cuisinière. Elle ne dit rien. Elle se frotte les yeux et bâille.

Je suis assis sur le banc d'angle, encore en pyjama. Je prends une brioche Buondì Motta. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Il faut que je me mette au travail.

Il n'y a pas encore de rideaux aux fenêtres. Ça coûte trop cher. On nous en rapportera du Maroc, tôt ou tard.

Elle ne peut pas fumer. Alors, elle regarde les montagnes.

Puis elle retourne se coucher.

J'accélère le pas pour réduire le temps d'attente. Sur les bancs devant l'entrée, quelques garçons jouent au poker. Je ne les connais que de vue. Je ne m'arrête pas. Je leur fais signe et je pousse la porte. Mon cœur bat à tout rompre. Je transpire.

Je ralentis, parce que j'ai peur. Pendant un instant, je songe à renoncer. Je ne veux plus savoir. Mais je rassemble mon courage.

Je commence à monter l'escalier. J'entends une voix familière à l'étage. C'est un des types de ma classe. Il m'appelle d'une voix tremblante. Lui aussi, il a l'air inquiet. Ça veut dire que les résultats n'ont pas encore été publiés. Je

lui demande quand même. Il me répond que c'est bon, on a réussi, il lève les bras en signe de victoire. Sa blague ne me fait pas rire du tout. Je le rembarre et je m'approche du tableau d'affichage.

Ce sont les résultats des autres classes. Il me dit en ricanant nerveusement :

« Je t'ai bien eu ! »

Je lis les noms de tous les lauréats. Dans l'ordre alphabétique. Je relis encore une fois depuis le début. Il faut encore attendre.

Voilà la secrétaire. Elle nous regarde en souriant. Dans sa main droite, elle tient une paire de lunettes – la chaînette qui se balance dans le vide. Et dans sa gauche, la feuille tant attendue. Je me lève, j'essaie de capter le moindre indice. Son sourire ? Peut-être que ça s'est bien passé ? Je ne dois pas me faire d'illusion. Elle ne m'a jamais eu à la bonne. Elle pourrait tout aussi bien se réjouir de mon échec. Et si je lui demandais ?

Je ne veux pas l'entendre de sa bouche.

Mon nom ne figure nulle part. Lui, il a réussi. Je l'entends crier. Il fait des sauts de joie dans le couloir. Je reparcours la liste, en espérant qu'ils ont mal transcrit mon nom, comme c'est arrivé d'autres fois. Mais il n'y est pas.

J'ai échoué.

La tension se relâche. Je me sens vide.

Ma mère commente :

« Bon à rien. »

Le directeur nous demande de prendre place en face de lui. Les stores baissés laissent passer peu de lumière. Je sens la sueur sur ma peau, la chaleur étouffante, harassante.

Il nous explique que nous avons un droit de recours, mais que nous n'avons pas la moindre chance d'obtenir gain de cause. Douze professeurs sur treize ont refusé de m'accorder la mesure exceptionnelle qui m'aurait permis de passer en troisième année de lycée malgré mon échec.

Je ne me laisse pas abattre. Je lui demande de nous dire à qui revient la décision d'accepter ou non un éventuel recours. Il répond d'un ton lapidaire :

« À moi. »

Un sourire lui échappe.

Merde.

Ma mère le supplie :

« Vraiment aucune chance ? »

Il épluche mon dossier sur son bureau et reste silencieux pendant au moins

vingt secondes. Puis il répond à voix basse, en mangeant la fin de ses mots. Il dit que la situation lui semble très claire. Qu'un redoublement pourrait tout à fait m'être bénéfique. Qu'on a le droit de connaître les motivations du corps professoral.

Écoutons un peu ce qu'ils disent, alors.

Il plie sa feuille pour nous empêcher de lire.

« La note finale est arrondie vers le haut... En classe, il n'a presque jamais montré de curiosité ou d'intérêt pour la matière... Il a peu travaillé à la maison... Pendant la deuxième moitié du semestre, il a eu l'air d'être encore plus en difficulté... Il ne s'est même pas présenté au dernier contrôle et il n'a pas apporté de justificatif. »

Il s'arrête, lève les yeux et demande :

« Je continue ? »

Ma mère tourne autour du pot, sans savoir quoi faire. Alors je prends les devants :

« Le prof de gym, il dit quoi ? »

Il me corrige en détachant lentement chaque syllabe :

« Le pro-fe-sseur. »

Puis il accélère la lecture.

« La qualité de son travail est en dents de scie... Il n'est pas toujours très collaboratif... Il est trop renfermé... Je continue ? »

J'acquiesce.

« En classe, il n'a jamais ouvert la bouche... Je trouve très grave qu'il ne soit jamais venu aux leçons de rattrapage... Je m'oppose fermement à ce qu'il passe dans la classe supérieure... Douze enseignants sur treize ! »

S'il essaie de nous dissuader de faire recours, c'est parce qu'il ne veut pas convoquer le conseil de classe en plein mois d'août.

C'est leur problème. Je convaincs ma mère de le faire.

Je ne vois que le lit, la lumière jaune et opaque de la chambre, ses grimaces de déception. C'est tard dans la nuit, il doit être entre deux et quatre heures du matin. J'ai pris une chambre dans une auberge de jeunesse. Je viens de lui ouvrir la porte. Je suis venu pour passer du temps avec elle quelques jours. Elle, c'est pour améliorer son allemand qu'elle est là.

Elle se déshabille, s'allonge à mes côtés, commence à me caresser.

Je répète avec l'espoir qu'elle abandonne :

« Je suis crevé. »

Rien à faire, elle insiste. Elle me dit qu'elle a mis son réveil exprès, qu'elle s'est farci le trajet à pied, qu'elle doit retourner chez sa famille d'accueil très tôt le lendemain matin pour le petit déjeuner, qu'elle risque de se faire pincer.

Je ne cède pas. Je n'ai pas envie. Je préférerais me reposer. Et encore mieux seul. J'ai pris une chambre avec un lit simple trop étroit pour deux. Je me tourne de l'autre côté et je ferme les yeux. Elle me dit d'un ton alarmé :

« Je ne te plais plus ? »

Je fais semblant de dormir.

C'est une fin d'après-midi, on est assis sur le divan. La télé est allumée. Sur la table basse, il y a une bouteille de coca, trois verres et des biscuits. Ma copine aussi a redoublé. Le mari de ma mère lui demande si elle compte refaire son année.

« Je vais aller dans un lycée privé. Comme ça, je perds pas une année. »

Il la regarde en hochant la tête. Il trouve que c'est une bonne idée. Puis il lui demande en frottant son index contre son pouce :

« Ça coûte cher ? »

La clé tourne dans la serrure. C'est ma mère, avec les courses. Elle dit salut en passant le seuil de la porte et laisse tomber les sacs par terre. Elle nous fixe. Je vois son ventre, de plus en plus gros.

Ma copine, incrédule, me donne une petite tape sur la cuisse. Elle me regarde de travers, l'air de dire : mais qu'est-ce que t'attends ? Pourquoi tu ne l'aides pas ?

Je n'ai pas envie. Je reste planté là, sans rien dire.

Elle se tourne vers le mari de ma mère. Il étend ses jambes sur le divan et dit en souriant :

« C'est son job à elle. »

L'entraîneur m'accueille avec une poignée de main. Il veut savoir pourquoi je me présente aussi tard dans la saison.

Cette année encore, j'ai manqué une bonne partie de la préparation sportive. Pendant les premières semaines, on travaille dur, on court, souvent sans le ballon. Et ça m'ennuie. Je préfère participer à des tournois de tennis. Alors je réapparais seulement quand les matchs reprennent. Pour éviter de passer les deux prochains mois sur le banc de touche, je lui mens :

« J'étais en vacances au Maroc. »

Il dit que j'aurais dû prévenir. Il a raison. Je m'excuse, tout en me dépêchant d'ajouter un autre mensonge. Je me suis entraîné seul, presque tous les soirs, jogging, pompes, abdos.

Il me félicite, même s'il n'y croit pas une seconde.

Je sais qu'elle a parfaitement raison. Aujourd'hui encore, elle me le répète : si c'est comme ça, on ferait mieux de tout arrêter, ça n'a pas de sens

de faire s'éterniser cette relation. Je ne m'intéresse pas assez à elle, on ne partage pas assez de choses, je ne l'aime pas assez.

Je l'écoute en jouant avec le cordon du téléphone, cloîtré dans ma chambre. Je la contredis, point par point, je lui mens, je déforme les faits, je riposte :

« C'est quand même pas entièrement ma faute ? »

En réalité, je ne fais rien pour raccommoder notre relation. Au contraire, il m'arrive souvent d'inventer des excuses pour ne pas la voir, de ne pas répondre à ses appels. Ces derniers temps, je préfère sortir avec mes amis ou regarder la télé. Elle a raison. Ça fait un moment que je veux la quitter. Hier encore, j'y ai pensé. Mais je remets toujours ça à plus tard, j'attends.

Qu'est-ce qui me retient ? La peur d'être seul ? De renoncer au sexe ?

Pour finir, je lui dis d'accord c'est terminé, et je raccroche.

Je m'allonge sur mon lit. Je vois le drapeau de Che Guevara. J'entends le mari de ma mère se plaindre dans un italien appliqué. C'est lui qui paie la facture de téléphone.

Les volets repeints, le portail métallique, la nouvelle boîte aux lettres. Ils ont même remplacé le grillage. J'entends encore le grincement de celui d'avant, tout rouillé et déglingué.

Près de l'entrée, sous la fenêtre de la salle de bains, un chien boit dans une gamelle. Je n'aime pas les chiens. S'il aboie, je m'en vais. Les chiens enragés me font peur. Il pourrait attirer l'attention des propriétaires. Je ne veux pas les rencontrer, pas aujourd'hui. Je ne suis là que pour regarder, pour chercher les différences.

Ils étendent le linge dans la cour. L'Elvezia le mettait toujours sur le balcon.

Le chien s'étire, il s'approche de moi. Il a l'air plutôt inoffensif, il passe son museau à travers la grille pour me renifler.

Je reviendrai.

Je jette un coup d'œil autour pour vérifier si c'est bien à moi que s'adresse ce type. Je ne le connais pas, enfin, je n'en ai pas l'impression. Je ne comprends pas ce qu'il dit, il parle à voix basse, en mangeant ses mots. Je traverse la route pour mieux l'entendre. Avant que j'arrive à sa hauteur, il me lance avec un grand sourire :

« L'è scia ! »

C'est à moi qu'il parle ? Il n'a plus beaucoup de dents et il louche. Jamais vu ce type. Sa chemise à carreaux, son pantalon en velours. Il ne doit pas vivre par ici. Un filet de sueur coule le long de ses tempes.

J'attends qu'il termine sa phrase. Mais il répète qu'elle arrive, l'è scia, en secouant la tête. Il pose une main sur mon épaule et ajoute sur un ton plein de reproches :

« Fais pas l'con. »

Il est bourré.

Il m'explique que c'est la neige, c'est la neige qui arrive.

Mais le ciel est clair, le temps est doux.

Il est bourré, et sans doute un peu fou.

Il me parle de neige et de moteurs, de sangliers et de montagnes. De temps à autre, il interrompt son récit pour se plaindre.

Le bar est fermé.

Il frappe contre la vitre et réclame qu'on lui ouvre, Gesummaria !

« Tutta sola verso un cielo nero nero s'incamminò... »

Je n'attrape pas une seule note. J'étais pourtant sûr d'être capable de chanter la chanson de De Gregori sans trop de peine.

« E con le mani amore, per le mani ti prenderò... »

Je suis debout devant l'écran, je chante moins fort en espérant que personne ne m'entend. Je me retourne un instant pour demander à mes amis de chanter avec moi. Mais ils ricanent, ils se trompent exprès dans les paroles, ils me pincent les fesses. Ils font tout pour me déconcentrer.

On s'est installés autour d'une table ronde, sur une banquette circulaire en tissu gris. Chopes de bière, verres à shot. Tequila boum boum. La petite tranche de citron. Les paquets de cigarettes et les briquets.

Je ne suis pas ivre. Je vois le bleu remplir les lettres blanches des paroles projetées sur l'écran.

« E senza ali e senza rete voleremo via... »

Ici, il n'y a pas assez de place pour quatre personnes. Il faudra déménager, encore une fois.

Je regarde la télé dans ma chambre. Assis sur mon lit, le dos contre le mur.

Une bouche de plus à nourrir, de nouvelles privations, d'autres humiliations. Ça va mal finir. Ils seraient capables de me demander de chercher un petit boulot pour participer aux dépenses du foyer. Même pas en rêve ! Il faut que j'étudie, que je m'entraîne, et j'aimerais aussi pouvoir m'amuser un peu. S'ils croient que je vais me mettre à travailler, ils se fourrent le doigt dans l'œil. Après tout, c'est leur problème ! Qu'ils se débrouillent sans moi !

Quand j'étais petit, je voulais un petit frère. Mais maintenant, c'est trop tard.

Ma mère est à la salle de bains – j’entends l’eau qui coule. Son mari est sorti boire des coups en ville avec ses collègues.

Ma sœur pleure. L’idée de me lever pour m’occuper d’elle ne m’effleure même pas.

La sonnerie retentit : cinq minutes de pause entre les deux heures d’italien sur Machiavel. J’ai écouté attentivement, même si je n’ai pas pris de notes. Je n’ai même pas de feuilles pour écrire. Sur ma table, il n’y a que le manuel ouvert – les marges décorées au stylo. Pendant le cours, le prof m’a fait quelques signes : il a mimé le geste d’écrire en remuant sa main en l’air devant son visage. Je lui ai répondu par un sourire. C’est un bon prof, je trouve.

Voilà qu’il se lève et traverse la salle pour se laver les mains. Il se dirige vers le lavabo, en frappant ses paumes sur les poches arrière de son jean – ça fait un nuage de poudre blanche qui s’envole. J’extrais le CD du groupe Articolo 31 de mon sac à dos et je m’approche de lui.

Il me regarde avec curiosité. Il finit de se sécher les mains. D’habitude, on parle plutôt de foot pendant les pauses. Je sors le livret du boîtier, je l’ouvre à la bonne page et lui demande s’il peut m’expliquer les paroles. Il me sourit et lit le titre de l’album, *La messa dei sospiri*. Il hoche la tête.

Je pose l’index sur la phrase qui me pose problème. Je l’ai relue plusieurs fois sans rien comprendre. Il dit :

« C’est ça que tu ne comprends pas ? »

Il tend son majeur en fermant le poing.

Je me fige. Est-ce qu’il me fait un doigt, là ? Mon prof me fait un doigt d’honneur ? Je regarde mieux la page... Ah, c’est donc ça ! Je remarque enfin le majeur tendu du leader du groupe en filigrane sous le texte.

Je me suis réveillé. Je ne sais pas si c’est à cause de cette envie pressante d’uriner ou si c’est pour interrompre cette longue nuit pleine de fantômes. Je suis couché sur le côté gauche, les draps emmêlés entre mes jambes.

Je plisse les yeux pour lire ma montre. Il est tard.

J’essaie de me souvenir de quoi j’ai rêvé, de qui. Peine perdue, je n’ai qu’une sensation vaguement désagréable.

Je vais vite à la salle de bains. Je soulève la lunette. Mes pieds bien parallèles. L’urine commence à couler. Couleur jaune paille.

Je contemple le filet jaune qui sépare l’eau de la céramique.

Les dernières petites gouttes salissent le bord de la cuvette. Je saisis mon pénis pour le remuer un peu. Puis je déchire deux feuilles de papier toilette : la première pour essuyer le bout de mon gland, l’autre pour nettoyer la cuvette.

En tirant la chasse, je me rends compte que mes pieds ne sont plus

parallèles. Je les réaligne.

En arabe, le pipi c'est boula.

J'apprends vite, même si j'ai renoncé à suivre des cours avec un moniteur : à cause du prix des leçons, mais aussi parce que je préfère conduire avec ma mère. Elle est assise à côté de moi. Aujourd'hui, on prend l'autoroute. Je vois le coffre gris de la Fiat Panda. Un coup d'œil dans le rétroviseur et dans l'angle mort. À l'arrière dans le siège bébé, ma sœur s'agite, elle fait du bruit. Je mets le clignotant à gauche. J'entends le tic-tac, le grondement du moteur. J'entends les Articolo 31.

Quand J-Ax se met à rapper : « *Voglio una lurida, sì !* », ma mère baisse immédiatement le volume. Elle demande d'un air dégoûté :

« Mais c'est quoi cette musique ? Change tout de suite de disque !

— Tu préfères les Litfiba ? »

Elle ne répond pas. Elle me rappelle à l'ordre :

« La limite, c'est cent vingt. »

Je feuillette la *Gazzetta dello Sport* pour consulter les performances de mes joueurs. Je prends des notes sur un papier, je fais quelques calculs. Et en même temps, je l'observe. Sur la table devant moi, une brioche fourrée au Nutella et un cappuccino.

Avec Peruzzi et Ferrara, je suis sûr de marquer des points.

La manière qu'elle a de bouger et de parler aux clients : elle est détendue et agréable, elle a l'air à l'aise. D'ailleurs, ce n'est pas complètement nouveau pour elle. Il paraît qu'elle a déjà travaillé dans une boîte de nuit. C'est ce qu'on m'a dit.

J'aurais dû acheter toute la défense de la Juventus...

Elle me présente :

« Lui, c'est mon fils. »

Avec Toverieri, j'ai fait une bonne affaire. Batistuta coûtait trop cher...

Des types lui demandent mon âge, ils prétendent qu'on pourrait être frère et sœur, ils lui font des compliments.

Au Fantasy football, les milieux défensifs ne servent vraiment à rien.

Quand elle verse de la bière, ils reluquent dans son décolleté. Et quand elle se retourne pour faire un café, ils regardent ses fesses.

Je lui dis qu'il faut qu'elle se dépêche, sinon on n'arrivera pas à l'heure. Au-delà de quinze minutes de retard, le directeur du tournoi peut déclarer qu'il y a forfait.

Je suis debout près de l'entrée, mon parapluie dans une main, mon sac sur l'épaule. Je la regarde se préparer en toute hâte – ses allées et venues de la

salle de bains à sa chambre. Je lui répète une dernière fois :

« Dépêche-toi ! »

Je lui reproche de ne pas s'être levée plus tôt. Je perds patience.

Elle me pose de nouveau la question :

« Tu es sûr que tu joues ce matin ? »

Je lui explique encore une fois qu'un match de tennis en indoor ne peut pas être annulé à cause du mauvais temps.

Elle est enfin prête. Elle pose le siège bébé près de moi, enfile son manteau et saisit son sac à main. Ma sœur dort.

Il neige encore : des flocons poudreux et collants. La rue n'a pas été dégagée. Elle est immaculée, blanche et douce. On marche lentement, en prenant garde à chaque pas. J'essaie de les protéger sous le parapluie.

On arrive à la voiture. Pendant que ma mère installe le siège bébé et que le moteur chauffe, moi je nettoie le pare-brise.

La Panda patine, glisse, dérape. Elle n'a même pas mis les pneus neige.

Elle conduit avec prudence – première, deuxième, troisième – et inquiétude, parce qu'elle a peur de faire un accident. Alors que moi, j'ai surtout peur de ne pas arriver à temps.

On me laisse quand même jouer, malgré un retard qui dépasse largement les quinze minutes de tolérance.

Maintenant, je la vois entrer. Je suis en train de perdre – bon sang ! Je me plains de l'éclairage, de la surface trop glissante, de ma poisse.

Je la vois allaiter.

En indiquant le plat au centre de la table avec sa fourchette, sa mère me demande :

« Tu ne veux pas une tranche de jambon ? »

Mon ami intervient. Sur un ton plein de reproches, il lui explique que je ne mange pas de porc. Elle est mortifiée, il aurait quand même pu lui rappeler. Son père prend la parole. Il tient à me rassurer sur la qualité du jambon, vraiment délicieux, à s'en lécher les babines, il l'a acheté chez son boucher, l'essayer c'est l'adopter, ça n'a rien à voir avec la charcuterie des supermarchés.

La gêne augmente. Je ne veux pas en manger ni même y goûter. Je lui dis que je n'en ai pas envie.

Mon ami lui explique que c'est une question de religion, pas de supermarché. Alors son père me demande si je suis musulman. Je lui réponds que oui. Il cherche à creuser, il veut savoir pour quelle étrange raison les musulmans ne mangent pas de porc. Je lui dis que c'est écrit dans le Coran.

Il laisse tomber quelques tranches de saucisson dans son assiette, en disant :

« Vous savez pas ce que vous ratez... »

Et avec sa fourchette suspendue en l'air, il ajoute :

« Mais le cordon bleu, ça, tu en manges ? »

Je secoue la tête.

Il n'arrive pas à s'en remettre. Il est incapable de s'imaginer un monde sans cordon bleu. Sa mère s'enquiert avec une pointe d'inquiétude dans la voix :

« Et les pâtes à la carbonara ? Il y a des lardons dedans, mais tu peux les mettre de côté. »

Je voudrais lui faire plaisir et dévorer mon assiette de carbonara avec appétit. Mais je n'y arrive pas. Je dois lui dire encore une fois non, avec les yeux, avec tout mon visage, avec mes mains. Elle s'excuse et court à la cuisine pour voir s'il y a quelque chose de halal dans son frigo.

En arabe, le porc c'est halouf.

Un rayon de lumière passe sous la porte. La télé est muette.

Ma mère lit. Elle a décidé qu'il était temps pour elle de mettre la mosquée au centre de ses préoccupations et de s'intéresser plus sérieusement à ce Allah qui donne un commencement à toute chose, qui pardonne les péchés et apaise toutes les peines. Chaque moment de libre, elle le passe à étudier le Coran, en le confrontant à la Bible. Les textes sacrés la rassurent non seulement sur la vérité professée par Mahomet, mais aussi sur la supériorité de l'islam. Les autres religions sont incomplètes et trompeuses. Elle est convaincue qu'elle doit renforcer sa vie spirituelle.

Je la retrouve au salon.

Sur un ton presque autoritaire, elle me dit que je devrais commencer à faire le ramadan, je ne suis plus un gamin. Je lui demande avec ironie :

« Le Rabadan, tu veux dire ? »

Mais oui, bien sûr, le carnaval tessinois – musique assourdissante, danse, couleurs criardes, une beuverie qui dure jusqu'au bout de la nuit. Pas d'inquiétude ! On s'y amuse toujours beaucoup.

Son air interdit, étonné, suspicieux.

Je vérifie mes deux réservations. Ici, mon nom européen. Et là, mon nom arabe. J'ai contourné le règlement pour m'assurer une place avant tout le monde. C'est un jeudi après-midi.

La secrétaire m'appelle et s'approche de moi.

Qu'est-ce qui se passe ? Elle s'est rendu compte de mon stratagème ?

Je ne peux plus participer aux entraînements de l'équipe. Carrément ? Je ne comprends pas. Je la regarde avec surprise et perplexité.

J'apprends que ça fait longtemps que ma mère ne paie plus ni la cotisation du club ni les entraînements. La secrétaire est désolée, mais ils ont déjà été assez tolérants. J'essaie de me justifier, notre famille traverse une période difficile. Elle dit qu'elle comprend, mais elle me fait remarquer que j'ai aussi participé à plusieurs tournois, et si on a assez d'argent pour payer les frais d'inscription...

Je pourrais clarifier la situation, me défendre, lui expliquer que je paie les tournois de ma poche, que ce sont mes oncles et tantes qui me donnent l'argent. Mais la honte me rend muet.

Dès qu'elle s'en va, j'efface mon nom arabe du panneau d'affichage.

Toujours au milieu du deuxième rang, avec l'excitation que chaque étudiant connaît. J'ai choisi pour sujet la fugacité du temps.

Le prof a un petit sourire crispé, il humecte le bout de son doigt et passe en revue la pile de copies. En avant et en arrière, au hasard.

« Ah, le voilà. »

Toute la classe a les yeux rivés sur la copie qu'il tient. Je reconnais tout de suite mon écriture. L'adrénaline monte.

Quelqu'un veut savoir qui est l'auteur de cette composition. Le prof brandit la copie dans ma direction. Maintenant, je suis sûr de moi. Tout le monde me regarde. Je perçois à la fois de la stupeur et de la satisfaction, peut-être une pointe de jalousie.

Il est debout près du bureau. Sur la gauche, je vois le tableau noir. Sur la droite, le lavabo. Il demande :

« Ça ne t'embête pas si je la lis à la classe ? Ou tu préférerais le faire

toi ? »

Non, non, qu'il la lise lui !

Mon texte commence par une description d'un stade bondé. Dans les gradins, le public agite des drapeaux colorés.

« Les athlètes se préparent, ils réchauffent leurs muscles avec des étirements, des petits sauts et des ébauches de sprint... »

Le prof module sa voix comme quand il nous récite des vers de Pétrarque. Son emphase transparaît sur les traits de son visage. Il sait comment capter l'attention du public pour émouvoir. À l'écouter, on dirait que j'ai écrit le nouveau chef-d'œuvre de la littérature italienne.

Peut-être que j'aurai la meilleure note ?

« Au coup de pistolet, le temps éclate, puis se dilate. Les supporters s'enflamment. Sa marge d'avance est aussitôt considérable... »

Je regarde autour de moi : même mes camarades ont l'air d'apprécier. Je ne vois ni les adversaires ni l'issue de la course, je ne vois pas non plus ma note – tout ça s'est perdu dans le brouillard du temps. Mais j'entends encore les applaudissements.

Le mari de ma mère me fait un clin d'œil. Il voudrait que je descende au garage pour admirer sa nouvelle voiture. Il a passé sa tête dans l'embrasure de la porte de ma chambre, le reste de son corps est encore dans le couloir.

Je suis en train d'étudier et je n'en ai rien à faire de sa Toyota – deux raisons plus que suffisantes pour ne pas sortir de mon lit. En plus, ça m'agace qu'il ait emprunté de l'argent pour l'acheter. À quoi bon vendre la BMW ? Ils viennent tout juste de rétablir la ligne téléphonique, le tiroir du meuble du salon déborde de rappels de factures impayées et ma mère doit demander de l'aide à ses sœurs dès la troisième semaine du mois déjà. Il est éboueur. Un peu de bon sens ! Il ne pouvait pas se contenter de la Panda ? Et il continue à dilapider tout son argent dans des vêtements de marque ! Il insiste, avec un grand sourire :

« Allez, viens ! »

Comme je sais qu'il ne me laissera pas tranquille, je me résous à le suivre.

Il s'assied derrière le volant, met en marche le moteur et me fait signe de m'asseoir. Il appuie sur l'accélérateur, tourne quelques boutons, enclenche le lave-glace. Il continue à répéter :

« Elle te plaît ? Elle est belle, hein ? »

J'acquiesce, je dis que oui, elle est vraiment belle, mais mon ton est aussi sec et monotone que le désert.

Une serviette mouillée pend de chaque côté de mon cou. Je ne porte rien d'autre qu'une paire de savates. Je suis assis sur le banc des vestiaires. Les

carreaux sont détrempés et maculés de terre verte. J'ai jeté mon sac dans un coin. La lumière d'un coucher de soleil de fin d'été passe par les deux fenêtres basculantes.

Mes mains sur les tempes. Je rumine en me repassant les coups que j'aurais dû mieux gérer. Trop de balles courtes, de doubles fautes, mon impatience lors des interminables échanges de fond de court. Pourquoi je n'ai pas réussi à rester concentré au début du deuxième set ? C'est pourtant un match que j'avais sous contrôle et il m'a filé entre les mains en un clin d'œil. Ça arrive trop souvent.

Mes coudes sur les genoux. J'ai perdu contre un mioche. Quelle honte ! En plus, je lui ai volé un point.

Ça ne m'amuse pas. Ça ne doit plus arriver.

Dans la poubelle, ma raquette pliée en deux.

J'y vais seul, avec la voiture de mon oncle. L'habitable est imprégné de fumée. Je baisse la vitre pour changer l'air. L'arbre magique est décoloré, ça doit faire longtemps qu'il ne diffuse plus de parfum. Le cendrier déborde. J'ai branché mon Discman à la prise de l'allume-cigares. J'écoute un album de Jovanotti. Les chansons *Serenata rap* et *Penso positivo*.

« Perché son vivo, perché son vivo... »

J'ai préféré prendre la voiture. Pour pouvoir draguer des filles et décider à quelle heure je rentre.

Cette année, la fête du Nouvel An a lieu dans une salle de sport. Je ne danse pas. Soit je me promène, soit j'observe. Je sirote ma bière en regardant les filles.

Je n'ai pas l'audace de mon ami qui est capable de s'approcher de l'une d'entre elles pour lui demander :

« Hé, tu sucés ? »

Je n'ai pas non plus le charme de mon oncle, ses muscles et son savoir-faire.

Je suis plus timide et empoté, parfois même un peu maladroit. Mais je ne me laisse pas abattre. Je rassemble tout mon courage.

Je la fixe. Elle détourne le regard.

Je vois une fille qui va au même lycée que moi. Elle me plaît. Ce soir-là encore plus. Ses cheveux blonds, son décolleté. Elle porte une longue robe rouge. Des bas résille. Malheureusement, son copain est là aussi.

Je lui dis salut. Elle m'ignore.

Je trinque à la nouvelle année. Je m’amuse.

J’essaie de m’approcher d’elle. Elle s’éloigne.

Ma mère entre pour ranger le linge repassé dans mon armoire. Je suis allongé sur le ventre, un manuel de philosophie ouvert sur mon oreiller. Elle me demande ce que je lis. Je n’ai pas envie d’en parler, elle me dérange. Je me contente de lui dire que j’étudie en vue du prochain contrôle sur le siècle des Lumières.

Elle s’approche, elle guigne par-dessus mon épaule. Elle veut savoir si mes profs nous parlent de l’islam. Je suis surpris qu’elle s’intéresse au programme scolaire, je la regarde et lui réponds que oui, bien sûr, je me souviens qu’on en a parlé, mais plutôt pendant le cours d’histoire, pas celui de philosophie. Sur le ton de la provocation, et avec un regard entendu, elle lance :

« Je me demande ce qu’ils peuvent bien vous raconter... »

Il me reste encore quelques vagues notions – Mahomet, l’hégire, la Kaaba, les guerres, et cette histoire que les chrétiens les ont écrasés, puis chassés. Elle dit en agitant son index :

« Il y a un tas de choses que tu devrais apprendre. » Ça y est, elle va retenter le coup, c’est sûr. Je retourne à ma lecture, en choisissant une ligne au hasard sur la page. Je fais semblant de souligner une phrase.

« Pourquoi on ne ferait pas une demi-heure par jour ? Un petit peu chaque jour, hein ? »

C’est hors de question. Si elle pense que je vais passer mes soirées à apprendre l’arabe et les origines de l’islam... Je lui réponds qu’au lycée, il y a déjà pas mal de travail, je n’ai pas une minute à perdre, il faut qu’elle me laisse tranquille.

Son mari m’ordonne de le suivre immédiatement. Il a l’air inquiet. Je le comprends à son ton péremptoire, à son expression courroucée.

Je me lève, je traverse le couloir à sa suite.

Sur le seuil, deux agents de police. Je crois savoir pourquoi ils sont là. Ils me posent des questions sur la nuit dernière, ils me demandent si c’était bien moi au volant de la Panda, ils veulent l’identité du passager, la reconstitution exacte des faits.

Un frisson de chaleur me parcourt. Je suis complice, et donc coupable. Je tergiverse, je ne sais pas comment leur répondre, s’il faut dire la vérité ou mentir. Le mari de ma mère me presse :

« C’est toi qui as fait ça ? »

J’opte pour un entre-deux, c’est bien moi qui conduisais, mais je n’ai rien

à voir avec cette histoire d'extincteur volé. Les agents disent qu'ils ont des enregistrements vidéo sur lesquels tout est très clair. Ils peuvent me montrer le film à la centrale, si je préfère.

Je dis que ce n'est pas nécessaire, et j'avoue tout.

Le mari de ma mère est fâché. On pourrait croire qu'il est le père d'un voyou. La voiture est inscrite à son nom. Il ne me gronde pas, ce n'est pas son rôle. Il veut juste savoir où on a caché l'extincteur.

Ma mère me fait lire la liste que lui a donnée l'imam. Elle me tend un bout de papier froissé :

« Regarde ça. »

Je la suis à la cuisine pour voir ce qu'elle fait. Elle vient de découvrir que les additifs E100, E102, E103, E110, et d'autres encore, contiennent du porc.

Je lui demande depuis combien de temps elle va à la mosquée. Elle ignore ma question et commence à dresser la liste des aliments qui doivent immédiatement disparaître de notre alimentation. J'exprime mon mécontentement :

« Tu comptes faire comment au supermarché ? Tu vas perdre ton temps à lire les étiquettes ? »

Elle m'interrompt, déjà échauffée, pour dire d'une voix plus ferme :

« Maintenant que je sais, c'est hors de question qu'on mange ça. »

Fini les délices Findus, les croquettes de pommes de terre congelées, le pain de certains supermarchés, les produits sans étiquettes.

J'accepte leur proposition : mon oncle et ma tante m'aideront à acheter ma première voiture. Je rembourserai ma dette quand j'aurai un salaire. Je passe quelques jours chez eux.

Ce soir : Zürcher Geschnetzelt, un émincé à la zurichoise. Trop bon !

Je suis content. Chez elle, on me traite toujours avec beaucoup d'égards. Elle est attentionnée et généreuse. Elle me prépare toutes sortes de plats, en mélangeant parfois les cuisines maghrébine, italienne et suisse. Lui m'emmène faire des tours en ville. On parle surtout de sport et de travail. Il pense que je devrais étudier l'informatique ou le droit. Il est sympa, mais aussi très radin. Quand il va au bar, il conserve toujours le petit chocolat qu'on lui sert avec le café – pour l'offrir aux invités. Il ne colle la vignette d'autoroute qu'à moitié, pour pouvoir la réutiliser quand il prend son autre voiture. Quand il doit négocier des prix, ça finit toujours en prise de bec.

On a repéré une Golf – elle est d'occasion, mais en bon état. C'est lui qui se charge de la transaction. J'y assiste à l'écart : il fait des grimaces de dégoût, l'examine sous toutes ses coutures, discute le prix, propose des marchandages absurdes, inimaginables, exagérés, jusqu'à ce que le vendeur, à bout de nerfs,

finisse par lâcher l'affaire.

« Tout le monde pense au suicide au moins une fois dans sa vie. »

Le prof le dit comme si c'était une évidence. Il sourit, immobile devant le tableau noir. Tous les regards sont braqués sur lui. Une fille fait le signe de croix. Il a interrompu son cours sur les *Lettres de Jacopo Ortis* pour nous parler du suicide. On était en train de lire une lettre politique et patriotique, un truc à mourir d'ennui, comme Jacopo.

Il n'arrive pas à briser la glace. Personne ne lève la main pour participer à la discussion. Même si c'est clair que ça nous fait tous réfléchir.

Pendant la pause, on en parle entre nous dans la cour. Beaucoup se moquent de lui : ils disent que c'est un type paumé, dépressif, que c'est un malade pessimiste. Moi, je pense qu'il a raison.

J'écoute attentivement et je prends des notes au premier rang. À ma droite, une télévision et un tableau sur lequel est écrit « Méthode GAG » – global, analytique, global. Au milieu de la salle, le formateur nous parle des capacités de coordination – orientation, réaction, différenciation, rythme, équilibre. Il nous explique les choses clairement, nous montre des vidéos d'une école de foot néerlandaise, nous raconte des anecdotes de matchs ou d'entraîneurs célèbres qu'il a vus à l'œuvre.

Certains concepts, je les connais déjà, grâce aux revues spécialisées que m'achète mon oncle. Il dit que les enfants doivent s'amuser. Pour la tactique, ça peut attendre. Il faut surtout qu'ils jouent.

Un air frais et une lumière blanche pénètrent par les fenêtres entrouvertes. La salle est pleine. J'ai hâte d'entrer sur le terrain pour conduire l'échauffement, d'assumer le rôle d'entraîneur et de diriger une équipe.

Un grand fracas de verre qui se brise – je me réveille. Le vent souffle et fait siffler les stores. Dans l'obscurité, j'aperçois la petite lumière orange de la télé. J'attends, jusqu'à ce que mes yeux distinguent d'autres formes : le drapeau accroché au mur, le plafonnier, les meubles.

Une envie de sucre. J'enfile mes savates et je traverse ma chambre. Je ne suis pas fatigué. J'entends le ronronnement du minibar. Je prends une bouteille, une boisson orange aux saveurs exotiques. Je bois avec avidité.

En arabe, le sucre c'est soukkar, presque comme en italien, zucchero.

La vitre arrière brisée. Je m'approche. Les quatre places devant notre immeuble étaient toutes libres. La carrosserie cabossée. Mais pourquoi j'ai choisi la deuxième ? Je m'en veux. D'habitude, je me gare toujours sur la

troisième place. La tuile est tombée du toit. Des éclats de verre dans l'habitable et sur le goudron. Mes jurons. L'essuie-glace déformé.

La grenouille en peluche a même été projetée audehors. Je la secoue et la jette sur le siège passager.

On n'a pas les moyens de réparer la vitre. Alors j'utilise des sacs-poubelles. Je les fixe à la carrosserie avec du ruban adhésif. En espérant qu'il ne pleuvra pas.

Je feuillette un livre de Hermann Hesse – une petite anthologie sur l'amour contenant des récits brefs, des textes poétiques et des aphorismes. Il y en a beaucoup que je ne comprends pas, même en les relisant. Il s'en dégage un élan spirituel qui m'est étranger. Je trace tout de même une croix à côté de ceux que je trouve intéressants.

Certains vers m'enchantent.

Je me suis enfermé dans ma chambre, étendu sur mon lit, le livre ouvert dans une main. Je ne veux pas risquer d'abîmer le dos. La lumière jaune du plafonnier est trop forte.

De temps à autre, je jette un coup d'œil à mes posters – Anna Nicole Smith et Sabrina Salerno.

Je copie une phrase :

« Il avait aimé et par là s'était trouvé lui-même. Mais la plupart n'aiment que pour se perdre. »

Je me gare devant l'entrée de l'immeuble. Sur la gauche, un revendeur de deux-roues et de vélos. Sur la droite, un antiquaire et plus loin, une station-service. C'est un mercredi après-midi. Le ciel est limpide, mais pas complètement dégagé.

Je descends, je sonne à l'interphone et j'attends. Une femme se penche à la fenêtre du premier étage. Ça doit être leur mère. Elle lâche un bonjour un peu crispé, elle retient une mèche de cheveux qui tombe devant ses yeux. Elle jette un coup d'œil à l'intérieur.

« Ils sont presque prêts. »

Puis elle se tourne encore pour crier quelque chose – en calabrais. Je ne comprends pas. Elle a l'air agacée. Peut-être qu'ils jouent avec ses nerfs. Elle disparaît en continuant à crier. L'un d'entre eux lui répond sur le même ton.

C'est le plus grand qui arrive en premier. Coupe au bol, t-shirt, shorts et chaussures de gym. C'est notre attaquant de pointe. Infatigable, vif, hargneux dans les tacles, il a de très bonnes bases, il est habile dans la conduite du ballon et dans les dribbles. Je peux le mettre à différents postes. Mais lui, il

préfère être en attaque.

Il me salue avec un sourire radieux, son frère va arriver. Il attend près de la portière ouverte. La place du passager, c'est la sienne.

Et voilà l'autre. Il a un an de moins. Il est un peu maigrichon, mais lui aussi sait se faire remarquer. Il se bat comme un lion, il attaque ses adversaires aux chevilles, il est déjà bien dégourdi. S'il améliore sa technique, il pourrait même devenir encore plus fort que son frère.

Il me tape dans la main. Lui aussi arbore un grand sourire. Il s'excuse pour son retard, jette son sac sur la banquette arrière et grimpe dans la voiture.

On peut enfin partir. Je m'installe au volant. J'entends de nouveau crier à l'étage :

« Si leur père vient les chercher, tu les lui laisses pas, d'accord ? »

Hein ?

Je me penche par la vitre pour la voir.

Elle répète que je ne dois absolument pas les laisser partir avec leur père. Mais pourquoi ? Il est dangereux ? Je n'ose pas demander.

Ma mère ouvre la porte et franchit le seuil de ma chambre, en agitant cinq billets d'un air satisfait. Elle peut enfin me donner l'argent dont j'avais besoin. Quel soulagement ! J'ai eu peur de devoir renoncer au voyage, d'être obligé de raconter que ma famille ne pouvait pas se permettre cette dépense. J'imagine qu'elle a dû les recevoir de sa sœur. Peu importe. Elle fait quelques pas dans ma direction et elle s'exclame, en écartant les bras :

« T'as vu ? »

Elle est convaincue que c'est la preuve qu'Allah a exaucé ses prières. Je ne peux pas l'écouter sans rien dire. Je me redresse, je m'assieds sur le bord de mon lit et lui demande :

« Qui te les a donnés ? »

— Ça n'a pas d'importance. La seule chose qui compte, c'est qu'on a fini par les avoir. »

Sur ce point, on est d'accord. Je n'ai aucune envie de discuter. Je glisse les billets dans mon portefeuille.

Elle s'apprête à sortir, mais elle se ravise. Elle me demande si j'ai vérifié la date de validité de mon passeport. Je lui réponds que non.

Il n'est plus valable.

Elle me demande d'un air inquiet :

« T'es sûr ? »

Pourquoi s'inquiéter ? Au fond, il suffit de passer à l'ambassade à Berne, non ?

Elle m'explique qu'il faut d'abord demander une carte d'identité marocaine.

Alors demandons-la !

Elle semble encore plus inquiète :

« Non, pas à Berne... C'est à Strasbourg qu'il faut aller. »

Où ça ? Et comment je vais faire pour me rendre en France sans pièce d'identité valable ?

Elle se creuse la tête, le regard vers le plafond.

Eh bien, clandestinement, inch Allah !

Ce soir encore, on se prend une belle biture. La totale, pendant quatre jours. Un demi-litre de bière pragoise coûte l'équivalent de cinquante centimes suisses. Le rêve !

Une fois sortis du bar, on rejoint la place Venceslas, recouverte de neige : un spectacle féérique. Impossible de résister à la tentation d'une bataille de boules de neige. On fait des équipes, on se court après, on s'attaque par derrière. Les moins lucides sont aussi ceux qui subissent le plus.

Les passants font des détours pour nous éviter.

Quelqu'un vomit son goulasch.

Je m'élance, je cours, j'accélère, j'écarte les bras, je souris, je plonge et je glisse sur la neige. Je continue à glisser... Je glisse comme un gosse, sur un sacpoubelle, dans la pente près de l'église. Il y a aussi un bob rouge. Je regarde autour de moi... Je la vois. Elle m'aveugle.

Mais tout à coup, je suis pris de nostalgie. Je suis triste et abattu. Pourquoi est-ce que j'ai bu ? Si je pouvais, je rentrerais tout de suite en Suisse. À la maison.

« Son Excellence, le marquis de la Hinojosa, ordonne que quiconque portera les cheveux de telle longueur qu'ils lui couvrent le front jusqu'aux cils exclusivement... »

Pendant que le prof lit, je repense aux paroles de ma mère. Tu n'es pas une fille... Tu es mieux avec les cheveux courts... Les policiers marocains n'ont aucune tolérance... Ils pourraient carrément t'empêcher d'entrer dans le pays, tu sais.

« Et de même, il ordonne aux barbiers, à peine de cent écus, ou de trois coups d'estrapade, à recevoir en public... »

Ils pourraient même te les couper eux-mêmes à la douane... Sans faire de manières... Tu n'as pas idée de quoi ils sont capables.

« ... qu'ils ne laissent à pas un de ceux qu'ils coiffent aucune sorte desdites tresses, houppes, boucles, ni cheveux plus longs que l'ordinaire, tant sur le front que sur les côtés ou derrière les oreilles... »

Je n'écoute plus, j'imagine la scène. Moi qui arrive au poste de contrôle,

insouciant, joyeux, un Marocain content de rentrer au pays. Ma longue crinière bouclée dissimulée sous un chapeau. Le policier qui sourit, qui me demande mon passeport. Il dit quelque chose en arabe que je ne comprends pas. J'acquiesce en souriant. Il me dévisage. Il enfle une main dans sa poche. Les lames des ciseaux qui brillent.

Mais le problème, au fond, n'en est pas vraiment un : il me suffit de ne pas y aller.

Il me faut de l'espace et de la lumière. Aujourd'hui, j'étudie au salon. Comme d'habitude, le mari de ma mère a laissé là une partie de sa garde-robe : des pantalons et des t-shirts sur la table à manger, des chemises sur le dossier des chaises, des chaussures éparpillées sur le plancher.

J'ai besoin de la table, alors je mets certaines de ses affaires sur le divan, avec soin, en prenant garde de ne pas les froisser. Il est de sortie et ne devrait pas revenir avant l'heure du dîner. Je remettrai tout en place plus tard, en recomposant son désordre. Autrement, il risquerait de s'énerver, d'aller râler auprès de ma mère qui viendrait ensuite se plaindre.

Je prends tout le matériel nécessaire au salon, je m'installe sur la chaise en face de la fenêtre. Dehors, je ne vois que les façades des immeubles. À l'intérieur, la nappe grise qui se froisse quand je déplace quelque chose, la brique de thé froid au citron, le verre, les feuilles quadrillées, les deux anthologies de littérature italienne. Parmi tous les examens, c'est le seul pour lequel je révise avec plaisir. Je lis, je relis, même les notes de bas de page et les fiches d'analyse. Je souligne, je résume, je gribouille des schémas. J'aime surtout Jacopone da Todi et Leopardi. J'apprends tout de même par cœur un des sonnets de Foscolo.

« Peut-être parce que de la fatale paix tu es l'image... »

Un à zéro.

Cette année, nous n'avons peur de rien. Les plus maigrichons ont grandi, leur démarche a changé, ils shootent mieux et tiennent le coup dans les uncontre-un. Le gardien peut toucher la barre transversale sans sauter. Les défenseurs ne se laissent plus dribbler aussi facilement. Ils se battent avec force et détermination. Et puis, il y a elle, elle lutte et joue des coudes. Elle ne recule devant rien. Elle est très agile. Dès que la voie est libre, elle jette la balle devant ses pieds et allonge la foulée, impossible de la rattraper.

Deux à zéro.

Pendant les corners, les adversaires n'osent pas la marquer.

Trois à zéro.

On dispute un match de préparation. On joue à domicile. C'est un après-midi d'été. Le gazon est brûlé. Sur la droite, le talus en friche qui monte

derrière le but. Sur la gauche, les voitures, les vestiaires et la buvette. Devant moi, encore du vert, le public qui nous regarde et le cimetière.

Je marche le long de la ligne de touche, je donne des ordres, je corrige, j'encourage. Ils m'obéissent, ils sont appliqués.

Quatre à zéro.

J'entends les applaudissements, les commentaires, les encouragements des parents qui assistent au match sur le bord du terrain, les cris des gamins derrière moi qui trépignent à l'idée d'entrer dans le match.

J'appelle les remplaçants. Il faut tous les faire jouer.

Cette année, on écrase toutes les équipes du championnat.

Je lui explique qu'on est inscrits à la faculté des lettres, qu'on cherche un logement, que je téléphone de la Suisse italienne.

Sa voix est serviable et douce. Il dit que la Suisse est un très beau pays, bien propre, en ordre. Il s'y rend souvent avec sa femme. Ça lui fait plaisir. Les sciences humaines sont fondamentales...

Il parle beaucoup et dans un italien élégant, fluide. Je l'interromps seulement avec quelques oui, bien sûr.

Il m'explique où se trouve l'appartement, me suggère l'itinéraire le plus court, il est très aimable.

On fixe un rendez-vous pour la signature du contrat. Je raccroche et raconte tout à mon ami. On est soulagés :

« Le cul qu'on a eu... Et du premier coup, en plus ! »

Le reste de l'histoire se brouille. Je me souviens de son ton irrité, fâché, grossier. Hors de question qu'il loue son appartement à un Marocain et un Calabrais.

Malgré l'heure tardive, il y a de la lumière à la cuisine. Je ferme la porte à clé derrière moi et avant d'aller me coucher, je passe voir ma mère. Elle interrompt sa lecture pour me demander où j'étais passé. Je lui réponds froidement :

« Rien, j'ai juste fait un tour. »

Sur la table, il n'y a ni Coran ni Bible, mais des photocopiés en vue de l'examen qu'elle prépare pour devenir aide-soignante. Elle a décidé de changer de travail.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle allume une cigarette. En feuilletant l'une des brochures, je lui suggère :

« Tu devrais souligner les notions importantes, ça te permettra de les mémoriser. »

Elle ne dit rien. Elle crache une bouffée de fumée.

« Prends un crayon.

— Je n'ai plus l'habitude... »

Je réfléchis, je fais le calcul, j'hésite à lui demander son parcours scolaire. Est-ce qu'elle a même terminé l'école obligatoire ?

Mais je renonce. Je suis fatigué, un peu ivre aussi. Je vais dans ma chambre.

La porte s'ouvre, enfin. Une femme pose sa main sur mon épaule et me lance un inutile « Avance ! ». Je lui jette un regard noir et je vérifie qu'elle n'a pas sali ma veste.

Un fonctionnaire en uniforme apparaît. Il assiste à la scène, avant de dire :

« Reculez calmement. Ne poussez pas. »

Dans la cohue, j'entends des gens qui se plaignent en français, d'autres qui agitent leurs papiers en l'air.

Le fonctionnaire répète : reculez calmement, ne poussez pas. Il retourne dans son bureau. Pas même un bonjour, pas même un sourire.

J'en ai au moins pour une demi-heure.

Je fais passer le temps en examinant les gens autour de moi, presque tous arabes. Est-ce qu'il est marocain, comme moi, le type là-bas ? Est-ce qu'il va aussi à l'université ?

Je le regarde attentivement, je le dévisage.

Maintenant, il feuillette son passeport qui semble en tout point identique au mien. Mais j'ai l'impression qu'il n'est pas comme moi. Je ne saurais pas dire pourquoi. Je le sens.

Il bâille.

Ah, voilà. Les Marocains qui peuvent se permettre d'aller à l'université ne se baladent pas avec une bouche édentée.

Je m'approche du guichet. Je pose mon dossier sur le comptoir et je salue le fonctionnaire. Il a l'air de mauvaise humeur, lui aussi.

Il me demande quelque chose d'une voix sourde, couverte par celle de son collègue à un mètre de lui. Ce dernier se déchaîne contre une femme noire qui ne comprend pas un mot d'italien. Alors le type en face de moi parle plus fort :

« Par-li i-ta-lia-no ? »

L'autre le regarde de travers et lui fait signe de baisser d'un ton. Il l'ignore. Je lui réponds que oui et j'ajoute que je suis inscrit à la faculté des lettres, spécialité littérature italienne.

« Ton lieu de domicile ?

— En Suisse. Mais j’aurais besoin d’un permis de séjour parce que je suis de nationalité marocaine.

— Tu n’as pas de passeport suisse ? »

Il a l’air surpris. Son tutoiement m’agace.

Je secoue la tête.

Il veut savoir pourquoi, inquisiteur, suspicieux.

Je ne sais pas quoi répondre.

« Euh, je ne l’ai jamais demandé... Histoire d’échapper au service militaire. »

Je lui souris, persuadé de m’assurer sa complicité.

Sans succès.

Il glisse un formulaire sous la vitre du guichet, il dresse la liste de tous les documents qu’il faudra joindre à mon dossier. Ensuite, il fait de grands gestes, je dois laisser la place à d’autres Arabes.

Une odeur qui me file la nausée. Le premier réflexe serait de refermer immédiatement la porte. Je respire seulement par la bouche. Comme chaque lundi, le frigo est bien rempli, grâce aux produits calabrais que mon ami rapporte de chez ses parents.

Un instant suffit pour identifier les coupables : les chapelets de saucisses, juste à côté de la provola. Agacé, je déplace le fromage dans le bac à légumes, même si j’ai déjà décidé que je n’y toucherai pas non plus. Je reste là, immobile, à les observer. Je repense alors à cette époque où je dévorais sans problèmes les Landjäger et les sandwichs au salami que me préparait l’Elvezia pour les sorties scolaires.

Ça me dérange, ça me soulève le cœur.

Comment est-ce possible ?

Je vois le visage dégoûté de ma mère qui m’explique pourquoi le porc est un animal immonde. La façon dont elle tord la bouche. Le cordon bleu dans sa version islamique, sans jambon, que l’Elvezia s’ingéniait à cuisiner. Cordon-bleu et frites. L’odeur de la viande de porc. Je referme le frigo sans prendre la brique de lait.

Finalement, je mange une pitta ’nchiusa calabraise.

Je reste dans ma chambre pour lire, allongé sur mon lit, jusqu’à l’heure du dîner. J’espère que c’est eux qui cuisineront, moi j’en suis incapable. Je proposerai de faire la vaisselle.

Le premier chapitre des *Indifférents* capte tout de suite mon attention : l’entrée en scène de Carla, l’œil de Leo, le déclin moral...

Dehors, il fait déjà nuit. Je dois allumer ma lampe de chevet. Au salon, ils chantent des chansons de Ligabue. Quelqu’un gratte une guitare. Je voudrais

pouvoir m'isoler, j'ai de la peine à rester concentré. J'entends *Piccola stella senza cielo*, je me mets à chanter un ou deux couplets à voix basse, je lis quelques lignes, je réfléchis, je n'arrête pas de changer de position.

Est-ce que je suis un sale petit bourgeois ?

Je m'arrête pour méditer, le roman de Moravia posé sur les genoux, l'index glissé entre les pages du livre, le regard perdu au plafond.

Peut-être que je suis en train de me transformer en Michele Ardengo. Je pense à ma vie, je m'examine. Mais ma mère ne ressemble pas du tout à Mariagrazia. Madame Ardengo ne s'abaisserait jamais à travailler, encore moins dans un hospice. Impossible de l'imaginer donner la becquée à des petits vieux atteints d'Alzheimer.

La silhouette de mon ami obscurcit le verre dépoli.

Il pose le livre à côté de moi – ouvert, mais en prenant garde de ne pas abîmer le dos. Je lui dis d'entrer.

Sa tête surgit dans l'entrebâillement de la porte. Il me demande si je veux une part de gâteau. Je lui réponds que oui, pourquoi pas après le repas, pour le dessert.

Il est sur le point de s'en aller, mais il se ravise. Il veut ajouter quelque chose. Il me dit en souriant que je dois faire attention à ne pas trop étudier. Je lui rends son sourire :

« Ah, j'étudie pas, là... Je lis.

— Alors ne lis pas trop ! »

Le roman de Moravia me plaît, même si ce pistolet déchargé... Bof.

Il paraît que c'est un professeur très aimable et disponible. En avant, courage. Je pousse la porte.

Des vieux meubles, des livres et de la paperasse partout. Je lui dis bonjour et je me présente. Il m'observe par-dessus les verres de ses lunettes.

Je m'approche de lui, à un mètre environ de son bureau. Je lui explique que je suis inscrit en lettres, que j'ai été au lycée en Suisse, en filière économique, et que je n'ai jamais fait de latin. Je lui pose enfin la question fatidique : est-ce que l'examen de latin est vraiment obligatoire ?

Il me dit qu'il comprend, en ôtant ses lunettes.

J'attends. J'évite de le fixer dans les yeux pendant qu'il réfléchit, une branche de ses lunettes dans la bouche.

« Vous venez d'où ? »

Je lui réponds que je suis marocain, de Casablanca. Il dépose ses lunettes dans leur étui.

« Vous parlez arabe, donc ? »

Je lui réponds en feignant le regret :

« Non, malheureusement, je ne l'ai pas appris. »

Il trouve ça vraiment dommage, il veut savoir où je suis né.

« En Suisse. »

S'ensuit une autre pause réflexive.

Finalement, il croise les bras. Il est désolé, mais il ne peut pas m'aider. L'examen de latin est l'un des rares auxquels on ne peut pas déroger. Il est persuadé que je finirai par trouver cette langue passionnante, c'est une très bonne gymnastique pour le cerveau, et si j'ai déjà appris l'allemand...

Je l'écoute, sans être encore complètement certain qu'il n'y ait aucune échappatoire. Au fond, on est en Italie, non ?

« Vous n'aurez pas le choix... Volens nolens. »

Je le regarde, interdit.

« Bon gré mal gré. C'est une locution adverbiale latine. »

Hein ?

Ce matin encore, enfoui dans mon coupe-vent, je traverse le brouillard, coiffé d'un bonnet qui laisse mes oreilles dégagées.

Au milieu de la cour, un vendeur ambulant m'approche. Il me sourit et me tend la main.

« Salut, mon frère ! »

Trop noir le dos de cette main, trop de contraste avec le blanc de la paume.

J'ai une sensation irrationnelle de saleté et de danger. Je veux éviter tout contact. Gagné par la xénophobie. Au moins j'éprouve de la honte. Alors je m'efforce de lui serrer la main, sans parvenir à réprimer mon dégoût. Je lui dis que je n'ai besoin de rien, je le remercie, je lui souris avec une amabilité feinte.

Je m'éloigne à petits pas rapides, pour lui faire comprendre que je suis pressé. Le cours de philologie romane va commencer, je n'ai pas une minute à perdre. Je l'entends encore qui m'appelle :

« Frère, arrête-toi deux secondes ! Regarde ça. »

J'ignore ses sollicitations, je ne me retourne même pas. Je n'achèterai rien. Je ne veux pas de ses horribles bracelets. L'idée m'effleure de lui offrir mille lires, juste pour me débarrasser de lui. Mais j'y renonce immédiatement, parce que je n'ai pas de monnaie sur moi.

On n'est pas des frères. Lui doit être sénégalais ou camerounais. On n'est pas le même genre de bougnouls. T'es aveugle ou quoi ? Tu crois vraiment pouvoir me convaincre d'acheter ta camelote avec ta petite rhétorique à deux balles ?

J'accélère le pas jusqu'à la salle de cours. Avant d'entrer, je regarde s'il

ne m'a pas suivi. Je le vois qui se dirige vers un petit groupe d'étudiants amassés autour d'un vélo. Je suis soulagé.

Tout à coup, je me sens bête, un sale petit bourgeois.

Je l'observe depuis le balcon de l'amphi, les coudes appuyés sur la balustrade, la tête entre mes mains. Le professeur porte un complet gris clair. Une chemise blanche.

Il parle de substrat étrusque, d'isoglosses, de métaphonie. Sur son bureau, une pile de petites fiches parfaitement alignées sur lesquelles sont inscrites des notes qu'il consulte de temps à autre.

Il parle de conservation de la valeur vélaire devant les palatales.

Je n'arrive pas à suivre. Trop de mots et de concepts que je ne connais pas. Cette matière m'ennuie.

Il parle du roumain.

Je feuillette les cinq cents pages à potasser pour l'examen. Je lis quelques phrases par-ci par-là. Comment je vais bien pouvoir faire pour m'en sortir ?

Je suis le seul étudiant qui ne prend pas de notes.

Il parle de l'arabe.

En secondaire, je lui plaisais. On ne s'est plus revus depuis. J'espère qu'elle restera jusqu'à la fin. Pour qu'on puisse échanger quelques mots.

J'arbitre et je coache le petit match de fin d'entraînement. Un soleil tiède brille haut dans le ciel. Je viens tout juste de remarquer la présence de la sœur de notre nouveau gardien au bord du terrain.

C'est elle que j'avais choisie, ce jour-là, sans trop réfléchir. Une de ses amies voulait savoir qui je préférais – plutôt elle ou elle ? –, en les pointant du doigt l'une après l'autre. Mais il ne s'était rien passé.

Je la regarde. Elle est encore plus belle qu'avant. Son maquillage souligne les traits de son visage, ses yeux surtout, ses magnifiques yeux verts.

Les garçons prétendent qu'il y a hors-jeu. Je crie joyeusement :

« Non, y a rien ! »

Je siffle la fin du match et je les envoie à la douche. Elle est encore là. Elle passe la main dans ses cheveux. Elle me sourit.

Ses mots apparaissent sur l'écran de mon premier téléphone portable au moins trois fois par jour. Je les attends, je les désire, même quand je suis à la bibliothèque pour étudier.

Je jette sans arrêt des petits coups d'œil pour être sûr de ne pas rater ses appels.

Quand l'écran s'allume, j'attrape mon téléphone et je sors de la bibliothèque en courant. Mes sandales résonnent sur les carreaux du couloir.

Je m'éclaircis la voix. Je me mets à l'ombre d'un arbre, où le soleil ne tape pas.

Elle me dit qu'elle m'aime.

Je descends de la voiture, je traverse le parking et me dirige vers les vestiaires. Un petit groupe de joueurs attend devant l'entrée. Je m'approche, je me présente, on échange quelques mots. Je m'informe sur le fonctionnement de l'équipe, inquiet à l'idée de devoir passer les prochains dimanches sur le banc de touche à me tourner les pouces.

« Vous êtes nombreux ? »

Le plus âgé, qui semble être aussi le capitaine, me répond :

« C'est déjà bien quand on arrive à être onze. »

Parfait.

Je leur explique que j'ai arrêté de jouer il y a quelques années. Que j'aimerais m'y remettre, en reprenant d'abord les entraînements et les matchs amicaux. L'un d'entre eux, probablement soucieux que je lui vole sa place, me demande :

« Tu joues quoi, toi ?

— Ailier gauche. »

Je réalise que j'ai intérêt à viser la polyvalence, alors j'ajoute :

« J'aime bien aussi être en attaque ou derrière les avant-centres. »

Ils veulent savoir dans quelles équipes j'ai joué, histoire de comprendre tout de suite s'ils ont affaire à un phénomène ou à un boulet.

Quand elle se met à me parler de son ex, le doute m'assaille. D'un coup. Même si elle tente de me rassurer. Ses petits mots pleins de miel ont un arrière-goût amer. Je la sens toute proche, cette présence fraternelle et ennemie. Les mises en garde de sa mère sont inutiles. Elle a tout compris depuis longtemps.

Mais c'est ce besoin irrésistible et incontrôlable qui l'emporte.

Je tombe amoureux.

Je me perds.

On fixe le plafond noir dans la pénombre de sa chambre. Ses parents sont à la montagne pour le weekend. C'est elle qui m'a demandé de rester pour la nuit.

On a cuisiné ensemble, mangé à la lueur des bougies. Quelques câlins sur le canapé. Ses magnifiques yeux verts.

Elle se raidit. Je la sens s'éloigner.

« Je ne peux pas. Je pense encore à lui. »

Un Tunisien.

Pour le rejoindre, elle devrait passer par là.

Je m'assieds sur la dernière marche. La fin d'après-midi d'un triste et pénible vendredi.

Je monte la garde à l'arrêt du funiculaire qui mène à la gare. J'attends qu'elle apparaisse sous les arcades. J'attends ses yeux verts.

Je ne sais pas ce que je lui dirai. Tout ce que je sais, c'est que je veux la voir, lui parler, la convaincre de ne pas me quitter. Même si elle m'a trompé. Même si elle m'a utilisé. Je veux la retenir, l'empêcher de partir.

Je termine ma bière. J'écrase la canette avec mon talon et je shoote dedans.

J'en ouvre une autre. Ce soir, je me bourre la gueule. Ça fait depuis le lycée que je ne me suis pas mis dans un tel état. Allez, encore une...

Mes amis débarquent. Ils me disent, allez, viens. Ils m'emmènent.

Je prends place et lui tends mon relevé de notes. La professeure le tourne dans tous les sens, elle cherche la page où est inscrit mon nom. Elle aussi, elle veut savoir d'où je viens. Je lui réponds avec un grand sourire :

« Je suis marocain. »

Maintenant, je connais ce petit préambule par cœur. Ça aide à détendre l'atmosphère, même si je soupçonne qu'ils se disent, oh, regarde ça, un petit bougnoul qui étudie la littérature italienne, c'est merveilleux.

Elle s'exclame, comme illuminée :

« Ah, bien, bien ! »

Et elle se met à me parler de ses voyages. Elle a été plusieurs fois au Maroc, son dernier séjour remonte à quelques mois. Elle a visité les villes impériales, le désert et Casablanca – qu'elle a moins aimée. Elle évoque le charme de Marrakech, la mosquée de la Kasbah et la Koutoubia.

Je me demande ce que peut bien être la Koutoubia, pas la moindre idée. J'attends avec impatience que cette petite introduction se termine.

« Et les tombeaux saadiens, vous les avez vus ? »

Quoi ?

Elle attend une réponse. Je ne sais pas quoi dire, alors je mens :

« Oui, ma mère m'a emmené les voir. »

J'hésite quelques secondes. J'ajoute que j'étais petit. J'en ai un souvenir très vague. Je ne me souviens que de la place.

« Je vois, je vois. Vous feriez bien d'y retourner alors. »

Son regard se perd dans le vide, en quête d'une question pour commencer l'examen. Je me repasse les dates que j'ai en tête – la nuit des Longs Couteaux en trente-quatre, la baie des Cochons en soixantedeux, l'opération

Husky en quarante-trois.

Mais elle veut commencer par les deux crises marocaines – au nom de la solidarité entre les peuples.

Sur le chemin du retour, je m'arrête pour dîner chez ma tante. J'accepte ses invitations avec plaisir. Elle cuisine bien. Elle n'essaie pas de me convertir. Elle ne me demande pas sans cesse quand je compte me mettre à apprendre l'arabe. Elle ne m'assaille pas de questions inutiles. Elle reste là, tranquille, allongée sur le divan, à presser sur les touches de la télécommande, à siroter de la bière, à fumer des Marlboro. Elle me demande comment ça va à l'université et avec le sport.

Aujourd'hui, son mari est là, lui aussi, alors que d'habitude il se terre dans leur chambre pour faire les mots croisés de la *Settimana Enigmistica* ou pour regarder ses émissions préférées sur l'autre télé.

Ils se disputent à cause d'un type de la Lega qui s'en prend aux étrangers sur la chaîne suisse. Elle dit en pointant vers l'écran sa canette de Feldschlösschen :

« Mais t'entends les conneries qu'il raconte, cet abruti ? »

Lui, il rétorque, en se grattant le ventre :

« En attendant, s'il serait pas là, les Ritals, ils nous auraient volé tout le boulot ! »

Et moi, je rigole.

Dans mon assiette, de la salade de pommes de terre aux oignons, des poivrons rouges au four et des merguez – légèrement piquantes.

Sa voix est douce, mais ferme :

« Viens avec moi ! »

Je la vois qui me prend le bras et me tire vers la sortie. Un sourire de chipie. Ses longs cheveux blonds. Ses boucles qui tombent en cascade sur ses épaules. Sa robe claire jusqu'aux genoux. Je la trouve jolie.

C'est une fête près de la rivière. On s'amuse bien. J'aime sa spontanéité. Le ciel est déjà sombre. À l'extérieur de la salle, une esplanade éclairée par des réverbères. Les moustiques qui bourdonnent et qui piquent. On s'éloigne, on tourne à l'angle, en se tenant par la main, en longeant la façade. Elle me dit :

« Ici, c'est parfait. »

On s'embrasse.

Un plan très long sur la ville au coucher du soleil, puis un long zoom sur les abords du stade. On voit quelques retardataires qui courent pour ne pas rater le coup d'envoi. On entre.

C'est le moment de l'hymne national : les visages durs et concentrés.

Travelling au premier plan, trop rapide. Transportés par les notes de la fanfare, ils chantent des mots que je ne comprends pas.

Je les regarde, je les observe attentivement : leurs cheveux, leur front, leurs yeux, leurs dents, leur peau brune. Moi, je chantonne la mélodie à voix basse, comme un instrument désaccordé, je m'approche de l'écran. L'émotion me gagne, je suis entraîné par une musique secrète qui palpite en moi, assourdissante.

Alach ? Pourquoi ?

Quelques secondes sur les tribunes colorées de rouge, les supporters complices, les drapeaux brandis ou portés sur les épaules. Je vois un enfant fou de joie, l'étoile noire à cinq pointes dessinée sur le front. Dans leurs regards, dans leurs sauts, un sentiment d'appartenance, l'espoir d'une victoire. Le plan s'élargit de nouveau sur des filles exaltées qui tiennent une banderole sur laquelle est imprimé le portrait du capitaine marocain. Sur d'autres étendards rouges, des gribouillages indéchiffrables. Long travelling qui suit la ola maghrébine.

Un supporter écossais apparaît : blanc comme lait, le visage maculé de taches de rousseur, un sourire imbécile.

Il est moche, khaayb !

Les commentaires ignorants, eurocentrés et intolérables du présentateur télé suisse. Quand il prend l'air surpris et qu'il dit : « C'est vraiment surprenant de voir comment l'équipe africaine domine le terrain ! », ça me met hors de moi.

J'explique à ma mère pourquoi ça ne sert à rien qu'on gagne. Le Maroc est déjà éliminé. Elle ne comprend pas.

Les ressorts du lit grincent. Je garde mes bras le long du corps, je me laisse aller.

Ses seins pendent, se balancent, rebondissent.

Je vois sa bouche entrouverte qui murmure :

« Attends... Attends-moi. »

Je voudrais la sentir jouir. Mais je n'y arrive pas, je sens à peine son souffle. Elle est trop concentrée sur son propre corps. Je lui dis :

« Ralentis. »

Sa sueur goutte sur mon torse. Toujours plus abondante. La mienne mouille les draps. Un été torride, étouffant. Dehors, la ville immobile et déserte.

« Arrête-toi. »

Elle freine le mouvement, jette ses cheveux en arrière et regarde au loin. Les rais de lumière qui passent à travers les stores. J'arrive à résister.

Quand elle écrase et pousse en avant son bassin, ça me fait un peu mal.
Elle veut que je lui parle. Elle me regarde, cette fois-ci, droit dans les yeux :

« Dis-moi quelque chose. »

Je ne trouve pas les mots.

Elle insiste.

Est-ce qu'un simple je t'aime suffira ?

Elle ne s'en contente pas. Elle attend autre chose : je ne comprends pas si elle veut des mots d'acteur porno ou d'amoureux transi.

Je cours le long du sentier, sous une pluie battante, des coups de tonnerre dans le ciel.

Je suis un abruti. Ce soir, j'aurais dû sauter l'entraînement, m'enfermer dans ma chambre pour lire un bon roman. Quel con.

Je dois me concentrer sur mes appuis, éviter les flaques, les trous, les cailloux, faire attention à ne pas glisser et tomber dans le talus.

Qu'est-ce qui m'a pris ?

En montée, j'avance péniblement et je perds le reste du groupe. Les muscles de mes jambes ne sont pas assez forts. Je n'ai pas envie de résister. Je pense aux exercices qui m'attendent après cette première partie de cardio. Je ne veux pas faire d'efforts, et encore moins obéir aux ordres d'un entraîneur qui ne sait pas doser la charge de travail et ne me met pas en valeur. Son foot amateur, ça ne me convient pas. Il serait capable d'aligner onze milieux de terrain. Il pourrait au moins me faire confiance pour les coups de pied arrêtés.

« Ça suffit ! »

Je ralentis.

« Ce n'est pas l'entraîneur qu'il me faut. »

Comme une gamine pourrie gâtée et insolente. Sa moue renfrognée. Sa petite voix.

Je lui demande encore une fois, gentiment, s'il te plaît. Elle fait quelques pas en arrière, les mains croisées dans le dos. Elle s'appuie contre le buffet. Elle essaie de me faire perdre patience, elle veut me voir sortir de mes gonds, me faire perdre le contrôle. Elle porte des sabots. Je vois ses genoux découverts, sa robe couleur crème avec un imprimé, peut-être des fleurs.

Elle me tire la langue. Sur la gauche, quelques livres de Moravia alignés sur une étagère, sûrement *Agostino* et *Nouvelles romaines*.

Je m'approche en feignant d'être calme. Je ne hausserai pas la voix. Ce stupide jeu de gosses, ça ne peut plus durer. Finissons-en, de toute façon c'est déjà fini. Je ne l'aime pas. Le chat assiste à la scène, en boule sur le canapé.

Je passe mon bras derrière son dos. Je ne veux pas la forcer, je ne veux pas

lui faire mal. Elle commence à m'embrasser. D'abord sur la bouche, puis tout autour. Je résiste faiblement. Je tourne la tête sur le côté.

« Quitte-moi pas... »

Elle m'implore d'une petite voix faussement désespérée. Je me détache, je la regarde. Des larmes de crocodile. Impossible de s'émouvoir.

« Donne-moi ces putains de clés. »

Les seules fois où je n'entre pas à neuf heures tapantes, c'est quand le bibliothécaire est en retard. Comme aujourd'hui, par exemple. Mais qu'il se dépêche !

Sans ralentir le pas, je jette un coup d'œil aux livres exposés en vitrine. Je traverse la salle de lecture jusqu'à la dernière rangée de tables.

J'observe le parc, les couleurs de l'automne, les montagnes, le lac. Je détends un peu mon esprit avant de me plonger dans mon travail. Juste quelques secondes.

J'ai déjà décidé que je ferai trois pauses : quinze minutes en milieu de matinée, une heure et demie à midi, et enfin quinze minutes dans l'après-midi. Je serai inflexible, précis. Même si mes amis devaient débarquer et me proposer de sortir. Il suffit simplement de dire non.

Je révise pour l'histoire de l'art – les monstres de Goya, les inquiétudes de Hopper.

Penser au prochain entraînement et lever la tête quand des talons résonnent dans le couloir, voilà les deux seules distractions que je m'octroie.

Il me fixe en souriant, appuyé contre le mur. Lui aussi tient une chope de bière. Son sweat clair, sa bedaine proéminente, sa main gauche dans la poche de son jean, son visage bronzé.

Peut-être qu'on se connaît. J'essaie de me souvenir de lui, sans le dévisager. Je regarde ailleurs : par-dessus les têtes, vers les immeubles alentour, vers la scène, en l'air, dans mon verre.

Un gars du foot ?

Des noms et des visages me passent par la tête, des adversaires ou des coéquipiers, je remonte loin en arrière.

Un entraîneur ?

Je jette un autre coup d'œil. Il n'a pas lâché l'affaire. Il lève sa chope comme pour faire tchin-tchin.

J'accepte son invitation. De près, ce sera plus facile de le reconnaître. Je m'approche, le bras levé pour ne pas renverser ma bière, en prenant garde aux cigarettes allumées et aux verres dangereusement pleins. Dès que j'arrive à sa hauteur, il me lance :

« J'ai encore ton robot ! »

Mais de quoi il parle ?

Ça y est ! J'ai compris. Je le vois mieux maintenant. L'inflexion de sa voix est restée la même. C'est un camarade de classe de l'école primaire. À l'époque, on était proches. Je lui demande, curieux :

« Quel robot ? »

Il me raconte qu'à la fin de l'année, quand on était en primaire, j'avais apporté à l'école un sac rempli de jouets pour tous nos camarades de classe.

« Tu t'en souviens ? »

Je secoue la tête, mais je suis fier de mon geste.

Je dévie la discussion sur mon souvenir le plus vif : une fête d'anniversaire chez lui... La piscine dans son jardin... L'eau tiédie par la pluie... Les sauts et les plongeoins... Les éclairs dans le ciel... Sa mère qui nous crie de rentrer.

« Tu te rappelles ? »

— Bien sûr que oui ! »

Et il ajoute une foule de détails.

Il est toujours aussi sympa. Dommage qu'on se soit perdus de vue.

On se dit au revoir avec tendresse. Je continue ma soirée seul en ville. Je regarde passer les femmes. Je repasse dans ma tête certaines notions en vue de mon prochain examen.

Je fais la liste des robots : Mazinger Z, Goldorak, Jeeg, Gundam, Yatter-Wan...

Elle fait irruption dans ma chambre. On a sonné à l'interphone, ma sœur a besoin des clés pour ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble.

Je lui réponds qu'elle devrait frapper avant d'entrer, je me lève et lui tends mon trousseau, en lui indiquant la bonne clé. J'adopte un ton pédagogique.

« Tu vois ? Elle a un bord rouge. C'est facile, tu peux pas te tromper. »

Elle revient. J'entends son pas lourd. Elle entre encore sans frapper.

« Ça ouvre pas... »

Elle pleurniche.

« Ça ouvre pas, ça ouvre pas ! »

Elle trépigne de colère.

Ma mère est sortie de la salle de bains, elle assiste à la scène depuis le couloir. J'essaie d'encourager ma sœur, en lui montrant de nouveau la bonne clé, celle qui lui permettra d'ouvrir la porte.

Elle éclate en sanglots.

Ma mère perd patience et crie :

« Tu pourrais descendre toi pour ouvrir, non ? »

Elle s'approche de nous, arrache les clés des mains de ma sœur et claquer la porte de ma chambre avec rage. Je me mets à crier à mon tour :

« C'est juste parce qu'elle tournait la clé dans le mauvais sens ! »

Tout a été restauré et repeint. Le portail est étincelant. Difficile d'imaginer qu'on ose tirer un ballon dessus. Les stores aussi sont neufs. Comment c'est possible que le propriétaire m'ait laissé jouer là ? Shooter ma balle contre la porte de son garage, abîmer ses stores et briser ses vitres ? Je ne vois pas la fourgonnette cabossée.

Le bar est fermé, le bureau de poste aussi.

Je descends la route pavée. L'odeur de mousse, quelques chats sauvages, une porte entrouverte.

Un enfant pédale à l'endroit où la route s'élargit, devant la salle communale. Il dessine des boucles en filant à toute vitesse. Je ne le connais pas. Il n'était pas encore né quand j'ai déménagé en ville. Il m'aperçoit, freine brusquement et me dit bonjour. Un ciao de village que je n'avais plus entendu depuis des années.

Je lui rends son salut.

Là-bas, ce jour-là, je suis devenu un étranger. Définitivement.

La poignée du portail est rouillée, je me souviens, il faut pousser fort. Je m'aide avec un coup d'épaule, j'entre, je monte les marches. Je me fige. Mes pas s'arrêtent sur les dalles de l'allée. J'hésite. Je ne suis plus très sûr de vouloir le faire. Ma gorge se noue. Pendant un instant, je revois le feu qui engloutit le cercueil. J'entends l'orgue. Je suis là, debout, au premier rang.

Où peut bien être sa tombe ? À côté de celle de son mari ? Je n'étais pas là lors de la mise en terre. Je regarde autour de moi. Je ne la trouve pas. J'examine les pierres tombales et les croix, l'une après l'autre, de tout près, pour mieux voir les portraits, lire les noms et les dates. J'ai connu beaucoup de ces personnes.

Elle n'est pas de ce côté-là.

Je tombe sur ses yeux sombres en grimpant les marches qui relient le cimetière au parvis de l'église. Je la vois qui me sourit dans sa niche funéraire, la tête un peu penchée sur le côté, le front lisse, les veines saillantes de son cou. Je me souviens de ce chemisier.

La date de sa mort est dissimulée derrière un bouquet de fleurs.

Je n'ose pas m'approcher.

J'essaie de penser à elle en dialecte.

Le professeur écarte mon relevé de notes, pousse légèrement l'atlas pour l'aligner avec le bord de la table, réajuste ses lunettes.

« Et donc vous n'êtes pas suisse. »

Son air renfrogné. Il semble de mauvaise humeur. Je secoue la tête, un peu inquiet. Lui aussi veut savoir si je parle arabe. Tout en essayant de conserver une expression cordiale, je lui réponds que non, je ne l'ai pas appris. Il me regarde, un peu déçu, il dit que c'est vraiment dommage.

Un autre encore.

Après quelques secondes de silence, il ajoute :

« Vos parents... »

Je ne veux pas en parler. Sa curiosité m'irrite, mais je dois quand même lui répondre poliment.

« Oui, tous les deux. »

Il lève les sourcils plus haut que la monture de ses lunettes.

Quelque chose ne va pas ?

Je souris. Comme ce n'est pas à moi de parler, j'essaie de me concentrer sur la matière que je vais devoir recracher dans un instant. Le chapitre sur la géographie des langues, je le connais bien, celui sur les villes des pays en développement aussi.

Il remet en place ses lunettes – même si elles avaient déjà l'air droites.

« Mais vous parlez allemand. »

J'acquiesce, en m'efforçant de contenir ma nervosité.

« Bien, bien. »

L'échange de cordialités est terminé. Il baisse les yeux sur le planisphère et me demande ce qu'est une échelle d'un pour cinq millions.

Sérieusement ?

On se dirige vers la salle pour écouter son plan stratégique. Les chaises sont déjà disposées en deux rangées, devant la table de l'entraîneur et le chevalet sur lequel sont accrochées des feuilles blanches.

Il prend un feutre noir indélébile. Il ne sourit pas. Ce match, on doit absolument le gagner.

Il a étudié nos adversaires, il esquisse leur schéma tactique, le quatre-cinq-un, il nous parle des caractéristiques physiques et techniques des meilleurs joueurs, mais aussi de la manière dont ils s'organisent sur les coups de pied arrêtés, surtout les corners.

Je suis plus tendu qu'à l'ordinaire. Il faut dire que j'ignore encore si je serai déployé dès la première minute. Je reviens d'une blessure à la cheville. J'ai travaillé dur pour être là.

Je me sens bien, je me sens prêt. Je l'écoute attentivement, je le suis du regard. Il a décidé qu'on se placera en miroir. Il veut créer une certaine

densité au milieu du terrain. Mes chances d'être titulaire s'effondrent. Mon rôle d'attaquant de pointe n'arrange rien. L'entraîneur a toujours préféré mettre des latéraux défensifs sur les côtés. Je peux seulement espérer être employé comme milieu offensif. Et pour ce poste, la concurrence est rude. Tant pis pour moi.

Les vestiaires sont vétustes, sombres et étroits. Bons à démolir. On manque de place, à tel point que certains d'entre nous doivent se changer dans les douches, pendant que les autres attendent dehors.

Une odeur diffuse de Fortalis.

L'entraîneur annonce les numéros de maillot des onze joueurs qui commenceront le match. Je n'entends pas mon nom. Tout compte fait, c'est un choix compréhensible. Je pourrais être plus utile en cours de partie, quand nos adversaires seront fatigués.

Je porte des shorts et des chaussettes blanches, des chaussures avec des crampons vissés – le terrain est gras. Je suis torse nu. Je m'approche du sac des maillots.

Je demande mon numéro à l'entraîneur. Il lève les yeux au ciel et porte une main à son front.

Pourquoi ?

« Aujourd'hui, tu ne joues pas. »

« Salam aleykoun ! »

Tous en chœur. Sur la table du petit déjeuner dressé pour leur premier jour de ramadan : khobz, œufs durs, msemmen, fromage frais, cornes de gazelle, café au lait, halwa, chebakia, pain turc croustillant et salami halal.

« Neri, neri, neri ! »

Mon oncle est accueilli à grands cris.

Il porte une pile de cartons de pizza à bout de bras. Pour se frayer un chemin sans trébucher, il penche la tête sur le côté. La télé est allumée.

« Baarakah baarakah... Il est quelle heure ? ... Il est beau ce divan, vraiment beau... Il est nouveau ? Non, je l'ai lavé avec Perlwooll. »

Notre Babel est de plus en plus bruyante. Il faut parler fort.

« Inch Allah... Ti do una pesciada !... Excusami, *c'est bien ?*... Bsahtek !... Alhamdulillah... Neri, neri neri, change donc de chaîne !... Les premiers jours sont toujours les plus difficiles... Garrou, les cigarettes... C'est vraiment dur de pas fumer... »

La sonnette retentit plusieurs fois. Ma mère demande :

« Chkoun ? »

Qui c'est ?

Ma tante va ouvrir, elle rapporte d'autres chaises au salon. Il faut se serrer.

« Yallah !... Choukran !... Bismillah ! »

Le bol de dattes se vide en un rien de temps. On échange nos assiettes, choukran, grazie, *merci*, les bras se croisent au-dessus de la table, pardon. Je décline, non merci, je n'ai pas très faim. Deux msemmen et quelques pâtisseries suffiront.

« Bleti. Koul ! Fais-toi pas prier, mange ! »

En attendant que la harira refroidisse, ils battent des mains et chantent en arabe. Le rythme effréné des chants de ramadan que je n'arrive pas à suivre. Ma fhamtch. Je regarde la télé.

À table, on ne chante pas et on ne siffle pas, comme aurait dit l'Elvezia.

Il répète que je suis vraiment loin du compte. Il me demande si j'ai suivi le cours, en brandissant mon relevé de notes de façon menaçante. Je lui explique que ça n'a pas été possible, mais je me suis procuré les notes d'une amie, aussi bien sur le cours de narratologie que sur ses applications au roman de Flaubert.

« Ça vous dérange si je fume ? »

Il s'allume une Vogue.

« Vous ne voulez pas vous représenter à la prochaine session ? »

Quelle honte ! Après un parcours irréprochable, c'est justement l'examen de français que j'échoue. Je le supplie de me donner une seconde chance, pourquoi pas avec une question de narratologie. Le professeur souffle une bouffée de fumée au-dessus de ma tête bouclée et demande :

« Qu'est-ce que vous pouvez me dire à propos de *Sylvie* ? »

— Donc, Gérard de Nerval est né en 1808. Il n'a jamais connu sa mère... »

Et je continue en français pour qu'il comprenne que je parle sa langue mieux que les autres étudiants :

« *Il a passé son enfance chez son grand-oncle dans le Valois.* »

Il m'interrompt d'un geste sec de la main, en disant non, non, non.

Comment ça non ? Mais si, et je regarde le nuage de fumée qui monte.

Il veut que je laisse de côté les éléments biographiques et que je me concentre sur *Sylvie*. Après un bref silence, pendant lequel je cherche à me souvenir de quelques informations et lui me crache sa fumée dessus, je bredouille à voix basse :

« *Il publie ce récit dans le recueil Les Filles du feu en 1864, si je ne m'abuse.* »

— Cinquante-quatre ! »

Il repousse mon relevé de notes vers moi.

Dans la pièce d'à côté, les notes métalliques de *We Are the Champions*.

J'accélère la lecture, sans rien comprendre. Stop, je m'arrête. Je pointe du doigt le bout du vers. Je compte, un, deux, trois...

Il ne décroche pas son téléphone. Je referme le livre en laissant mon doigt à l'intérieur. Je regarde le rectangle bleu de la fenêtre à gauche. Le plafond. L'écran noir de la télé. La porte. La musique ne s'arrête pas.

Je glisse un crayon dans le livre à la place de mon doigt, je pose la *Divine Comédie* sur mon lit et je me lève, agacé. Maintenant, je les entends encore plus fort, ces notes. Ces foutues notes.

Le téléphone brille et vibre sur la table à manger du salon, à côté de ses clés à lui et des cigarettes de ma mère.

Il ne l'entend donc pas ?

Ça a assez duré comme ça. Je me dirige vers leur chambre à coucher, j'ouvre grand la porte, en tournant le regard vers un coin du lit.

« Tu comptes répondre un jour ou quoi ? »

Les volets laissent passer un rayon de lumière poussiéreux qui traverse la pièce. Les fenêtres sont ouvertes, les rideaux tirés.

« Oui, oui. »

Il est tout rouge, les cheveux en bataille. Il descend de ma mère et se cache sous les draps. Elle les tire jusqu'au menton et me regarde d'un air embarrassé. Dans son lit au coin de la pièce, ma sœur vient tout juste d'ouvrir les yeux.

Elle marmonne :

« Papa, tu réponds pas au téléphone ?

— Bleti. »

Ce qu'il dit ensuite, je ne le comprends pas. Je sors de la chambre en prenant garde à fermer la porte délicatement. Comme il me l'a demandé. Ça l'énerve quand je fais du bruit chez lui.

L'entraîneur se retourne vers nous, encore et encore. On dirait qu'il est sur le point de m'appeler. Finalement non. Il baisse la tête, se triture le menton, réfléchit, puis recommence à donner des ordres à l'équipe.

Un beau soleil brille, c'est une journée douce. Le terrain est régulier – la pelouse parfaitement taillée.

Je veux entrer. Je m'échauffe depuis plus d'une demi-heure. On est en train de perdre, ça ne marche pas. Ils ont besoin de forces nouvelles, de créativité, de qualités techniques. Ils ont besoin de moi !

Qu'est-ce qu'il attend ? Les défenseurs centraux adverses sont plus lents que des fonctionnaires italiens. Je serais capable de les mettre en difficulté rien qu'en sautillant sur une jambe. Encore des sprints, avec des changements de direction rapides. Je m'arrête pour faire des étirements. Je le regarde.

On manque de mordant, on est trop prévisibles. Notre avant-centre est

systématiquement intercepté.

L'entraîneur demande à tout le banc de s'échauffer.

Et là, il appelle le gardien remplaçant.

Quoi ?

Et il le fait entrer.

Hein ?

En attaque.

Ça suffit. Ma décision est prise : Juary, Tigana, Mapuata, Gullit, Milla, Ince, Hadji, Bouderbala, Bouclebrune, l'Arabe et le Bounoul, tout ce petit monde rentre au vestiaire.

Voilà, le mari de ma mère s'est réveillé.

Il débarque en trombe dans la cuisine. Il crie qu'on n'a aucun respect pour lui, que le dimanche matin il voudrait pouvoir se reposer en paix. Quand il s'emporte, il perd le contrôle de son souffle. On dirait qu'il peut mourir étouffé à tout moment. Il se déchaîne contre ma mère et moi, ça ne peut pas continuer comme ça. Mais ici, personne ne lui a manqué de respect. On était juste en train de discuter, à voix basse, en plus. On ne peut pas m'accuser de nuisances sonores.

Ces derniers temps, tout est prétexte à chamaillerie, surtout depuis que je suis rentré en Suisse. Moi, je ne réagis presque jamais à ses provocations.

Ma mère lui répond en arabe. Il lui cloue le bec et continue à aboyer, en italien. Il tripigne dans notre étroite cuisine.

Qu'ils se disputent sans moi. Je me lève. C'est décidé, je prends mon petit déjeuner dans ma chambre. Je feins l'indifférence. Haletant de rage, il me pointe du doigt et me lance :

« Pourquoi tu ne vas pas vivre ailleurs ? »

Je détourne le regard. Je me dirige vers ma chambre en sifflant l'air des supporters de l'Inter. J'en oublie ma tasse.

Ils continuent en arabe, à un volume plus modéré. J'entends ma mère dire :

« Mais c'est mon fils ! »

Le policier laisse passer les Allemands et les deux Russes sans faire d'histoires. C'est mon tour.

« *Bonjour.* »

Il me sourit et répond salam aleykoun. Je répète, un peu plus fort :

« *Bonjour !* »

Je le connais, ce regard perplexe. Il se demande pourquoi j'esquive, mais n'ajoute rien d'autre. Il saisit mon passeport et se penche dessus pour l'inspecter. Je l'observe, empreint d'une inquiétude injustifiée. Je n'ai rien à me reprocher. Même pas une mèche blonde. Je ne suis pas un délinquant. Je le

fixe au niveau de la bouche, sa moustache foncée striée de gris, ses dents jaunies et tordues. Son rasage approximatif.

Quelque chose l'amuse. Il sourit de nouveau, referme mon passeport et commence à parler. En arabe. Sans s'arrêter.

Qu'est-ce qu'il dit ?

Je trouve le courage de l'interrompre. Je lève le bras et je clarifie :

« *Je ne parle pas arabe.* »

Achnou ? Stupeur. Un Marocain qui ne parle pas arabe. Il continue dans sa langue.

Mais pourquoi ? Alach ?

Qu'est-ce qu'il dit ?

Je le comprends au ton de sa voix et à son geste vif. Il me donne deux petits coups sur le torse avec mon passeport. Si tu en as un, alors tu dois parler arabe.

La voix inquiète et contrariée du type que mon oncle a engagé pour surveiller sa nouvelle Mercedes. Elle est garée devant l'immeuble, là où des enfants jouent au foot. Mon oncle pose immédiatement son verre de thé sur la table, il court à la fenêtre et écarte les rideaux pour regarder en bas.

Ma grand-mère lui demande des explications. Il marmonne quelque chose que je ne comprends pas, il agite les bras, il jure. Finalement, il décide de descendre.

Ma grand-mère continue de parler, alors qu'il a quitté la pièce. Le ton de sa voix est plaintif. Peut-être qu'elle lui reproche d'avoir interrompu le goûter. Il n'y a qu'elle qui puisse le faire.

Je tends le cou pour jeter un œil. Je comprends qu'en s'adossant à la portière de la voiture un gamin a souillé la vitre avec son dos tout sale. Mon oncle lui explique comment vont les choses, il ordonne au type de nettoyer, avant de remonter.

Il lâche le volant pour pointer du doigt la mosquée Hassan-II. Il me dit que c'est la plus grande du Maroc, et la troisième plus grande du monde. Je n'en ai rien à faire, walou walou, mais je fais semblant, je m'efforce d'entretenir la conversation. Je lui demande le nom des deux autres. Il ne sait pas, ça n'a pas d'importance. Il change de sujet : comment vont mes études, combien d'années encore jusqu'au diplôme, quel métier je veux faire. Je reste vague. J'ignore encore comment répondre précisément à ses questions : mes études ça va, encore deux ou trois ans, peut-être moins, pourquoi pas journaliste sportif ou enseignant, je n'ai pas décidé. Il sourit, puis s'esclaffe. Ça l'amuse d'imaginer que son neveu marocain puisse devenir professeur de littérature italienne. Je ne veux pas qu'il fasse une fixette, alors je répète :

« C'est pas encore sûr. »

On arrive au bord de l'océan. Il ralentit, examine la situation, se prépare à se jeter sur la première place libre.

Il est pressé. Il doit s'occuper d'une affaire importante. Aujourd'hui, il ne peut pas me tenir compagnie. Il discute avec la plagiste – je ne saisis que wahed, un. Il paie et me dit de le suivre.

Son pas est rapide. Son objectif est clair. Dans son dos, je lui demande :

« Où est-ce qu'on va ? »

— Suis-moi. »

Un parcours plein de détours. Il ne veut pas salir ses mocassins en marchant dans le sable. On dépasse les douches, puis les cabines, pour emprunter ensuite une passerelle goudronnée. On arrive enfin à destination. Il m'indique ma place.

Il investit le barman d'une nouvelle mission – s'assurer qu'il ne m'arrive rien de désagréable. Il ajoute que même si je ne parle pas arabe, je suis pas un couillon, j'étudie à l'université. Le barman accepte avec déférence, il chiffonne le billet dans sa poche en souriant. Il a l'air honnête.

Je lis, je révise pour mon examen de littérature italienne moderne et contemporaine – *Os de seiche* de Montale –, je réponds aux coups de téléphone de mon oncle, je contemple l'océan. Je regarde les Marocains, ceux qui ne me ressemblent pas, et surtout les Marocaines, celles qui sont zwinaat et un peu suine. Et même celles en burkini.

L'air marin.

L'horizon plat.

« La race de qui demeure à terre. »

Les parasols bleus agités par le vent.

L'amie de mon oncle travaille au quatrième étage d'un petit immeuble délabré. Il est tard, neuf ou dix heures du soir. Ce n'est pas la Suisse.

Elle nous reçoit avec un sourire radieux, une dentition impeccable. Après les salamalecs de rigueur, mon oncle lui explique que je ne parle pas arabe, walou walou, rien du tout. Son sourire s'efface, elle écarquille les yeux : elle se demande comment c'est possible.

Une femme voilée vêtue d'une djellaba bleue traverse la salle d'attente. Elle ne nous regarde même pas.

C'est mon tour.

Je m'installe dans le fauteuil. L'amie de mon oncle s'assied, enfle une paire de gants et un masque, ajuste la lumière, puis elle commence à inspecter

ma bouche.

Il assiste à la scène, debout près de la fenêtre : un œil sur le trafic en bas dans la rue, l'autre sur les belles jambes qui dépassent de la blouse blanche.

Quand elle lui tend la facture, il m'explique qu'avec la même somme, en Suisse, on ne pourrait même pas se payer un shampoing chez le coiffeur.

Mon oncle gare sa Mercedes à quelques centimètres des tables de bistrot qui envahissent le trottoir.

Il met deux chaises dans un coin où il n'y aurait de place que pour une et une troisième de l'autre côté de la table. Son plan est clair : eux s'asseyent dos à la vitrine, pour mater les filles qui passent, et moi en face, pour les regarder mater.

Le serveur appuie son balai contre la vitrine. Il nous salue chacun à notre tour, dans l'ordre hiérarchique, en distribuant les inévitables salamalecs. Enfin... jusqu'à ce qu'il s'adresse à moi. Mon oncle débite son refrain habituel, sans lui laisser le temps de réfléchir ou de commenter. Il commande tout de suite trois cafés : il ne dit pas kahwa, mais plutôt Lavazza. Il accompagne ses instructions de gestes. Il serre le pouce et l'index pour préciser qu'il veut un café serré. Il remue ses cinq doigts pour évoquer le crémeux de la couche de mousse qui devra recouvrir le liquide noir. Il serre le poing pour illustrer l'effet excitant. Enfin, il lève l'index en guise d'avertissement, histoire de rappeler qu'avec lui il n'y a pas à discuter.

Le serveur nous rassure, ma kayen mouchkil : son café sera à la hauteur des exigences de mon oncle.

Leur radar se déclenche, leurs têtes pivotent dans la même direction, vers la gauche, parfaitement synchronisées.

Je guigne derrière mon épaule, le sourcil arqué, le cou tendu. Je me retourne. Deux jeunes femmes splendides, la peau café crème. À la mode islamique, de longues robes bleues serrées à la taille, avec des manches brodées. Des bracelets scintillent à leurs poignets. On entrevoit leurs chaussures à talons brillantes assorties à leur sac à main et à leur voile. De magnifiques visages maquillés. Mon oncle me demande si elles me plaisent. Je lui réponds que oui, je les trouve belles. Il jette de petits coups d'œil impatients vers l'intérieur du bar.

« Tu préfères laquelle ?

— Les deux sont jolies. »

Maintenant, il veut savoir si je préfère les yeux foncés ou verts. Je lui dis que la couleur n'a pas d'importance. Il sourit, juste un instant. Son regard se rembrunit, il fait signe au serveur de se dépêcher, il n'a pas de temps à perdre.

« Toi, t'aimes bien les filles qui ont des gros seins, pas vrai ? »

Il traduit pour son ami qui hoche la tête et ébauche avec ses mains une gigantesque poitrine.

Je suis gêné.

Mais le café est délicieux.

Les maisons se raréfient. Casablanca, la ville blanche. Tout devient silencieux. Nouvelle scénographie derrière la vitre teintée. Une terre inconnue. Dehors, ce ne sont plus des gratte-ciel, des hôtels cinq étoiles, des banques, des enseignes lumineuses, des bars, des restaurants. Ce ne sont pas non plus des montagnes vertes ou enneigées qui défilent, mais des terres brûlées, des chèvres, des ânes maigres et fatigués, des charrettes abandonnées, des vieilles baraques. La route est défoncée.

Est-ce que je saurais vivre comme ce Bédouin qui avance péniblement au milieu de nulle part ? Comment passe-t-il son temps, ici ? Qu'est-ce que je deviendrais ? Qu'est-ce que je serais devenu ? Qui est-ce que je serais aujourd'hui ? Qui ?

Et je me perds...

Le goudron est mou. L'air infernal. J'observe le seul marrakchi de la place : un petit vieux tout maigre, recroquevillé au pied d'un palmier. Il joue avec un épi de maïs.

Les couleurs vives des photographies et des cartes postales me viennent à l'esprit, les odeurs épicées dont on m'a tant parlé, les rythmes des tambours, les documentaires à la télé. Je me demande quel étrange mirage je suis en train de vivre.

Le soir descend. La place Jemaa el-Fna étale une nouvelle palette de sons, de couleurs, d'odeurs, un univers qui m'ensorcèle et me transporte. Je vois un conteur barbu avec un drôle de turban, entouré d'enfants. C'est donc de là que je viens ? Ce sont eux, mes semblables ?

Eji ! Viens ! Un charmeur de serpents essaie d'enrouler sa bête autour de mon cou.

Eji !

Un homme qui cuisine du poisson frit me montre les tables, il insiste, il m'invite à m'asseoir. Il exhorte un garçon à me convaincre. Qu'est-ce que j'attends ?

Eji, eji !

Ils gesticulent. Ils me touchent. Je bredouille lla, lla, sans m'arrêter. Est-ce qu'il faut se mélanger pour se reconnaître ?

Et eux ? Qui sont-ils ? Ils portent des gilets dorés sur lesquels sont cousus de petits coquillages de toutes les couleurs. Des djellabas blanches. Des

baskets sales. Leurs têtes enveloppées dans d'étranges couvre-chefs bleus. Ils font de la musique et dansent autour de moi. Est-ce qu'ils essaient d'éloigner les mauvais esprits ? De guérir mon mal d'Afrique ?

La fumée et l'odeur des merguez.

Le professeur reçoit les étudiants entre quatorze et quinze heures. J'arrive le premier, avec une demiheure d'avance. Je voulais éviter de faire la queue, ou pire, de devoir revenir une autre fois. J'attends dans le couloir, devant la porte de son bureau.

Des étudiants arrivent progressivement. Et d'autres encore. Le couloir est bondé. Certains renoncent.

Le voilà enfin. Plus de vingt minutes de retard. Le professeur se fraie un chemin entre les étudiants qui s'écartent pour le laisser passer. Il tire une petite valise à roulettes.

Il avance rapidement et nous salue avec un sourire qui a quelque chose d'enfantin. Pendant qu'il cherche la clé de son bureau dans les poches de son manteau, il nous prévient qu'il doit s'en aller à trois heures moins dix, à cause d'un rendez-vous.

La chance ! Je suis fier comme un pou.

Une idée lui vient :

« Vous venez d'où ? »

Maroc ou Suisse ?

« Suisse.

— Et vous êtes originaire de... ? »

Ça m'agace. Je fais mine d'être gêné, même si j'ai bien saisi le sens de sa première question.

« Ah ! Du Maroc. »

Il veut savoir si j'ai envisagé de travailler sur les influences de la pensée arabe au Moyen Âge. Sur l'œuvre de Dante par exemple.

Mahomet, Averroès, Avicenne et compagnie ? Je n'y avais jamais pensé. Ça ne m'intéresse pas. Je refuse prudemment, en ajoutant que je préfère les écrivains contemporains. Il acquiesce poliment.

« Je vois... Par exemple ?

— Sbarbaro ou... Montale. »

Montale ? Non, c'est exclu. Tout a déjà été dit. Sbarbaro, c'est mieux. Il réfléchit.

« Pourquoi pas ? Vous pourriez vous concentrer sur ses traductions. C'est un champ presque inexploré. »

Je le regarde, perplexe, je tourne autour du pot. Je n'ose pas refuser, par crainte qu'il ne le prenne mal.

Je me tais, je jette de petits coups d'œil autour de moi.

Ma sœur ouvre la bouteille de coca pour se servir un verre. Elle s'est vautrée sur le divan. Je lui rappelle qu'on doit ranger les courses.

Pas de réaction. C'est comme si je n'avais rien dit. J'insiste :

« Allez, viens maintenant ! »

Elle me tend son majeur avec son ongle verni de rose. Je lui donne une légère tape sur la nuque et lui ordonne sèchement de ne plus jamais faire ça. Elle pousse un petit cri de douleur exagéré et court vers notre mère pour tout rapporter.

« Tu l'as frappée ? »

Notre mère est surprise. Je n'ai jamais été autoritaire, et encore moins violent. Je ne me suis jamais battu avec personne, je n'ai même jamais pris de carton pendant un match.

Tandis que je relate la scène en détail et que je lui déballe ma plaidoirie, son mari apparaît. Il court vers sa fille chérie pour s'assurer qu'elle n'est pas blessée. Il lui susurre des petits mots en arabe dans le creux de l'oreille, il lui masse la nuque.

« Si tu touches encore à ma fille... »

Il s'approche de moi, menaçant.

« C'est clair ? »

Un exemplaire du *De amicitia* sur le ventre, un manuel de grammaire contre le bord de mon lit, un dictionnaire sur la moquette. J'ai tapissé les murs de feuilles de grammaire latine – en caractères gras pour que ça soit bien lisible, même quand je suis couché. Déclinaisons, conjugaisons, compléments circonstanciels de temps et de lieu, concordance des temps, et ces maudites complétives.

Je ferme les yeux et je révise. Rosa, rosae... Le datif et l'ablatif pluriel ont les mêmes terminaisons dans toutes les déclinaisons... Irréguliers à la troisième personne... Sus, suis... Ça y est. Je crois que je les sais... Acer, acris, acre.

Des mois de solitude. Un dernier effort avant le mémoire de licence.

Per aspera ad astra.

J'attends mon ami dehors, en haut des escaliers. J'ai étudié de neuf heures à treize heures. Je suis satisfait, mais fatigué. J'ai besoin de me distraire, de prendre un peu l'air et de voir la lumière. De respirer le printemps.

J'observe les allées et venues des étudiants. Je suis frappé par le soin

qu'ils mettent dans leurs tenues. On se croirait à un défilé de mode. J'éprouve un élan de mépris, puis je me revois adolescent, fashion victim des montagnes. J'essaie d'étouffer ce sentiment.

Je me souviens bien d'elle, même si on ne s'est jamais parlé. Elle s'arrête pour échanger deux mots avec moi. Au lycée, elle portait déjà souvent du noir. À l'époque aussi, des vêtements élégants, un style recherché. Des chaussures à talons, un gilet, quelques bijoux. La même coupe, des cheveux foncés et lisses. Les mêmes yeux sombres. Elle s'adresse à moi comme si on était des amis de longue date. J'entre dans son jeu. On repêche des anecdotes des temps du lycée, on énumère les élèves et les enseignants qu'on connaît tous les deux. Je la trouve séduisante.

Quand elle découvre que j'étudie les lettres, elle s'exclame avec enthousiasme :

« Ouah ! Mais c'est génial ! »

Ce soir, ma tante a décidé de m'exiler. Tant mieux. Elle pose mon couscous sur la table rectangulaire de la partie européenne du salon :

« Ce sera plus confortable pour toi. »

Les rideaux beiges ornés de feuilles sont la seule décoration africaine de la pièce. Le reste est suédois ou japonais.

Eux, ils se serrent là-bas, autour de la petite table en bois de cèdre sculpté, sur le divan ou sur les poufs. Ils mangent avec les mains, tous dans la même assiette. Aux murs sont accrochés deux tableaux qui viennent tout droit du Maroc : un Maure en bataille qui éperonne son destrier et une Maghrébine penchée sur son ouvrage de couture. Ils discutent à haute voix dans le mélémélo de langues habituel, parfois ils parlent en même temps, ils éclatent de rire.

Depuis ma place, je ne vois pas l'écran de la télé. J'entends des bribes du film. Un bruit de fond, personne ne le suit vraiment.

Je mange en silence, avec mes couverts. Je salirais mon verre si j'utilisais mes mains. Les tables basses, c'est inconfortable, surtout avec des divans aussi hauts. On se comprime l'estomac à force de se plier en deux comme un croissant. Ça entrave la digestion, et à la longue, qui sait, ça cause peut-être même des maux de dos.

Ma tante me rejoint. Elle veut savoir ce que je pense du couscous, si elle l'a fait *comme il faut*. Elle me caresse le dos. Je lève mon pouce vers le haut. Elle est contente, elle sourit, elle me dit :

« Avec beaucoup de pois chiches et de carottes, comme tu l'aimes. »

Le salon est imprégné d'une odeur de cigarette qui me pique les yeux, me

colle aux vêtements, empuantit mes cheveux. J'ai fini de manger. Je voudrais rentrer. Je résiste encore un peu, pour être poli. J'ouvre la porte-fenêtre. Je compte les minutes.

Je les écoute sans comprendre ce qu'ils disent. Et j'espère que personne ne me demandera rien. Qu'ils ne m'ennuieront pas encore avec cette histoire de clé.

Je lève la tête : elle traverse la bibliothèque à grands pas. Les plus belles jambes que j'aie jamais vues. Plus blonde encore que l'or, comme disait Giacomo da Lentini. Elle doit porter pour au moins deux mille francs de vêtements.

Je pose mon stylo et je tends l'oreille. Je l'entends parler, demander des informations sur un ouvrage qu'elle n'a pas trouvé en rayon. Elle a l'air contrariée.

Je l'entends revenir – ses talons sur le sol. Je fais semblant de lire, en essayant de deviner où elle va. Elle s'approche. Elle passe derrière mon dos, contourne les tables et s'assied de l'autre côté, trois places plus loin.

J'ai bien vu : deux jambes incroyables, un physique élancé.

Elle fouille dans son sac à main. J'en profite pour mieux la regarder. Elle est presque parfaite. Si elle se retourne vers moi... je lui dis salut.

Son petit nez à la française. Sa peau blanche comme lait. Ses lèvres de rose.

J'arrête de la contempler, mais je ne l'oublie pas.

Aujourd'hui encore, elle s'est assise là. Je reconnais ses livres. Je ne vois personne d'autre dans les parages. Le moment idéal.

Je m'installe à une table plus loin, après les rayonnages. J'écris une petite phrase sur un bout de papier avec lequel j'emballe un Ferrero Rocher. Je me lève et je vais déposer mon billet doux à côté de sa trousse. Puis je retourne à ma place et je me mets au travail.

Je n'arrive pas à me concentrer.

Est-ce qu'elle va entrer dans mon jeu ?

Quand je reviens de ma pause-café, je trouve un petit paquet recouvert de scotch transparent à côté de mon étui.

C'est elle ? Elle l'a trouvé ?

Je l'ouvre. Elle m'a rendu le petit chocolat. Mais pourquoi ?

Sur le billet, il est écrit : « Je doute que ceci puisse appartenir à quelqu'un d'autre que toi. »

Correct, y compris l'emploi du subjonctif.

Elle nous appelle de loin. Je mets ma main en visière pour me protéger du soleil aveuglant. On monte les escaliers. On se dirige vers la bibliothèque. Elle hâte le pas en nous faisant signe de l'attendre.

C'est vraiment à nous qu'elle veut parler ?

C'est la sœur de la petite copine d'un ami. Je ne la connais que de vue. On dévie notre trajectoire pour aller à sa rencontre. Avant qu'on arrive à sa hauteur, elle nous lance déjà :

« Vous avez entendu ? »

Elle est émue, elle a besoin de parler. On la regarde d'un air interrogatif.

« Ils ont attaqué les États-Unis ! »

Qui ? Quoi ?

Elle nous explique qu'un terroriste a détourné un avion sur les tours jumelles. Je lui demande, stupéfait :

« Un islamiste ? »

Elle acquiesce. Elle ajoute d'autres détails.

Au bar, on me demande si je suis musulman. Cinq types me fixent.

Je réponds que non, froidement, pour éviter tout malentendu.

Il tombe une pluie fine. Je porte un survêtement, une veste imperméable et une casquette. Le public massé contre la rambarde est celui des grandes occasions. On joue le derby. J'entends les encouragements, les cris, les protestations contre l'arbitre. Je me vois gesticuler et donner des ordres :

« Prenez-le à deux !... Regarde le ballon !...

Marque-le à la culotte ! »

J'ai déployé un quatre-quatre-deux défensif, avec des arrières qui forment un bloc compact et des milieux prêts à se replier rapidement. Je mise tout sur la discipline tactique de mon équipe et sur les qualités de nos deux attaquants : un petit bout de chou doté d'une technique super fine et un colosse qui a grandi trop vite – Aguilera et Skuhavy. D'ailleurs, on part avec un désavantage. On affronte l'équipe favorite de la région. Ils sélectionnent leurs meilleurs éléments pour en faire des joueurs professionnels. Ils s'entraînent cinq fois par semaine.

Mais aujourd'hui, sur le terrain, on tient le coup, on est hargneux, on fonce, on attaque comme des bêtes furieuses.

On gagne avec une nette avance : cinq pralines. Un déluge de compliments.

C'est non négociable. Je refuse de donner un coup de main. Je dois travailler sur mon mémoire de licence. Bûcher Sbarbaro, Boine, Tozzi, Rebora et les expressionnistes allemands. Il faut que j'écrive mon introduction. Ils n'ont qu'à se débrouiller sans moi. J'en ai assez de tous ces déménagements.

L'appartement qu'on libère est presque vide. Il ne reste plus que ma chambre. Par vengeance, le mari de ma mère a décidé que c'est à moi de le faire. Il ne remuera pas le petit doigt.

C'est non négociable. Il ne plantera pas un seul clou.

La chaleur ne laisse aucun répit. Avec mon ami, on porte mon armoire. On pensait la transporter sans la démonter, sur un chariot. Mais maintenant, on constate qu'il est impossible de la faire entrer dans l'ascenseur. Il faut la hisser sur deux volées d'escaliers. Le problème, c'est le virage. Il n'y a pas assez de place.

Je m'érafle le bras, l'épaule et les doigts contre le mur, je suis coincé, on la pose par terre, on éponge nos fronts, on réfléchit, je me libère, on incline l'armoire, on la repose, on réessaie, la sueur, les jurons.

Le meuble craque, se déforme, le ruban adhésif avec lequel on a fixé les

portes est sur le point de céder.

On laisse une trace noire sur le mur jaune. On raye l'embrasure de la porte d'entrée.

Le mari de ma mère frôle la marque du bout du doigt. Il soupire. J'entends son refrain habituel, en arabe, ses ronchonnements que ma mère fait taire.

J'étais sûr qu'il accepterait. Je l'ai toujours trouvé aimable et disponible, on est voisins, on a été à la même université, le sujet de mon travail l'intéresse. Il a accepté de me voir sans hésiter, avec enthousiasme et curiosité.

C'est un super professeur. Il sera sûrement de bon conseil.

Je suis agité. Ce matin, en relisant l'un de mes chapitres, j'ai trouvé pas mal de coquilles et quelques erreurs de grammaire. La honte.

Il m'accueille avec un sourire cordial, en hochant la tête un peu gauchement. Il me conduit dans son salon. Il commence par ouvrir une fenêtre. En effet, il y a un air de renfermé. Je vois des livres partout, mais je ne distingue pas les titres. Il était en train de corriger des dissertations sur l'Arioste. Je m'excuse de l'avoir dérangé.

« Mais non, voyons, j'avais justement besoin d'une pause. »

En disant ces mots, il ouvre mon mémoire sur son bureau.

Je l'écoute attentivement – ses suggestions bibliographiques, ses considérations sur la poésie de Trakl... J'admire son talent d'orateur et sa culture. Il s'interrompt de temps à autre pour ponctuer son discours de compliments, pour appuyer certaines de mes réflexions.

Je hoche la tête, je ne dis que le strict nécessaire.

Je suis fasciné aussi par la façon qu'il a de me faire saisir la médiocrité de mon travail sans exprimer une seule critique.

Ma sœur pleure. Je l'entends renifler. Je vais voir ce qui se passe.

Elle est assise sur le nouveau divan, les genoux repliés contre elle, les mains sur son visage.

Je les avais pourtant prévenus. Ces S à l'envers ne présageaient rien de bon. Son retard d'apprentissage était évident, et leurs interventions éducatives inadéquates.

Ils essaient de la consoler, ils lui font des caresses, sèchent ses larmes, lui font comprendre qu'ils ne sont pas fâchés, ce n'est pas grave, ça peut arriver. Elle me jette un regard noir, furtif. Elle préférerait que je n'assiste pas à cette tragédie. Ma mère la console :

« Ton frère aussi il a redoublé, tu sais ? »

Le mari de ma mère confirme.

On est assis dans un café. Sur la table, la *Gazzetta dello Sport* que j'ai feuilletée avant qu'elle arrive, un cendrier en verre, le sucrier et nos tasses. Je vide la mienne en deux gorgées. Mon amie souffle sur sa camomille, entortille le sachet autour de sa cuillère et joue avec. Une fin d'après-midi d'été. Il y a encore de la lumière.

« Tu me conseilles de lire quoi pendant les vacances ? »

Elle aime parler littérature. Elle écoute volontiers mes suggestions. Elle me prend pour un expert. Ça me flatte.

« Moi, je lis Philip Roth, mais c'est pas pour toi. »

Elle n'apprécierait pas toutes ces scènes de sexe, j'en suis sûr. Elle me regarde, interdite. Elle croit que je ne la considère pas à la hauteur. C'est une fille pas très sûre d'elle. Je clarifie tout de suite :

« Non, non. C'est pas ce que je voulais dire. »

Et je lui parle de *Portnoy et son complexe*, je lui raconte le début du roman. Nouvelle stupeur, elle me demande comment je fais pour aimer un livre pareil.

« Un jour, ils finiront par lui donner le Nobel. »

Je le dis pour qu'elle comprenne que je ne parle pas d'un pornographe, mais bien d'un grand écrivain.

Je vais à la cuisine pour remettre la bouteille d'eau au frigo. Ma mère pose la poêle pleine de savon dans l'évier, ferme le robinet, s'essuie les mains et me dévisage l'air de dire : tiens-toi bien.

Je n'ai pas le temps pour les distractions. *La Persuasion et la Rhétorique* de Michelstaedter m'attend dans ma chambre. Alors je l'ignore, j'affiche mon indifférence. Je pose la bouteille à l'horizontale sur un rayon et je referme la porte du frigo. Quand j'arrive sur le seuil de la cuisine, elle se décide enfin à parler :

« Dis, est-ce que tu pries, toi ? »

Hein ? Je me fige.

« Qui ? »

— Mais toi, qui d'autre ?

— Non, t'as pas compris. C'était un complément d'objet direct, un accusatif. Je devrais prier qui ? Par une extraordinaire et extrême bénignité du destin, il se trouve que je suis athée. »

Je la regarde, pas peu fier de mon allusion à Machiavel. Elle reste silencieuse. Je ne sais pas si c'est de l'incrédulité, de la rage ou de la douleur.

C'est la douleur qui éclate. Le chagrin de la faute, et plus encore, de l'échec. Elle a devant elle une âme perdue, qui a grandi loin d'elle, loin de la foi. Une âme destinée à brûler dans les feux de la Géhenne.

Je retourne lire dans ma chambre.

Plus de doute, je cours avec assurance jusqu'à la ligne d'arrivée. Je me sens...

« Enfin, nous n'avons pas non plus renoncé à mettre en évidence la singularité absolue de ces écrivains et de ces œuvres que certains ont tenté d'associer à l'expressionnisme... »

Je m'écoute, satisfait. Je m'en sors mieux qu'hier soir. Ma voix est claire, les mots sont ceux que j'ai mémorisés.

« Deux noms s'imposent : Scipio Slataper avec *Années de jeunesse qui vous ouvrez tremblantes*, ainsi que Gabriele D'Annunzio et son *Nocturne*. Quelles conclusions pouvons-nous tirer de l'examen de ces œuvres ? Est-il légitime d'affirmer qu'il existe bel et bien un expressionnisme italien ?... »

Pour l'occasion, le mari de ma mère m'a prêté une cravate. Il s'est réveillé tôt pour faire le nœud. C'était gentil de sa part.

« Selon moi, oui. Cependant, ce concept devrait être réévalué selon des critères plus larges et plus spécifiquement italiens... »

Mon regard balaie la salle et se fixe sur le crâne chauve du président du jury, puis sur le mur blanc derrière lui.

« Cette réévaluation devrait alors tenir compte du contexte historique, politique, social, culturel et surtout littéraire... »

J'inspire à pleins poumons.

« Mais ceci pourrait être le sujet d'un autre travail, d'une autre recherche. »

Je me retourne et je vois les yeux brillants de ma mère. Elle se lève. Elle est émue. Elle s'approche pour me prendre dans ses bras, mais elle est hésitante, maladroite. Elle ne sait pas si le moment est opportun. Je lui indique la sortie.

Il y a aussi mon amie. Elle a insisté pour venir. Elle me caresse le bras et me félicite pour ma présentation.

Dehors, ma mère me colle tout de suite un baiser sur la joue. Elle veut savoir qui était cette femme qui critiquait.

« C'est l'experte, et tu sais, c'était pas vraiment des critiques... »

— On aurait pourtant dit ! »

Elle n'a pas l'air de me croire.

On va manger un morceau.

Le mari de ma mère a acheté un home cinéma et il a fait installer une antenne parabolique pour capter les chaînes arabes.

Je m'installe sur le divan, le dos contre un coussin, les jambes allongées. Je zappe...

En voilà une autre, étirée, aplatie dans le rectangle encadré de gris brillant. Elle lit les nouvelles, aussi belle et grave que la femme-ange des poètes médiévaux. Des reportages sur la mort et la faim. Je ne comprends pas ce qu'elle dit, mais l'écran opaque me fascine. Je pense à ce Marocain qui rentre au pays, le temps de se trouver une femme, de l'épouser et de l'emmener vivre ici. Je pense à la distance qui nous sépare.

Je rêve, je fantasme.

Est-ce que je serais prêt à embrasser l'islam ? À tout quitter ? À m'envoler pour le Maroc ? Pour toujours ?

Je m'approche de l'écran et elle s'enlaidit tout à coup. Elle papillonne en passant la main dans ses cheveux foncés. Un flot de lumière éblouissant.

Finalement, non.

« Une œuvre fantastique. »

Je lui parle en gesticulant.

« C'est un condensé de tous les savoirs du Moyen Âge. »

Je marque une pause en grattant ma barbe inculte.

« Un poème entièrement composé de tercets enchaînés d'hendécasyllabes. »

Je relis l'*Enfer*. Je me prépare pour un remplacement dans le collège où j'ai moi-même étudié.

Ma mère m'interrompt en fronçant les sourcils, pour me demander si Dante a bel et bien chassé Mahomet où le soleil se tait.

« Chant vingt-huit, où sont punis les semeurs de discorde :

Entre ses jambes pendaient les tripes ;
on voyait ses viscères et le sac sans beauté
qui transforme en merde ce que l'on mange... »

Elle me crache dessus la fumée de sa cigarette, elle inspire une autre bouffée plus longue, en cherchant ses mots. Cette fois, elle souffle vers le haut et elle dit que nous aussi nous avons des écrivains excellents. Tahar Ben Jelloun, par exemple.

Plein de mauvaise foi, je rétorque :

« Jamais entendu parler de lui. Je ne m'attarde pas sur la littérature mineure. »

Elle croit m'apprendre que c'est un écrivain de renommée internationale qui a gagné de nombreux prix. Vu que je ne réponds pas, elle revient à Dante.

Elle prédit qu'à cause de son insolence il doit sûrement brûler en enfer.

« Avec Mahomet ? »

Je ne parviens pas à étouffer un petit ricanement. Elle finit par se soustraire à mes provocations et sort en claquant la porte.

L'air hagard de ma tante. Elle ne baisse même pas le volume : le Coran résonne, assourdissant.

Elle bredouille des mots déconnectés, incompréhensibles. Elle s'arrête pour réciter des fragments de versets, tout aussi énigmatiques, puis elle se remet tout à coup à parler.

Qu'est-ce qu'elle dit ? Son ton est plaintif. L'appartement, sombre et imprégné de fumée.

Elle veut qu'on s'installe au salon. J'observe, inquiet, la lourdeur de sa démarche, la fatigue dans chacun de ses pas. Elle se traîne jusqu'au divan, elle se laisse aller contre le dossier et allume une énième cigarette.

Sur la table, plusieurs paquets de Marlboro froissés, des médicaments, un briquet, un cendrier qui déborde, une bouteille d'eau, un verre vide, une boîte de chocolats.

Elle délire. Je n'arrive pas à la suivre, à converser, les versets coraniques rendent le tout encore plus confus. Je suis gêné, j'aimerais m'en aller tout de suite. Mais ça la blesserait. Je dois tenir le coup. Mes visites lui ont toujours fait plaisir.

Un peu de charité.

Enfin, un éclair de lucidité. Elle me demande si je veux boire quelque chose. Je lui réponds qu'un verre d'eau ira très bien, mais qu'elle ne doit pas se déranger, je me débrouille.

Sur la table de la cuisine, je vois d'autres médicaments. Dans l'évier sont entassées des assiettes sales, incrustées de crasse. L'armoire déglinguée ne ferme plus. Je prends le seul verre à peu près propre. J'ouvre le frigo. Une odeur fétide m'assaille. Ce n'est pas du porc. C'est de la nourriture périmée. Je retiens mon souffle et referme aussitôt. Je boirai l'eau du robinet.

En retournant au salon, je remarque qu'il manque quelque chose. Dans un coin, il y avait un petit meuble noir.

Je lui demande où il est passé. Sa sentence est sévère.

« Il y avait de mauvais dessins. »

Elle me parle des djinns et du mauvais œil, de Ben Laden et de ce que je devrais faire pour sauver mon âme.

On prend le dîner sur le divan – les yeux sautent de l'assiette à l'écran, de l'écran à l'assiette – pour suivre le journal télé marocain.

Je vois les bouches édentées des petits vieux qui vendent des produits

artisans dans les souks. Je ressens le froid des familles qui vivent dans des maisons sans chauffage. Je regarde les images d'une école, une classe au plafond croulant et aux murs fissurés, et les huit enfants assis qui apprennent l'alphabet arabe sur un tableau noir cassé. Une fille recouverte d'une djellaba et d'un voile qui marche tête basse dans la médina. Un mendiant, assis sur un trottoir, qui tend la main en implorant les passants pour quelques dirhams et le nom d'Allah miséricordieux. Un paysan et sa famille nombreuse qui vivent dans un village perdu au milieu de la poussière et des mouches, sans électricité, sans télé.

Ma mère dit quelque chose que je ne comprends pas. Son mari est d'accord.

Je vois des femmes d'affaires bien habillées, couvertes de bijoux, maquillées, discrètement décolletées. Un professeur d'université qui inaugure une exposition d'art marocain en la bénissant. Un match de foot entre les équipes féminines du Maroc et des États-Unis. Un vétérinaire en blouse blanche qui explique pourquoi des chevaux sont morts. L'extrait d'un concert de rap, avec un artiste maghrébin qui porte des cheveux longs et des boucles d'oreilles, qui saute sur la scène et enflamme la foule. Une cérémonie de remise de diplômes, des lauréats cravatés ou en djellaba, en tailleur ou en jean, qui attendent, pleins d'espoirs, un avenir meilleur.

Le passé résiste et le futur avance, au sein des mêmes maisons, des mêmes personnes.

Ma sœur aussi donne son avis. En arabe. Elle l'a appris.

Moi, je me tais, je regarde, j'écoute.

Je vois mon reflet dans la vitre.

Le vent fouette et agite les feuilles. Certains téméraires se serrent autour des champignons thermoélectriques en terrasse. En guignant à travers la devanture, je remarque que l'établissement est plein à craquer : toutes les tables sont occupées, les gens sont amassés au bar ou font la queue devant l'entrée. Mon amie se dresse sur ses talons hauts pour mieux voir.

« On va ailleurs ? »

Les endroits comme ça ne me plaisent pas. Ils ne me plaisent plus. Trop de monde, trop de bruit, trop sombre, trop cher. Si je lui ai proposé de venir ici, c'est parce que je pensais que c'était le genre de lieux qu'elle apprécie. Peut-être que je me suis trompé, qu'elle m'a percé à jour, ou alors que ça l'embête de faire la queue, tout simplement.

« Bonne idée. »

On entre dans un bar-restaurant près du lac. Comme prévu, la salle est quasi vide. Je vois un petit groupe de lycéens et un couple dans la

cinquantaîne. Le serveur nous accueille avec un sourire et un geste du bras pour nous signifier qu'on peut s'asseoir où on veut. Elle commande une camomille, comme d'habitude. Pour moi, ce sera une bière.

Ce soir, on ne parle pas de littérature, mais de nos histoires d'amour. Elle me décrit son ex, je me dis qu'il ne me ressemble en rien, et elle non plus, elle ne ressemble à aucune de mes ex. Je me demande si c'est une bonne chose. Elle parle, elle parle presque sans s'arrêter. Elle s'interrompt seulement pour siroter sa camomille et me demander :

« Est-ce que je t'ennuie ? »

Je lui réponds que non, j'aime bien l'écouter, et je retourne à mes réflexions.

Elle s'intéresse à moi, elle m'estime, peut-être que je suis trop exigeant... C'est quoi mon problème ? Le fait qu'elle soit une femme ?

Maintenant, je m'ennuie. Je préférerais de loin être allongé sur mon lit et lire un roman, regarder un film ou une émission à la télé.

J'insiste : il a tout faux. Je l'invite à vérifier une deuxième fois. Mais il n'y a rien à vérifier. Le fonctionnaire me montre le document. Les paroles s'envolent, les écrits restent. J'essaie de contenir ma surprise et mon embarras, je le remercie pour l'information. Je pense déjà à ce que je vais dire à ma mère :

« Comment c'est possible ? Je dois aller à la commune pour découvrir comment je m'appelle ? À presque trente ans ? »

Je viens tout juste de remettre la paperasse nécessaire pour ma demande de naturalisation. Je viens tout juste d'apprendre que le nom inscrit sur mon certificat de naissance ne correspond pas à celui qui apparaît sur mes autres papiers d'identité.

« Non, mais tu te rends compte ? Et maintenant ? Je passe le reste de ma vie à corriger les gens quand ils s'adressent à moi ? »

« Ça ne change pas grand-chose. »

C'est comme ça qu'elle se défend. Elle éclate de rire avec sa cigarette entre les doigts, en crachant la fumée vers le plafond.

« De toute façon, ton vrai nom, c'est ton nom arabe. »

Mon vrai nom.

El Aynaoui a perdu, après plus de cinq heures, en luttant jusqu'au dernier point – un véritable lion de l'Atlas.

Le Maroc manifeste son orgueil, le monde entier applaudit cette défaite honorable.

Ma mère me demande des détails, elle veut savoir si El Aynaoui est vraiment aussi fort qu'on le dit. Elle est allongée sur le divan, sous un drap

blanc. Sur la table basse, un chapelet enroulé, un livre et une bouteille d'eau. Moi, je reste debout sur le seuil du salon, le dos contre le mur. Je lui réponds par la négative, El Aynaoui n'est pas aussi fort qu'ils le prétendent, autrement il aurait gagné. C'est un tennisman talentueux, doté d'un service puissant, d'un coup droit efficace et d'un assez bon toucher au filet. Après une courte pause, j'ajoute :

« Mais ce n'est pas un gagnant. Niveau mental, il a des limites. C'est une caractéristique nationale. »

Elle réfléchit. Elle ne comprend pas ce dernier commentaire. Dans le silence, El Guerrouj me vient à l'esprit, qui court jusqu'à la victoire, aussi solide qu'un plat à tajine. Elle ne pose plus de questions. Elle tend le bras pour attraper son livre.

Dans ma chambre, je dresse la liste des El que je connais : El Guerrouj, El Aynaoui, El Kebir, El Fna...

Elvezia.

Je cours à n'en plus pouvoir, en changeant souvent de direction, dans une vaine tentative d'échapper à mon destin.

Quelle pitié ! J'ai perdu toute mon agilité et mon endurance. Je sens même que mon ventre ballotte. Eux, en revanche, ils sont jeunes, ils sont entraînés. Peu importe qu'ils viennent de jouer un match, je les provoque :

« Vous n'arrivez pas à me suivre ou quoi ? »

Une douce après-midi de mai. Il souffle une brise légère, agréable. Je porte la tenue officielle.

Les pronostics étaient exacts. On a été jusqu'en finale, après avoir éliminé les équipes les plus redoutables. Après vingt minutes, le résultat était déjà assuré.

Je sens que je m'essouffle. Je me tourne en espérant qu'ils auront renoncé à me poursuivre. J'en vois trois, transpirants, souriants. Ils n'ont pas l'air de courir à plein régime, comme s'ils attendaient avant de se jeter sur moi pour m'arroser.

Je vois les bouteilles remplies d'eau. Le rectangle vert parfait. La piste d'athlétisme. Le matelas bleu pour le saut en hauteur. Il y en a un qui dit :

« On va t'avoir, t'en fais pas ! »

Les numéros qui brillent sur le tableau d'affichage lumineux : quatre-vingt-dix, sept, zéro. Cette année, on soulève le trophée.

Une explosion, une pluie de spermatozoïdes qui dessinent des bandes jaunes dans le ciel. La foule applaudit, le nez en l'air. Les petits drapeaux rouges à croix blanche flottent dans la nuit. Des vésuves de toutes les couleurs

éclairaient la surface du lac.

Je sens que mon corps proteste déjà, mon cou me fait mal, mes fesses sur le bois dur. Je regrette d'avoir quitté ma tanière, d'avoir renoncé à poursuivre ma lecture des *Mille et une nuits*. Tout ça pour me sentir suisse, pour m'étourdir et regarder des lumières exploser dans le ciel.

Perché ? Warum ? Pourquoi ?

J'obéis à mon corps fatigué, je change mon appui sur le cheval à bascule et mon regard se promène. J'ignore le ciel en fête. Je regarde les gens qui le regardent. Je prends toute la mesure de ma différence.

En arabe, regarder c'est chouf.

Boum, boum, étincelles jaunes, gouttes bleues, dés mauves, boum, boum, blanc, boum, cercles, serpents, spaghettis, hérisson, boum, boum, pelotes à épingles comme des myrtilles. Des feux sans fumée.

Silence, pschht, skout.

Hourras, sifflets, cris.

Bouquet final. Une couleuvre blanche.

Ils rallument les réverbères. Le ciel étoilé qui luit sans nuage. La foule entassée sur les rives du lac se dirige désormais vers la place. Ils veulent s'en aller tout de suite. Ils sont seulement descendus en ville pour assister aux feux colorés et sentir battre leur sang d'Helvètes.

Un étudiant diplômé sur un cheval à bascule. Je ne descends pas. Pas tout de suite. Je cherche une terre innocente.

Libertà, concordia, amor, all'Elvezia serba ognor.

Alors je galope encore.

Avec mon ami, on attend l'embarquement. Je lui dis que j'ai appris à les reconnaître, la marge d'erreur est minime. Mais je ne peux pas expliquer comment. Je le vois, je le sens. Lui, il m'écoute, à la fois amusé et un peu étonné. J'ai l'impression qu'il n'y croit pas vraiment. Alors je passe en revue les autres passagers, histoire de lui montrer de quoi je suis capable et mettre à l'épreuve mon maghrébomètre.

Cet homme, par exemple, j'en suis sûr, il n'est pas marocain, mais plutôt libanais ou syrien. Quant à ces deux jeunes, je peux affirmer avec autant de certitude qu'ils sont maghrébins, peut-être algériens. Les filles là-bas, en revanche, c'est clair, elles sont marocaines.

Pas le temps de dire ouf.

Elles nous voient, elles me voient. C'est comme si je les avais appelées.

Elles s'approchent.

Et elles parlent. En arabe.

Marocaines jusqu'au bout des ongles.

Ma grand-mère s'est vexée. Je vois son visage sombre, ses sourcils froncés, son regard baissé. J'entends sa voix tremblante, mais pas moins tranchante, qui ne laisse aucune place à la discussion. Il faut la ramener chez elle, immédiatement.

La nouvelle maison de mon oncle a deux salons arabes et un européen, une élégante cuisine, cinq chambres à coucher, trois salles de bains – dans la sienne, il y a même une baignoire à remous. Il a lui-même pris soin de la décoration dans les moindres détails – deux énormes défenses d'éléphant dans l'entrée, des rideaux marocains bariolés, des tableaux achetés en France, des bibelots d'Afrique centrale. Sans lésiner sur les moyens et en sillonnant le monde à la recherche d'objets exclusifs.

Mon oncle a exigé que son divan très chic soit recouvert d'un drap pour éviter qu'il entre en contact avec le derrière extralarge de ma grand-mère.

Ma sœur n'a pas dressé la table correctement : les fourchettes et les couteaux ne sont pas alignés, certains verres sont posés à droite, d'autres à gauche, un autre au milieu, il manque des serviettes et au centre, il n'y a pas assez de place pour le grand plat.

Je lui montre comment faire en m'efforçant de ne pas paraître trop suffisant. Elle me sourit, elle essaie de s'appliquer. À la maison, elle m'aurait sauté à la gorge, mais ici elle n'ose pas. Elle sait que je pourrais avoir raison et qu'elle serait prise en faute.

« Manja ! »

Ma grand-mère s'approche de la table, l'air contrit. Elle remplit l'assiette de ma sœur de thon, d'œufs durs et de légumes. Elle l'incite à manger :

« Kouli !

— Alors comme ça, tu veux devenir mannequin quand tu seras grande ? »

Mon oncle la toise, comme pour mesurer ses formes.

« Tu veux être belle et mince, hein ? »

Elle fait oui de la tête. Ils continuent à parler, mais en arabe. Je ne comprends rien.

Maintenant, il lui demande si ça va mieux à l'école. Elle répond timidement :

« Oui. »

Mon oncle poursuit :

« Tu t'es enfin mise à bosser un peu ? Tu dois faire comme ton frère. »

Elle va dans une école spéciale. Mais elle n'a pas un handicap trop grave.

Là-bas, elle est la première de sa classe. Ça lui permet de prendre un peu confiance en elle. Mais pas au point de se vanter de ses notes.

Elle se contente de répondre par un oui plutôt sec. Mon oncle cherche à approfondir. Il lui demande si elle est douée en anglais, aujourd'hui c'est une langue importante.

« Entre 5 et 5,5. »

Elle le dit en regardant notre mère qui lui pousse la frange de côté et ajoute, presque en s'excusant :

« Dans la classe où elle est, c'est plus facile. »

Il gare la voiture devant l'entrée, jette un coup d'œil dans le rétroviseur et enclenche les feux de détresse. Derrière, ça bouchonne, ça klaxonne, ça dépasse.

Il faut descendre. Mon oncle tend les clés au voiturier, puis il lui donne quelques instructions. À l'entrée, il est accueilli par d'interminables salamalecs, de vigoureuses poignées de main, des tapes sur l'épaule.

Je vois les lumières tamisées de l'établissement, des néons bleus. On nous accompagne jusqu'à notre table. Mon oncle précise :

« La meilleure. »

Sur un côté de la table, il y a deux chaises, et sur l'autre une banquette matelassée blanche. Il demande d'abord au serveur d'enlever les chaises et lui explique la bonne disposition : on doit pouvoir voir tous les trois la piste de danse pour ne pas rater une seule Marocaine.

Il dit que si je veux, il m'enseigne ses secrets de surdoué. Il s'est constitué une solide culture en la matière. Il prétend qu'il peut faire des prouesses rien qu'avec le regard. Il a séduit plein de femmes rien qu'en les fixant droit dans les yeux.

Et voilà qu'il ajoute même qu'il est capable de faire bouger mes mains, comme ça, juste avec le pouvoir de ses yeux.

« D'accord, on essaie. »

Je suis convaincu que je vais pouvoir le faire revenir à la raison.

On est assis l'un en face de l'autre sur son divan, chez lui. Ça fait plusieurs minutes maintenant. Rien à faire, mes mains ne bougent pas. Elles tremblent juste un peu, à cause de la fatigue.

De grosses gouttes de sueur coulent sur son front. Il finit par se lasser et me donne une tape sur la paume de la main.

Il dit que l'expérience ne fonctionne pas, quelqu'un m'a jeté le mauvais œil.

Elle longe le couloir tapissé de portraits de Mohammed VI. Elle porte une robe rouge jusqu'aux genoux, échancrée, des sandales et une petite chaîne qui dessine sur sa poitrine une trajectoire malicieuse.

Mon œil s'arrête sur la peau dorée de son décolleté. Je suis captivé, envoûté. Juste quelques secondes, puis je relève les yeux.

Elle aussi, elle m'observe, audacieuse, presque insolente.

Je voudrais comprendre ces yeux verts comme la mer, mais j'essaie de paraître absorbé par mes pensées, de lui faire croire que mon regard erre là par hasard.

Elle reste insondable. Un petit sourire de supériorité.

Maintenant, elle est toute proche – je sens même son parfum agressif. L'air de dire : *et voilà*, qu'est-ce que tu crois ? J'ai vu que tu reluquais mes seins, et je sais que tu voudrais y plonger la tête la première, sale petit obsédé.

Quand elle passe devant nous, je préfère regarder son reflet sur les carreaux brillants.

Je me rafraîchis là où j'ai encore pied. Je suis mauvais nageur. Les Marocains sont meilleurs à la course. Elle s'approche du bord de la piscine. Son image est floue. Je ne porte pas mes lunettes. Je plisse les yeux en allant vers elle.

Elle me fait un signe de la main. Elle veut me parler.

« Eji ! Viens ! »

À présent, je la vois mieux. J'avance sur la pointe des pieds, l'eau est claire et fraîche, de plus en plus profonde. Je nage, j'essaie de me rappeler si j'ai rêvé d'elle, je me repasse les images de notre dîner, son visage, sa voix, l'espace entre nous. J'accélère pour la rejoindre. Entre-temps, elle s'est assise au bord de la piscine, ses pieds dans l'eau qui gigotent. Je résiste à l'envie de m'appuyer sur ses genoux. Je souris en lissant mes cheveux de la main gauche. Je jette de petits coups d'œil fugaces à son ventre bronzé et plat.

Je voudrais le lécher.

Elle me dit qu'elle a réfléchi à ce qu'on s'est dit plus tôt, et surtout au fait que je ne parle pas l'arabe, ma propre langue. Elle m'encourage à l'étudier. Je l'écoute sans l'interrompre, avec le zèle du premier de classe.

Elle poursuit, à la fois autoritaire et détendue, il y a d'excellentes traductions des textes sacrés, un musulman doit se dédier à la lecture du Coran et à la prière, *absolument*.

Mais là, je lève la tête. Impossible de me taire.

« *Moi, je suis athée.*

— Achnou ? »

Ses yeux verts vibrants. La leçon est terminée. Elle se lève, indignée, et

marche en roulant des hanches jusqu'à sa chaise longue.

Je louche une dernière fois sur l'endroit où elle pose la main pour réajuster son maillot de bain.

C'est dimanche, jour de mosquée. Il faut qu'elle y aille pour ne pas suivre l'exemple de son frère. Elle apprendra l'arabe écrit et les fondements de l'islam, elle sera capable de distinguer ce qui est halal de ce qui est haram. Devant une tasse de café au lait à la cuisine, son père l'encourage :

« Tu vas découvrir un tas de choses. »

Résolu et sage comme un mufti.

« Fhem ti ? »

Oui, elle comprend. Elle acquiesce, humble et soumise, même si c'est évident qu'elle préférerait traîner au lit jusqu'à midi, elle n'en a rien à faire du Prophète.

Ce matin, ils ont dû hausser le ton. Elle n'avait pas mis son réveil, la maline.

Elle doit porter la djellaba et le hijab, alors qu'elle aime s'habiller à la dernière mode, avec des vêtements de marques si possible. Peut-être qu'elle pense aux barrettes roses cachées sous son voile, à ses longs cheveux, au trajet à pied durant lequel elle risque de croiser ses amis.

Impossible de me taire.

« Le voile te va bien ! »

Elle est furieuse :

« Pourquoi il va pas à la mosquée, lui ? »

Personne ne veut répondre. Ma mère bredouille quelque chose en arabe, puis elle essaie de changer de sujet, en me jetant un regard noir.

Ma sœur s'en va en pestant.

« Si le coq est le mâle de la poule, alors qu'est-ce qu'un poulet ? »

Aujourd'hui, je m'amuse bien. Les gens s'arrêtent, ils acceptent de répondre.

« C'est un jeune coq. »

Je recueille les voix des passants dans le parking d'un centre commercial.

Dans un moment, je rentrerai à la rédaction pour montrer à mes collègues le matériel que j'ai enregistré. C'est le matin, le soleil est encore bas. J'entends le bruit des voitures qui passent et manœuvrent.

J'ai obtenu un poste de journaliste radio. Je viens de commencer ma période d'essai.

« Cu s'è ? Le mâle de la poule ? »

Les gens avec qui je travaille sont aimables et disponibles. J'apprends le métier surtout grâce à leurs conseils. Ici, je peux être créatif, ça me plaît,

même si je dois souvent couvrir les sujets insignifiants de l'actualité locale. Je m'occupe rarement de littérature.

Moi, je voudrais parler de livres tous les jours. J'aimerais enseigner.

« Le poulet, c'est vous ! »

On joue à l'extérieur. Les Suisses allemands sont teigneux. Ils courent bien, ils sont appliqués. Nous, on revient de trois pauvres matchs nuls. Aujourd'hui, on a besoin de cette victoire pour ne pas dégringoler dans le classement.

La configuration est nouvelle, la faute à quelques blessures et à notre meilleur défenseur qui a préféré rester au lit ce matin. L'habituel quatre-quatre-deux à plat, un peu plus offensif sur l'aile gauche.

Ils prennent tout de suite l'avantage : un but volé avec un hors-jeu aussi gros qu'une kasbah. Pourquoi l'arbitre n'a pas sifflé ?

« Schiri ? »

On proteste. Notre capitaine, qui est de langue maternelle allemande, essaie de se faire entendre. L'arbitre secoue la tête sans dire un mot, il distribue quelques cartons jaunes.

On joue mal. Manque d'unité, trop d'erreurs dans les contres. On subit leurs capacités physiques et leur audace.

Puis tout à coup, on égalise.

« Réveillez-vous, maintenant ! »

J'essaie de les secouer. En vain. On encaisse un second but, cette fois sur un corner.

« C'est à moi de marquer ou quoi ? ! »

Je râle, les bras ballants, ce n'est pas possible ! Nos défenseurs sont déconcentrés. Nos milieux de terrain ne courent pas assez. Nos attaquants se perdent dans des virtuosités inutiles.

Et l'arbitre siffle à sens unique. Un parent au bord du terrain commente :

« Toujours les mêmes, ces bourbines. »

Encore des décisions discutables. D'autres protestations, d'autres cartons. On est en infériorité numérique.

« Schiri ! »

Je proteste moi aussi.

« Warum ? »

J'aimerais lui sonner les cloches, mais j'ai toujours eu du mal avec la langue de Goethe – sans parler du suisse allemand.

« Mais c'est pas vrai... Schiri ! »

Et je gesticule, je continue à protester en italien.

Il court dans ma direction, en m'indiquant la sortie. Il me renvoie aux vestiaires.

« Wie bitte ? »

C'est par là.

Avant de sortir, je l'envoie se faire foutre.

Lla, comme ils disent. Pas de ramadan pour moi cette année non plus. Quel sens ça aurait ?

Alors je reste là, dans mon espace et mon temps. Je baisse les stores et je m'allonge sur mon lit. Je préfère la solitude et l'obscurité de mon repaire isolé. Je profite du silence, jusqu'à ce que le salon s'emplisse des voix des parents et des amis de la famille, prêts à chanter des chansons maghrébines, à pousser des youyous assourdissants.

Bismillah !

L'odeur des msemmen un peu brûlés envahit ma chambre à coucher. Je ferme les yeux, agacé par le fil de lumière sous ma porte. J'inspire. J'aime bien étaler du Nutella sur les msemmen, les rouler et les tremper dans mon café au lait.

Est-ce qu'ils penseront à m'en mettre de côté pour mon petit déjeuner demain matin ?

Je sortirai seulement pour prendre mon dîner – un bol de harira et quelques pâtisseries, mais plus tard, enfin... s'ils ne prolongent pas les festivités jusqu'au bout de la nuit. Comme ça, ils ne me parleront pas encore de mariage, ou de cette clé.

La clé dans le lait.

La sueur coule le long de mes tempes. Je regarde autour de moi pour guetter les réactions du public, leurs visages, leurs gestes.

« Dans le noir, allongé sur mon lit, je tends l'oreille au-delà des murs, j'écoute les bruits qui proviennent du salon. J'entends de la musique arabe. J'entends les grognements du mari de ma mère : Putain... »

Une dame grommelle, peut-être qu'elle n'a pas aimé cette vulgarité. Je n'arrive pas à lire sur ses lèvres. Elle est assise trop loin.

Ils me sourient, ils hochent la tête. Je suis né ici. Oui, ici même. Là où il y avait autrefois un hôpital, et aujourd'hui une université. Là où ma nouvelle a été primée. Là où je la lis, maintenant. C'est fou...

« Il faut qu'ils comprennent que moi, au Maroc, je me sens un peu étranger. Il le faut... »

« Je suis marocain. Je ne suis pas marocain. L'Afrique, au fond, c'est quoi ? »

« C'est un cri étouffé que je ne peux pas laisser s'échapper... »
J'aime bien ça.

« Peut-être que j'arriverai enfin à entendre vraiment, à entendre et à me rendre compte qu'au fond, ce n'est qu'un problème d'ouïe. »

Un problème d'ouïe.

Ma mère jette un coup d'œil au bouquet, dans l'espoir qu'il sera pour elle. Elle me pose la question avec un large sourire étonné. Je lui réponds que j'ai gagné un concours littéraire, les fleurs sont une partie du prix. Je souris moi aussi. Je franchis le seuil, pas encore certain de savoir quoi faire de ce bouquet ni quoi dire. Je me dirige vers la cuisine.

Elle referme la porte derrière moi. Elle veut en savoir plus. Je ne peux pas me soustraire à ses questions, mais j'ai décidé que je dirai le strict minimum. Je compte sur le fait qu'elle ne s'intéresse ni à la lecture ni à la littérature. Je pose les fleurs sur la table et je réponds, les yeux baissés :

« Une petite chose que j'ai écrite. »

Elle me rejoint à la cuisine, elle veut plus de détails.

« Une nouvelle, c'est tout. »

Et je reprends le bouquet pour m'occuper les mains.

Elle aimerait la lire. Elle me félicite, m'embrasse sur la joue et appelle son mari pour l'informer de mon triomphe. Elle est heureuse et fière, presque autant que le jour de ma remise de diplôme. Et pourtant, je n'arrive pas à partager cette joie avec elle. Je ferai tout pour qu'elle ne lise pas ma nouvelle. Je sais parfaitement quelle serait sa réaction. Je ne veux pas d'embrouilles.

« Tu pourras la lire... un de ces quatre. »

Je remettrai à plus tard, j'attendrai, et elle finira par oublier. Elle est faite comme ça, elle oublie les choses.

Le mari de ma mère traîne ses pantoufles jusqu'à la cuisine. Je le vois, encore abruti de sommeil. Il a travaillé à l'usine toute la nuit. Elle lui explique que j'ai gagné un prix. Il est content, je le vois, il me félicite à plusieurs reprises. Il s'assied, cherche à engager la conversation. Je n'attendais pas autant d'enthousiasme de sa part. Ça me fait plaisir, je le remercie, mais avec lui non plus, je ne compte pas m'étendre sur le sujet.

Ma mère arrange mon bouquet dans un vase rempli d'eau fraîche. Ils échangent quelques mots en arabe, puis il s'adresse à moi pour savoir si je n'ai gagné que des fleurs, comme pour dire, rien que de stupides fleurs. Je crains de devoir partager mon prix avec eux.

Alors je mens.

« J'ai aussi reçu un bon d'achat pour des livres. »

Sourire figé. Je m'excuse et me retire dans ma chambre.

C'est comme si mes quatre murs chéris se rapprochaient, l'espace est de plus en plus exigu. Les étagères se multiplient et ploient sous le poids des rangées doubles de livres et de cassettes vidéo. Depuis quelques mois, je collectionne aussi les films d'auteur. Impossible de trouver *Les Contes de la lune vague après la pluie* de Mizoguchi.

L'espace utile est déjà occupé. Je dois sans cesse prendre des mesures et faire preuve d'ingéniosité : encastrier, grappiller des centimètres à droite et à gauche. Offrir, vendre, jeter. L'armoire qui déborde. Les chaussures entassées sous mon lit.

Je respire de la poussière et des odeurs suspectes.

Allongé sur mon lit, j'examine les étoiles dans un dictionnaire encyclopédique du cinéma. À mon avis, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* en mériterait plutôt quatre.

Ma mère se plaint de ne plus savoir où suspendre mes chemises. Elle dit que je suis désordonné. On ne circule plus. Persuadé d'énoncer une vérité incontestable, je rétorque :

« C'est l'endroit le mieux rangé de toute la maison.

— Et la poussière ? »

Pour ça, elle a raison.

La porte est grande ouverte. Je m'approche pour guigner à l'intérieur. Je ne vois personne. Les tables sont disposées en fer à cheval.

Qu'est-ce que je fais ?

Je vérifie une énième fois le numéro de la salle, même si je suis sûr d'être au bon endroit. Il ne reste que quelques minutes. J'attends là, à côté de la porte. Je révise, je repasse les différents points de mon cours.

D'abord, un bruit léger de chaises traînées qui raclent le plancher et qui se heurtent. Puis la sonnerie de la cloche. On y est presque. La tension monte. Je ne veux pas perdre une minute. Je décide d'entrer pour tout préparer : feuilles, notes, feutres, tableau noir, rétroprojecteur.

J'attends sur le seuil. J'observe le couloir de plus en plus animé, l'essaim d'étudiants : ils changent de classe, vont aux toilettes, dévalent les escaliers en sautillant.

Pourquoi les miens ne viennent pas ?

Je tourne autour de mon bureau, j'arrange les craies par couleur.

Les trois experts sont là. Ils me disent bonjour, enchantés, prénoms et noms, poignées de main. Ils s'asseyent à ma droite, à l'extrémité du premier rang. On se regarde. On attend.

Le directeur dit qu'ils ne devraient pas tarder à arriver. Je m'efforce de garder un sourire détaché, d'afficher un air serein, plein d'assurance.

Les élèves commencent à arriver, au compte-gouttes, essoufflés et transpirants. L'un d'entre eux m'informe qu'ils sont en retard à cause du cours d'éducation physique.

Faut-il commencer la leçon ou attendre qu'ils soient tous là ? Peut-être que je devrai sacrifier la dernière partie de mon cours, ou alors raccourcir la première.

J'échange quelques mots avec les élèves qui sont déjà assis pour tenter de gagner leur confiance et leur sympathie.

« Comment s'est passée l'heure de sport ? »

Pendant ce temps, je distribue une feuille sur laquelle est imprimée une poésie de Guido Cavalcanti. Une fille qui prend place juste derrière les experts m'avertit que sa camarade est encore en train de se sécher les cheveux aux vestiaires.

Ils n'écoutent pas vraiment, ils sont surtout curieux de comprendre à quoi ils ont affaire. Seuls quelques-uns prennent des notes, les autres bavardent, regardent ailleurs, dessinent.

« Il ne s'agit plus de la cour de Frédéric II, mais bien d'une nouvelle réalité démocratique et communale... Une bande d'amis toscans, presque tous de Florence... »

La fille assise au premier rang essaie de résoudre un exercice de physique. Elle demande un coup de main à sa camarade qui ne semble s'intéresser ni à la statique des fluides ni au dolce stil novo.

« Ô frère, maintenant je vois, dit-il, le nœud
qui a retenu le Notaire, et Guittone et moi
en deçà du doux style nouveau que j'entends ! »

La sueur perle déjà sur mon front, je sens, sous mes aisselles, que ma chemise est mouillée. J'ai peur de tout faire capoter. J'essaie de les faire participer :

« Est-ce que quelqu'un peut me dire pourquoi le mot "Amour" est écrit avec une majuscule ? »

Quelqu'un lève la main et répond :

« Est-ce que c'est un sentiment personnifié ? »

Ils réagissent, ils coopèrent, ouf.

« La leçon, très bien structurée, a été conduite de manière claire et

efficace... »

« Vous avez été capable de susciter l'intérêt d'une classe initialement dissipée et peu à l'écoute, en transmettant des notions importantes, également sur le plan méthodologique... »

Je sors de là soulagé.

Elle est fâchée. Je la salue innocemment, en restant sur le seuil. Mon sac en bandoulière est rempli de livres.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Elle ne sourit pas, elle ne dit rien, elle est immobile, comme pétrifiée. J'entre. L'air est chaud et vicié. L'odeur de l'huile brûlée de midi, les radiateurs bouillants. Je me tourne de nouveau vers elle, en espérant qu'elle se décidera à parler, qu'elle dira au moins salut.

L'idée me traverse que quelque chose de grave est arrivé, je répète :

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Peut-être que quelqu'un s'est trouvé mal. Ma grandmère ? Ma tante ?

J'entends un poing s'abattre sur la table de la cuisine, les couverts qui tremblent, une chaise qui heurte les carreaux et le pas lourd du mari de ma mère.

Il apparaît devant moi, les yeux pleins de rage. Il est encore en pyjama, tout décoiffé. Dans sa main gauche, il tient une feuille. Dans la droite, un surligneur jaune. Sa respiration est aussi haletante que s'il venait de courir un cent mètres. Il martèle la feuille avec son feutre et se rue sur moi.

La peur m'envahit, je laisse tomber mon sac. Ma mère hurle :

« Non ! »

Elle s'interpose entre nous en écartant les bras.

« C'est inacceptable ! »

Il crie en pointant la feuille froissée dans ma direction.

« Calme-toi, mon chéri. Calme-toi... »

Elle continue en arabe. Il s'approche de moi. « Ton fils est un salaud ! Moi qui disais du bien de lui à tout le monde ! »

En effet, je n'ai aucune peine à l'imaginer crâner au comptoir d'un bar du centre-ville, avec sa bande d'amis marocains, devant un Campari soda.

« C'est vraiment inacceptable ! »

Il déplie la feuille. Ses mains tremblent.

« Pourquoi t'as écrit toutes ces conneries ? »

Je ne sais pas quoi répondre. Il répète :

« C'est inacceptable. »

Il désigne du doigt deux phrases surlignées en jaune fluo. Il prend ma

mère à partie, en pointant le feutre dans sa direction :

« Dis-lui, à ton fils ! »

Pour l'instant, la menace d'une agression physique semble écartée. Ma mère s'éloigne en me lançant un regard noir. Elle veut savoir pourquoi j'ai raconté nos histoires de famille. Et lui ajoute :

« Pourquoi t'as écrit que je parle comme un charretier ?

— Parce que c'est vrai. »

« Tu te souviens ? »

Seulement de fragments confus, déconnectés les uns des autres. La piscine vide, la haie, le banc en bois dans la cuisine, la cage d'escalier.

« Tu pleurais.

— Pourquoi ?

— Parce que le hérisson s'était échappé. »

Il s'était échappé... Je m'étais attaché à lui, alors je les ai obligés à le chercher. Ils ont tous dû s'y mettre.

« Tous qui ? »

Elle, son mari, ma mère et deux autres sœurs. Elle me raconte qu'on a habité ensemble dans une petite maison, pendant un temps. J'avais trois ans. L'Elvezia était tombée malade.

L'Elvezia...

« Ta mère vivait à l'étage d'en dessous. »

D'en dessous... Et quoi d'autre ?

Mais j'arrête de poser des questions. Ma tante allume une nouvelle cigarette.

« Et cette histoire de clé, tu t'en souviens ? »

Ça fait mal, parce qu'on aurait vraiment mérité de gagner, parce que nos rivaux ont remporté le trophée, parce que j'ai décidé que ce serait ma dernière saison.

Un lundi de Pentecôte. Je vois le stade presque entièrement dans l'ombre. La finale du tournoi international organisé par notre club vient tout juste de se terminer – un moment fort de la saison. On a perdu aux tirs au but.

Je suis assis sur le banc, à ruminer. Près de moi, une gourde vide et le tableau sur lequel j'ai disposé les vingt-deux aimants. Je médite sur le choix de mes cinq tireurs pour les penalties et sur cette balle qui a frôlé le poteau durant les prolongations.

J'entends les applaudissements : ils sont pour nous.

Je ralentis après le panneau blanc qui annonce la nouvelle limitation de vitesse. J'arrête les essuie-glaces et je jette un coup d'œil au tableau de bord.

Une autre Golf – neuve, cette fois –, grâce à un deuxième prêt de mon oncle et de ma tante. Mais j’ai enfin un travail, je pourrai bientôt rembourser ma dette.

Dans l’obscurité du tunnel, les feux arrière d’un camion. Il roule lentement. Je m’approche, trop près. C’est dangereux. Je dois ralentir, rétablir la distance de sécurité ou doubler. Je mets mon clignotant, j’accélère, je prépare le dépassement.

Ne pas être en retard.

Le rétroviseur s’illumine. Un véhicule me rattrape. La lumière des phares remplit l’habitacle. Je lève les yeux. Le conducteur derrière moi allume et éteint ses feux de route, il fait de grands gestes exaspérés. Il est pressé. Je me rabats sans mettre le clignotant. Il me dépasse à toute allure. Une Mercedes noire. Bien au-delà de la limite autorisée. Il mériterait une amende salée ou un retrait de permis. J’accélère à mon tour. Cent kilomètres-heure précis.

Ne pas être en retard.

La route s’incline. Sous un déluge. Le verre s’embue.

Le mur de briques rouges. Je traverse le premier étage à la recherche de la salle de classe. Numéros décroissants. Dans l’espace réservé aux ordinateurs, il y a des gamins qui surfent sur internet ou jouent à des jeux. D’autres attendent dans le couloir, assis ou couchés sur des bancs, presque tous avec de la musique dans les oreilles. Tout au fond, dans le rectangle de la baie vitrée, les feuilles mortes qui tournoient. On voit le vent.

Je suis content, euphorique même. Les deux premières heures seront consacrées à Pirandello, et après ça, je leur présenterai une liste de romans à lire absolument. J’ai préparé mon cours avec le plus grand soin, en prévoyant d’alterner des moments de lecture et de réflexion. En marchant, je repasse la partie introductive. Je veux parler sans mes notes. J’ai bien étudié, je sais tout par cœur. Lieu et date de naissance : Girgenti, 1867. Lieu et date de mort : Rome, 1936. Sa carrière au théâtre. Le développement de sa poétique. Sa théorie de l’humour. On parlera de l’incipit d’*Un, personne et cent mille*. Est-ce que vous êtes l’image que les autres ont de vous ?

Un garçon est assis par terre, près de la porte. Il me scrute. Quand j’introduis la clé dans la serrure, il me demande si c’est moi le professeur d’italien. Même pas bonjour. Je lui dis en souriant :

« Bonjour.

— Je croyais que vous étiez le prof d’anglais ! »

Sa main lourde sur mon épaule m'enserme et me tire à lui. Une main calleuse, des doigts graisseux. Je le suis.

Je lui souris. Ça me fait plaisir de le revoir. Après toutes ces années... Combien ? Ses yeux brillent. Ses dents très blanches. Sa tête rasée, sans doute pour masquer une calvitie naissante. Il porte un t-shirt délavé avec l'image de Valentino Rossi, un jean déchiré, des chaussures de gym râpées et sales.

Il me parle en dialecte, avec désinvolture, comme si le temps s'était arrêté. Moi, j'hésite, je réponds à mi-voix :

« Uela lì ! »

Mais après ça, le dialecte ne vient pas. Il me reste coincé en travers de la gorge, comme censuré. Le temps pour moi ne s'est pas arrêté. Je continue en italien. Je cherche à combler la distance en contrôlant au moins mon registre, moyen, régional, ponctué de mots vulgaires. Je lui parle de moi, de mes études à l'université, de mon travail.

Il éclate d'un rire grossier, railleur. Alors ça, il ne s'y attendait pas. Je ne suis pas crédible derrière un pupitre. Il me donne une petite tape sur l'épaule.

Il veut savoir si je suis salaud avec les élèves.

On entre dans un bar pour prendre deux bières. On les sirote debout dans le patio bondé.

De temps à autre, il enfle une main dans son pantalon pour se remettre en place le paquet. Ensuite, il renifle ses doigts. Une vieille habitude.

Il me parle de son garage. Il m'informe des nouvelles de ces dernières années au village. Naissances, décès, mariages. La transformation du territoire. Ça me plaît de l'écouter.

Je parle peu, et même de moins en moins, la conversation s'enlise. C'est déjà l'heure de se saluer. On se dit qu'on pourrait organiser un dîner, pourquoi pas là-haut.

« Volentera.

— Volontiers. »

« Excusez-moi, vous parlez arabe ? »

J'essaie de leur montrer la rime hypermétrique entre les vers seize et dix-huit du poème *In limine* de Montale. La question me prend de court, je la dévisage et lui demande :

« Tu veux intervenir ? »

Je sors la main de ma poche et passe le recueil *Os de seiche* de ma main gauche à ma droite.

« Vous parlez arabe, vous ? »

Elle sort un feutre de sa trousse pour décorer sa feuille encore blanche.

Je voudrais lui répondre que ce n'est pas le bon moment, elle ne devrait pas interrompre le cours pour satisfaire une curiosité personnelle, ce ne sont pas ses affaires, elle ferait mieux de prendre des notes. Au lieu de ça, indulgent, je lui demande pourquoi elle me pose cette question maintenant. À vrai dire, je suis plus étonné qu'agacé.

« Quand est-ce qu'il faudrait que je vous la pose ? »

Elle garde la tête basse et pousse une mèche de cheveux derrière son oreille. Elle dessine un gros cœur sanguinolent. Je parviens à durcir le ton, en la fixant droit dans les yeux :

« J'étais concentré. Tu m'as fait perdre le fil. »

Elle rétorque avec indifférence :

« Vous étiez en train de dire que sans cette syllabe supplémentaire, il s'agirait d'une rime normale.

— Oui, c'est ça, merci. »

Conscient de commettre deux erreurs d'un coup, j'ajoute :

« Bon, très bien, et si tu veux vraiment le savoir, oui, je me débrouille. »

La nouvelle déclenche un brouhaha.

« C'est difficile ?... Vous savez aussi l'écrire ?... Comment on écrit mon nom ?... Vous pouvez nous apprendre quelques mots ? »

Ça suffit, silence. Je dicte le schéma des rimes.

C'est insensé. Ma mère cherche à me convaincre que là-bas, ils s'y rendent toujours par trois. À une poignée de jours d'intervalle. Elle m'explique que c'est aussi arrivé il y a quelques mois, que ça ne peut pas être une coïncidence. Je secoue la tête en ricanant. Elle continue :

« Et maintenant, il y en a deux qui sont déjà morts. »

On est assis côte à côte sur le divan. Penchés sur nos assiettes, les yeux rivés sur l'écran de la télé. Des pâtes trop cuites avec une quantité exagérée de sauce, c'est comme ça qu'ils les aiment. Il se peut, en effet, qu'il y ait un lien de cause à effet. Ce n'est pas complètement irrationnel de croire que la mort, surtout celle d'une personne âgée, puisse déclencher quelque chose chez les autres. En revanche, c'est absurde de penser qu'il y en a toujours exactement trois.

Pourquoi croire une chose pareille ?

Elle s'occupe des personnes âgées, et moi des jeunes. Est-ce que ça signifie quelque chose ?

Mon plat de pâtes terminé, je rentre chez moi.

Je lui explique la situation, en employant un italien fluide et maîtrisé. Je lui dis que l'un de mes élèves manque de discipline, qu'il faudrait prendre

contact avec ses parents pour organiser un entretien.

Je lui tends une photocopie de son dernier devoir, afin qu'il puisse se rendre compte par lui-même du niveau d'expression inquiétant, ainsi que de la liste impressionnante de délits dont l'élève se vante d'être à l'origine.

Le directeur chausse ses lunettes et se met à lire. Après avoir parcouru quelques lignes, il dit sans lever les yeux de la feuille :

« Les gamins de ces villages sont toujours problématiques. »

Pardon ?

Ma tante est surprise de me voir. Ça fait longtemps que j'ai arrêté de lui rendre visite. Elle est contente. Elle voudrait que je reste un moment pour discuter. Si je suis passé, c'est surtout pour lui rendre le plat que ma mère a emprunté.

Je cherche une excuse pour décliner l'invitation. Mais sa voix est si pleine de tristesse qu'elle me tire à l'intérieur. Je finis par franchir le seuil en lui tendant le plat.

« Bon, d'accord, cinq minutes. »

Elle le pose sur la table de la cuisine, puis elle se traîne jusqu'au salon. Elle allume un bâton d'encens pour couvrir l'odeur de cigarette. Elle m'invite à prendre place et s'assied à mes côtés sur le divan.

La télé est branchée sur la Rai. Elle me demande, rayonnante :

« Alors, comment va la vie ? Ils sont sages, tes élèves ? »

Je réponds de manière laconique, les mots ne sortent pas. Mais elle parvient quand même à me visser au divan. Elle parle sans s'arrêter, elle voyage dans le temps.

Elle plonge dans le passé...

« Tu te souviens quand on te demandait qui tu aimais le plus ? Tu étais tout petit. Tu faisais des signes avec les bras. Tu disais que c'était moi ta préférée. »

Elle bondit dans le présent...

« Au Maroc, ils demandent toujours de tes nouvelles. Ta grand-mère veut une photo de toi qui donnes un cours à tes élèves. »

Elle se projette dans le futur...

« Pourquoi tu n'écris pas un livre ? »

Un matin, à la fin du mois de juin. Il fait chaud. Le lycée est presque désert. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Le concierge gratte les chewing-gums collés sous les tables. Il les a sorties, renversées et empilées dans le couloir pour cirer le plancher des salles de classe. Deux élèves révisent, assis en tailleur par terre. Un collègue sirote un café devant le distributeur en attendant la séance.

La porte s'ouvre. Les enseignants des autres classes sortent. Sur leurs visages, on devine différentes humeurs. J'entre le premier. Les tables sont disposées en carré. Le directeur adjoint est déjà là. Il porte des vêtements clairs, un polo Lacoste trempé de sueur et un pantalon en lin. Il me fait signe de prendre place près de lui. C'est à moi de diriger la séance. Dès que je m'assieds, il se penche vers moi et me chuchote à l'oreille :

« Alcuni docenti i'è longh come la fam. »

Puis il regarde dans le vide, pensif, avant de se ressaisir et de s'excuser :

« Oh, pardon. Peut-être que tu ne comprends pas le dialecte ? »

Je lui souris comme quelqu'un d'ici, j'ai tout compris.

« Lungo come la fame. Certains collègues rendent le temps long comme un jour sans pain. »

Il est allègrement surpris :

« Mais non, sérieux ? T'es pas d'ici, pourtant ? »

— Je suis originaire du Maroc, mais j'ai grandi dans le coin, un petit village de montagne.

— Ah, c'est fantastique ! Donc tu parles aussi arabe ? »

Par chance, quelqu'un ferme la porte. On peut commencer. Le directeur adjoint ne veut pas perdre de temps.

Ma mère extrait une tasse à café du carton. Je la regarde dans les yeux pendant un bref instant, juste assez pour saisir son état d'âme – une tendresse inhabituelle, la douceur de sa voix, son visage détendu. La tasse est blanche avec des motifs jaunes. Je contourne l'étal pour la voir de plus près.

Elle me dit qu'elles sont jolies et qu'elles ne coûtent pas très cher. Au marché, on fait des bonnes affaires. Elle m'explique la fonction des différents modèles de poêles, celles, par exemple, qui conviennent le mieux pour la friture.

J'achète une casserole pour cuire des pâtes.

Elle veut savoir si j'ai appris à cuisiner quelques plats pendant mes études.

« Je me débrouillerai. »

Trois serviettes blanches.

Les rideaux arriveront bientôt du Maroc, elle s'occupe de tout.

J'essaie de me souvenir à quand remonte la dernière fois qu'on a passé une journée ensemble comme celle-ci.

Je tombe dessus par hasard, en faisant de l'ordre dans un tiroir. Ma curiosité l'emporte, je le feuillette. Comme un douanier mal préparé, je le tourne dans tous les sens avant de trouver la première page.

À l'intérieur, je découvre deux billets froissés – vingt et cinquante dirhams. Sur chaque billet, il y a deux constructions, que je ne reconnais pas,

à côté du buste du roi.

Je m'observe à vingt ans : la peau lisse et les cheveux ébouriffés. Je ne portais pas encore de lunettes.

J'examine les mots arabes. Je les compare aux mots français. Mon nom s'écrit comme ça. J'essaie de le tracer au milieu d'une feuille blanche quadrillée. Quatre tentatives, toutes différentes et tremblotantes, un peu comme les signatures de l'Elvezia sur mes bulletins scolaires.

Je vois les visas d'entrée en Italie : tourisme, études, tourisme. Un voyage au Maroc. Un autre en République tchèque.

La signature de l'ambassadeur en caractères latins.

Mon passeport expire dans quelques mois, mais je ne le renouvellerai pas.

À quoi bon ?

Elle me demande si je crois vraiment à ces stupides histoires de singes.

« Aujourd'hui, les théories évolutionnistes sont les plus convaincantes d'un point de vue scientifique. »

Je m'interromps pour boire une gorgée d'eau.

Elle m'accuse d'être arrogant, elle gesticule, que j'arrête un peu de faire mon je-sais-tout, elle soupire, je ferais mieux d'être un peu plus humble. Une fois qu'elle a fini d'énumérer mes péchés, je lui demande si elle croit à la vérité littérale des textes sacrés.

« Bien sûr ! »

Bien sûr ? Je lui rappelle que les serpents ne parlent pas. Elle voudrait débattre des erreurs de la science, mais elle peine à m'en donner une seule. Alors je les énonce moi, et je dresse aussi la liste des inventions qui ont amélioré la vie des êtres humains sur cette planète. Elle m'interrompt soudain, persuadée de me mettre en difficulté :

« Pourtant, on vit bien sans la science.

— Et on vit tout aussi bien sans Dieu. »

« Mon père a été pour moi l'assassin. »

Je referme le recueil des poèmes de Saba qui tombe sur le tapis.

Je fixe le plafond.

Est-ce que mon père a été pour moi l'assassin ?

Il est plutôt comme un fantôme surgi d'un puits, une ombre d'homme. Je n'arrive même pas à le vieillir, à l'imaginer malade, à l'hôpital.

Est-ce qu'il a émigré, « pèlerin toujours en route par le monde », comme ma mère ? Pour se faire une nouvelle vie ?

Dans ce sourire « doux et malin », je n'ai pas discerné un besoin urgent de fuir. Pour un homme mûr, coucher avec une jeune femme séduisante est source de fierté, une prouesse à raconter aux copains devant une tasse de thé à

la menthe. L'engrosser, un oubli, un fardeau.

Il est assis là, immobile, à notre table, avec nous.

« Ne ressemble pas, disait-elle, à ton père. »

Je voudrais qu'on me parle de lui, ses bons et ses mauvais côtés. Pour qu'il ait un contour plus concret, plus net.

Je suis sans défense.

J'hésite longtemps. Je relis le menu, j'écarte certains plats, j'en reconsidère d'autres. C'est une mauvaise idée, ça sera immangeable, aucune chance que ça soit aussi bon que chez ma tante. Finalement, la nostalgie et l'envie de ces saveurs l'emportent.

Je me rends compte de l'horreur avant même d'y avoir goûté. Je pioche dedans avec la pointe de la fourchette, je renifle pour être sûr. J'appelle la serveuse et lui demande, sans cacher mon agacement :

« Excusez-moi, mais c'est du jambon ? »

Elle me répond avec un air angélique :

« Oui. Ça ne vous plaît pas ? »

Elle est serviable, mais son ignorance m'irrite. Alors je me pose en donneur de leçons et je remets la hamza à sa place. Il faut qu'elle sache que le couscous est un plat maghrébin. Que les Maghrébins sont en général musulmans. Que les musulmans ne mangent pas de porc. Tout le monde sait ça. Elle ferait bien d'aller dire au chef que la cuisine fusion et les classiques revisités, c'est bien joli, mais il y a des limites quand même, et il les a clairement dépassées.

Elle s'excuse, honteuse. Elle admet ne pas y avoir songé, elle comprend ma colère. Elle reprend mon plat.

« Je vous enlève tout de suite le jambon.

— Non, mais vous rigolez ? Apportez-moi des pizzoccheri. »

Un matin d'août, un jour férié. On devine un ciel nuageux, par-dessus les toits. Devant moi, ma tasse Villeroy & Boch, une serviette en papier soigneusement pliée et sur une assiette, les zwiebacks que j'ai préparés. J'y ai étalé du beurre et de la confiture de fraises.

J'attends que le café au lait refroidisse, sans me balancer sur ma chaise, les mains posées sur la table et le dos bien droit. Je suis en vacances, ce n'est pas comme si j'avais un train à prendre.

Bofagh sü, comme aurait dit l'Elvezia.

Il y a peu de lumière dans le salon. Malgré l'emplacement du canapé près de la fenêtre. Malgré les rideaux transparents.

Je réajuste les deux petits coussins sous ma nuque, je m'allonge sur le dos et j'ouvre *La Vie de Pétrarque* d'Ernest Hatch Wilkins. Cet été, je me suis promis d'approfondir les œuvres des Trois Couronnes, Dante, Pétrarque et Boccace. Je commence par l'auteur qui me tente le moins. Mais je n'arrive pas à me concentrer. La première phrase m'échappe déjà sans que je parvienne à en saisir le sens. Aujourd'hui, je n'ai peut-être pas envie de lire.

Pourquoi continuer ? Ça n'a pas de sens.

Et pourtant je n'arrive plus à m'arrêter. La citation d'une épître qui commence par ces mots : « Salve, cara Deo tellus sanctissima, salve ». Je devrais consulter la note de bas de page, mais j'y renonce. La paresse l'emporte.

Je poursuis la lecture, en allant vite, sans me concentrer – troisième, quatrième, cinquième phrase. Je ne retiens rien. Je m'arrête. Je glisse mon doigt entre les pages, je pose le livre sur mon ventre, je fixe l'écran noir de la télé.

Et si je l'allumais ? Non, je n'en ai pas envie.

J'observe la pile de romans sur mon bureau : mes achats pour l'été. J'envisage de remettre la lecture du Wilkins à plus tard pour me consacrer à quelque chose de moins exigeant. Le dernier roman de Niccolò Ammaniti ? Au fond, je suis en vacances.

Je continue plutôt à lire, sans rien comprendre.

Je lis trop vite. C'est peut-être le fait d'avoir commencé à lire tard qui me pousse à cette frénésie. Un besoin urgent de rattraper. Sauf que comme ça, je ne rattrape rien. Au contraire, je ne fais que perdre mon temps.

Je termine le chapitre.

Et si cette soif de littérature n'était que le signe d'un vide intérieur que j'essaie de combler ? Du côté de ma vie sociale, c'est le calme plat. J'évite ma famille. Je ne cultive aucune amitié, ni celles de longue date, ni les plus récentes. Je ne courtise plus aucune femme, et aucune femme ne me courtise. Je me contente de regarder. J'ai même arrêté le sport. Je grossis à vue d'œil.

Je commence un autre chapitre. Des villes, encore des villes. Puis des mots compliqués, des dates, des noms. Je continue quand même, peu m'importe. Aujourd'hui, c'est comme ça. Je compte les pages qu'il reste jusqu'à la fin.

Cultiver la paresse.

Je relis ma nouvelle primée. Elle ne me plaît plus. Peut-être qu'il est temps de salir d'autres pages, semer d'autres grains noirs.

Un problème d'ouïe. L'Elvezia aussi était dure de la feuille.

On est assis dans un fauteuil. Je regarde l'objectif avec un grand sourire, je prends la pose. Je porte un t-shirt blanc. Le reste est hors champ ou caché par ma mère. Juste au-dessus de ma tête, un ovale de lumière – un reflet sur les rideaux beiges. Je ne me souviens pas de ce fauteuil, je ne reconnais pas ce salon, je ne sais pas non plus à quelle occasion cette photo a été prise. Mais je peux estimer qu'elle date à peu près de la fin des années quatre-vingt.

Ma mère est tournée de trois quarts. Ses jambes reposent sur les miennes. Son bras gauche autour de mes épaules. Ses doigts sont flous. Son bras droit est plié sur sa cuisse. Entre son index et son majeur, une cigarette éteinte. Elle porte une robe qui lui arrive aux genoux, gris et noir, pailletée. On entrevoit ses bas noirs en nylon. Et beaucoup de bijoux, une chaîne en or, des bracelets, des bagues brillantes. Sa chevelure épaisse lui couvre les oreilles.

On dirait qu'elle est en train de dire quelque chose. Son sourire crispé. Son incisive ébréchée. Elle regarde au loin.

Je remets de l'ordre dans mes livres. J'ai beaucoup plus de place maintenant. Plus de juxtapositions forcées ni de doubles rangées. J'abandonne aussi mon tri par maison d'édition, agréable pour l'œil, mais peu pratique, pour adopter un classement alphabétique et thématique. La littérature italienne : du A de Sibilla Aleramo (*Une femme*), au V de Paolo Volponi (*Pauvre Albino*). Je devrais au moins acheter le livre d'un écrivain avec un nom en Z, pourquoi pas des poèmes de Valentino Zeichen.

La télé est allumée. J'entends de la musique.

Je récite plusieurs fois l'alphabet pour être sûr de ne pas me tromper, en particulier pour des lettres comme le J ou le Y. C'est la honte... Je regrette d'avoir acheté ce bouquin de Jovanotti, que je dois ranger entre Jacopone da Todi et Tommaso Landolfi. Et ce roman de Federico Moccia qu'on m'a offert ? Entre Métastase et Montale.

J'essaie de prévoir quand il faudra installer de nouvelles étagères. Combien de livres est-ce que j'achète chaque mois ? Je prends des mesures, je fais des calculs.

Soudain, elle est là, sur le seuil du salon. Elle tient un sachet transparent rempli de msemmen. Je suis aussi surpris qu'agacé.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

Je n'attends pas de réponse. Ici, c'est chez moi, personne ne peut entrer sans sonner, même pas elle. La clé que je lui ai donnée sert uniquement en cas d'urgence. Elle s'approche et la jette sur mon bureau.

« Alors garde-la, je n'en veux plus ! »

Et elle s'en va en claquant la porte.

Je suis assis sur la table, les bras le long du corps et les jambes croisées. Je porte mon sweat préféré, un Best Company blanc, un pantalon noir élégant, des baskets Reebok. Je vois ma petite chaîne en or, mon bracelet, ma bague. Je regarde l'objectif en souriant, mais sans découvrir mon incisive de travers.

Derrière moi, on voit une sorte de hublot – c'est la seule ouverture de la pièce. Les murs sont beiges. À gauche, un coin du lit.

Nos vacances à Paris. Avec ma mère et mon oncle. On loge à l'hôtel, dans une chambre sous les toits – si je lève les yeux, je peux voir le plafond mansardé. Je ne me souviens plus si c'était une chambre double ou triple.

J'ai l'air content.

J'écoute attentivement, je ferme les yeux... Mais rien ne me vient, si ce n'est les tubes métalliques du Centre Pompidou. La lumière quand le métro remonte à la surface.

On sonne à la porte. Je pose mon crayon sur le canapé, je cache mon livre de Ben Jelloun sous la couverture, j'allume la télé. Je vais ouvrir.

Ma mère est là, avec mes chemises propres et repassées. Il y en a beaucoup. Elle veut m'aider à les suspendre comme il faut dans mon armoire. Je dois faire attention à ne pas les froisser. Elle me les tend, l'une après l'autre.

Elle balaie la pièce du regard, elle jette des petits coups d'œil ici et là, en tendant le cou, elle cherche à faire durer la conversation.

Elle tergiverse, elle attend que je lui offre un café. Je n'ai pas envie, je n'y mets pas du mien. Je retourne au salon, je prends place sur le canapé et je regarde les images défiler sur l'écran.

Pourquoi est-ce que je me comporte ainsi ?

Je tourne le dos à l'objectif, je me tiens debout devant un miroir. Je dois avoir cinq ou six ans. Je porte une salopette en jean et un t-shirt ras du cou bleu. Je croise les mains sur le ventre. Je suis pieds nus.

Le miroir est dans un coin de la pièce. C'est un rectangle coupé en biseau, comme un ongle de femme. Je ne reconnais pas cet endroit. Dans le doigt de verre, je vois mon reflet et un bout de fenêtre – les rideaux blancs translucides, les stores baissés.

À côté du miroir, contre le mur, une vitrine peu profonde, mais très haute, avec quatre étagères. Sur la plus basse, il y a deux verres et deux grandes bouteilles. Sur la deuxième, qui m'arrive aux épaules, deux bibelots anciens, peut-être des fers à repasser décoratifs. Sur les deux dernières, des minéraux. Je me souviens que j'en prenais parfois un pour le toucher. Les différentes

tonalités de brun des veinures du plancher.

Je ne souris pas. Je fixe la personne qui prend la photo.

Je ne dois absolument pas baisser les yeux : maîtrise de soi, assurance, contrôle total. Il y a trop de regards braqués sur moi. Elle est assise au milieu du deuxième rang. Il y a quelques semaines, on nous a annoncé qu'elle était enceinte. Je donne les corrections en gesticulant, debout, à côté de mon bureau.

« Tout ce qui est rare est cher. Ce qui est bon marché est rare. Alors ce qui est bon marché est cher. »

Elle secoue la tête, elle n'a toujours pas compris. Les sophismes s'enchaînent les uns après les autres – un contre-exemple de bonne argumentation.

Pour illustrer mon propos, je dessine un schéma au tableau. Je répète lentement, avec d'autres mots. Elle se tourne vers sa voisine. Je ne peux pas m'empêcher de lui jeter un coup d'œil. Une pensée m'échappe : elle n'a plus l'intention de garder le secret, sinon elle ne porterait pas des habits aussi moulants.

Elle insiste :

« Selon moi, c'est pas vrai. C'est pas difficile de trouver un truc bon marché pour pas cher. »

Je n'arrive plus à dissimuler ma consternation. « C'est mon avis, m'sieur. »

Elle croit pouvoir invoquer la liberté d'expression. Je lui explique qu'il ne s'agit pas d'une question d'opinion, mais de logique. Elle fait une grimace, elle soupire d'agacement, elle s'arrête au milieu de ses phrases, elle s'impatiente. Elle voudrait que je laisse tomber, que la leçon se termine.

C'est la sonnerie qui interrompt le supplice.

Je reste dans la classe, debout devant la baie vitrée. Je regarde le ciel.

« Comme des colombes appelées par le désir,
les ailes ouvertes et immobiles, vers le doux nid
avancent dans l'air, portées par leur volonté... »

Elle n'a que dix-sept ans.

« Pourquoi tu fais ça ? »

À vrai dire, je n'ai même pas réfléchi, cette année non plus. Je n'ai pas voulu y penser. Ma mère me supplie avec tristesse :

« Au moins une petite attention... »

Je sais qu'elle a raison. Pourquoi est-ce que je m'obstine à tenir ma sœur à distance ? Chaque jour qui passe est un jour de perdu. Il est tard, mais pas

encore trop tard. Il suffirait de peu : une invitation à dîner, une main tendue, une étreinte. Ma mère a tellement raison que je n'arrive même pas à inventer une mauvaise excuse.

Je me contente d'écarter les bras et de changer de sujet. Mais elle insiste :

« Est-ce que tu lui as au moins envoyé un message pour son anniversaire ? »

Je fixe mes pieds, sans rien dire.

La neige tombe à gros flocons, des parapluies s'ouvrent tout autour de moi. Un groupe de la région se produit sur scène. J'espère que le bruit et les aboiements cesseront bientôt. Je voudrais m'en aller, et pourtant je reste.

Elle est belle la neige, si belle.

Je regarde autour de moi, à la recherche de visages familiers – un collègue, un ami, quelques femmes à admirer. D'une rondeur rebondissant dans le blanc.

Plus qu'une heure avant minuit. La place n'est pas encore pleine. On peut respirer, bouger sans se faire bousculer. Il suffit d'être attentif, d'observer, de prévoir les trajectoires des autres.

J'ai froid aux pieds. Je n'ai pas mis les bonnes chaussures. Pour me réchauffer, je dois marcher. Je glisse les mains dans mes poches, je touche mon téléphone portable, je le sors.

L'écran est noir.

Je m'approche d'un stand. Le vendeur est emmitoufflé dans une doudoune foncée et porte un chapeau à larges bords. Je commande une bière. Pourquoi ce besoin d'occuper les minutes avec un geste ? Pourquoi cette tentative de donner l'impression que je suis une personne comme une autre, qui s'amuse et participe à un événement de portée mondiale ? Oui, moi aussi, je picole, je trinque à la nouvelle année, comme vous. Mais l'idée de dépenser mon argent de cette manière me dérange.

Je me promène un verre à la main. Je bois à petites gorgées, pour le faire durer plus longtemps.

Je me mêle à la foule bruyante et fumante.

La neige tombe et tombe encore. Maintenant, la place est bondée.

Je décide finalement de m'enfuir juste avant les coups de minuit. Je ne suis pas d'humeur à faire la fête. Je rentre à la maison.

Je marche. Je croise des smokings et des tailleurs, des bouteilles de champagne, des serpentins et des sifflets nasillards. Je rencontre un collègue

que je fais semblant de ne pas voir, en fixant un point au loin.

J'arrive bientôt au cheval à bascule. Avec son manteau blanc.

Sauf qu'il n'est plus là, il a disparu.

J'accélère le pas. Je marche à contre-courant, je me fraie un chemin à travers la foule pressée qui accourt pour ne pas rater le compte à rebours. Je demande pardon, je pousse.

Ma mère me reproche d'avoir rompu le dialogue depuis longtemps, elle le répète en boucle, en variant les formulations, en agitant ses couverts. Son ton est de plus en plus plaintif et amer.

« Tu t'en rends compte au moins ? »

Elle attend une réponse de ma part, en vain.

Ce soir, on dirait qu'elle a besoin de manifester sa colère. Je réponds d'un ton placide :

« Bien sûr que oui.

— Et tu me le dis comme ça ? Tu trouves ça normal ? »

Je fixe le fond de mon assiette, comme me l'a enseigné l'Elvezia.

« C'est la réalité, la "vérité effective", pour reprendre Machiavel. Nombreux sont ceux qui imaginent des mères ou des enfants qu'ils n'ont jamais vus ou même connus. »

Elle reste silencieuse quelques instants, le temps de saisir, avant de contre-attaquer :

« Il y a quelque chose qui tourne pas rond dans ta tête. »

Je réplique que tous les êtres humains ont quelque chose qui ne tourne pas rond dans leur tête, chez certains plus que chez d'autres, chez elle aussi.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

J'hésite, la tête baissée, je trace des lettres sur l'assiette avec la pointe de mon couteau.

Elle veut savoir.

Est-ce que je lui dis ?

Elle veut vraiment savoir.

Elle insiste.

Je me réveille. Je cherche un point de repère pour donner du sens à l'obscurité qui m'entoure. Où suis-je ? La petite lumière orange de la télé est éteinte. Autour de moi, tout est noir.

Je pleure. Je n'arrive pas à m'arrêter. Je passe la paume de ma main sur

mes joues, puis je l'essuie sur ma couette. Je sanglote. Un goût désagréable dans la bouche. Je ne veux pas m'arrêter. Je pleure parce que j'en ai envie, à chaudes larmes. Je me libère de l'étreinte de ma couette : je la roule en boule à mes pieds et la balance par terre. Je transpire. Je transpire et je pleure. Je me lève trop vite, je chancelle, désorienté.

La peur du noir.

J'avance à tâtons jusqu'à l'interrupteur.

Je me jette sur le miroir de la salle de bains comme un drogué sur sa came. Les taches de dentifrice sur le verre.

L'urgence de voir ces larmes qui coulent sur mon visage.

Mes yeux rougis, encore pleins de sommeil. Je m'approche pour mieux voir les veinules rouges plus rouges que jamais.

J'écoute la musique, et les salades du curé :

« En vérité, en vérité, je vous le dis... »

Je vous le dis : je ne m'en souviens pas. Combien de fois est-ce qu'il faudra que je vous le répète ? Ils veulent que je leur explique pourquoi je l'ai cachée là, comment j'ai fait pour avoir une idée pareille, qu'est-ce qui a bien pu me passer par la tête. Quelqu'un aurait pu s'étouffer avec.

Elle réchauffait le lait condensé – un petit plaisir sucré que je tétai encore au biberon. Assis sur ses genoux, je pressais sur ses veines saillantes. Et maintenant, toujours cet arrière-fond d'orgue, le feu qui engloutit le cercueil. Elle fabriquait tous mes costumes de carnaval – un nouveau chaque année. Une fois, j'ai été Gargamel, tout en noir.

Je me penche jusqu'à sentir la surface glacée du verre sur mon front fiévreux et transpirant.

Elle étalait de la confiture sur les zwiebacks, quand je dormais encore. Déjeuner à midi, dîner à sept heures.

Le cordon bleu. Le ragoût de lapin avec la polenta. La croûte un peu brûlée de la polenta. Le flan au caramel. L'odeur des fromages frais. Et celle des Landjäger...

Mon souffle fait de la buée sur le miroir. Une haleine qui sent la peur.

Je recule et j'efface mon image embuée avec mon poing serré.

Les films avec Jerry Lewis, avec Bud Spencer et Terence Hill, *George et Mildred*, *Les Petites Canailles* ou *Scacciapensieri*. Les rengaines de *Drive In*. Ou encore *Jeux sans frontières*.

Sans frontières.

La messe de minuit.

La musique s'est arrêtée. Le curé indique la sortie.

Les gens se dispersent. Je ferme les yeux et j'écoute : « A podi pü tagnì, je ne peux plus te garder avec moi. Tu dois rentrer... Tu dois retourner vivre chez ta mère. Je n'arrive plus à m'occuper de toi. Tu le sais que je suis malade... »

Il faut naître fou ou roi pour faire ce que l'on veut.

L'histoire raconte que toute la famille était rassemblée chez ma tante, un soir d'été. On mange, on bavarde, on fume. Il se fait tard. Moi, je dors déjà. Les premiers veulent partir. Mais il y a un problème : la clé de la porte d'entrée est introuvable. Ils cherchent partout, réfléchissent, font des suppositions, s'accusent mutuellement. Puis ils abandonnent.

Ce n'est que le lendemain matin qu'ils la retrouvent, en versant le lait dans la casserole.

Les années passent, le passé s'éloigne, s'évanouit. Pourtant, ils continuent à me questionner, ils veulent une réponse, surtout ma mère.

Je me tais, même si je l'ai trouvée, à présent.

Je rouvre les yeux. Je me mouche sur le dos de ma main et je retourne me coucher, prêt à combattre les démons qui peupleront cette longue nuit.

Cünta i pevri.

Compte les moutons, mon petit.

Ainsi résonne l'écho de l'Elvezia.

L'écho se perd dans le silence. Les réverbères projettent des rayons opaques. J'éteins mon téléphone.

Scüsam, je ne sais pas moi-même pourquoi il m'a fallu tant de temps pour monter là-haut. Il y a parfois des choses que l'on ne peut pas comprendre, enfin pas fin in fuund. J'y ai beaucoup réfléchi, tanti da chii rasonamént per nagót.

Un chien aboie. La poignée du portail est couverte de neige. Je vois la porte entrouverte. Je lui donne un gros coup de pied. Pour ne pas me mouiller les mains. Il s'ouvre à peine, un grincement tremblotant. Je m'appuie avec mon épaule et je pousse. Je tremble moi aussi. Silence, le chien.

A t'ho dii almén grazie ? Est-ce qu'au moins je t'ai remerciée, le jour où j'ai fait mes valises ? Peut-être pas, hein ? J'ai souvent essayé de me rappeler ce moment, mais impossible, gnent da faa, l'è un böc negro chell lì, un vrai trou noir. Si les choses avaient été différentes, je serais resté à tes côtés jusqu'au bout, insema a tì fin a la fin.

Même si tout est blanc, maintenant, je sais où te retrouver. Je prends le chemin le plus direct. Je presse le pas, en m'enfonçant, en m'extirpant. Déterminé, je cours dans la neige, sur les morts, jusqu'à ta niche funéraire. Je cours sans peur, en m'assurant de la main gauche que le roman ne tombe pas de la poche de mon blouson.

Je ne suis pas seulement venu te dire que je me souviens de tout ce que tu as fait pour moi. Aujourd'hui, c'est ton anniversaire, alors je t'ai apporté un petit quelque chose. Non, les fleurs se fanent trop vite, e pö l'è un frecc dala madona, et il neige. À présent, tiens-toi bien, je vais l'ouvrir, mais sans déchirer le papier, c'est promis, a ta ciapat mia rabbia 'sta volta. Aujourd'hui, je vais te lire quelque chose, Elvezia, pian pianìn, comme tu faisais avec moi, quand j'étais petit et que je me blottissais sur tes genoux près du poêle...

RÉFÉRENCES DES CITATIONS

Lire la Divine Comédie de Dante, traduit par François Mégroz, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1992.

– *I. Enfer*, Chant I (v. 60)

– *I. Enfer*, Chant V (vv. 82-84)

– *I. Enfer*, Chant XXVIII (vv. 25-27)

– *II. Purgatoire*, Chant XXIV (vv. 55-57)

Giovanni Boccaccio, *Décameron*, traduit par Christian Bec, Paris, Librairie générale française, 1994.

Ugo Foscolo, « Sonnets, I », dans *De l'origine et des devoirs de la littérature, suivi de Les tombeaux ; et Les Sonnets*, traduit par Gérard Genot, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007.

Hermann Hesse, « Ève », dans *Demian*, traduit par Denise Riboni, texte revu et complété par Bernadette Brun, Paris, Stock, 1974.

Niccolò Machiavelli, *Le Prince*, dans *Œuvres complètes de Machiavel*, traduit par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1952.

Alessandro Manzoni, *Les Fiancés : histoire milanaise du XVII^e siècle*, traduit par Yves Branca, Paris, Gallimard, 1995.

Eugenio Montale, « Falsetto », dans *Poésies*, traduit par Patrice Angelini, Paris, Gallimard, 1968.

Umberto Saba, « Autobiografia III » et « Trois poésies pour ma nourrice », dans *Il Canzoniere*, traduit par Odette Kaan, Nathalie Castagné, Laïla et Moënis Taha-Hussein et René de Ceccatty, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988.

Achevé d'imprimer
en août deux mille vingt-deux
sur les presses de CORLET,
à Condé-sur-Noireau, France,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition CW Design, Belgique